

*JEAN-YVES KERAUDREN*

**A CONTRE-COURANT**

**ALTERNANCE**

**A contre-courant**

Jean-Yves KERAUDREN

# A contre courant

COLLECTION ALTERNANCE

« *Les Éditions du Scorpion* »

Jean d'Halluin, Éditeur - 1, rue Lobineau - Paris (6°)

*Attaché à la société, comme un chien l'est à sa niche, et recevant comme lui la maigre portion qu'on accorde aux vaincus, l'auteur ne peut signer de son nom véritable; mais les « concernés » le reconnaîtront sans peine.*

*(scaphile gjeunet)*

© by « Éditions du Scorpion » 1965  
tous droits réservés pour tous pays

Une salle de Cour de Justice de province lors d'un quelconque procès, le 19 juillet 1945.

Le président: — Vous vous appelez Keraudren, Jean Yves-Joseph.

L'accusé: — Oui, Monsieur le Président.

— Vous étiez employé à la Milice...

L'accusé: — Monsieur le Président, puis-je faire une déclaration ?...

— Faites!

— Monsieur le Président, je suis un Nationaliste breton; je l'ai toujours été et je servirai la Bretagne jusqu'à ma mort.

Le président (avec un bon sourire): — Vous étiez pro-allemand...

L'accusé élève la voix et répond:

— Monsieur le Président, je pourrais vous répondre par le mot de l'ambassadeur du Duc de Bretagne auprès du roi Louis XI, lorsque celui-ci lui disait: — Vous autres Bretons, vous êtes tous Anglais ou Bourguignons (l'accusé ose regarder le président dans

les yeux) et il lui répondit: — *Nous sommes bons Bretons, et nous serons toujours* (geste évasif), *nous l'espérons, bons Français!*

Vingt minutes plus tard, dans la chambre de réflexion...

Les deux gendarmes à l'accusé:

— Vous aurez vingt ans de travaux forcés.

L'accusé: — Pourquoi ?

— Vous avez rembarqué le président et il n'aime pas qu'on lui réponde...

En fait, il eut perpétuité et, encore, avec les circonstances atténuantes...

L'accusé, c'est moi, Jean-Yves Keraudren. Pourquoi suis-je devenu Nationaliste breton ?

Ça remonte à 1923, le jour de la fête de Jeanne d'Arc.

J'étais élève des Ecoles libres et on nous avait conviés à assister au défilé des troupes sur le Champ de Mars. J'y étais allé sans enthousiasme.

C'était tellement vide, tellement creux, succédant à tant de défilés depuis la guerre de 14-18. Pour tout dire, je n'aimais pas à être contraint d'assister à un défilé.

J'avais treize ans...

En traversant le centre de ma ville, au retour, je vis à l'étalage d'un marchand de journaux, aujourd'hui disparu, une petite revue bariolée en noir et rouge sur gros papier blanc crème. Le titre était en breton, je le sentais; les caractères étaient bizarres, mais je lus en sous-titre français: *La Nation Bretonne*. J'entrai

et j'achetai la revue *Breiz Atao*, 50 centimes. Je n'avais plus un sou et je me gardai de montrer la revue à mes parents qui m'auraient sûrement grondés. Pensez donc, une dépense pareille!

Mon père était un modeste employé de l'Hôtel-Dieu; exactement le garçon des Internes. Ma mère était femme de charge aux consultations après avoir été dix ans fille de salle (avec un diplôme de la Croix-Rouge de 1902). On les appelaient alors, elle et ses collègues, « les infirmières ».

Peuh!... direz-vous, quelles modestes origines! En effet, nous étions du Peuple, mais nous ne le criions pas.

Nous habitons, au bout d'une longue rue populeuse (que je sus plus tard avoir été mêlée à toutes les révoltes des siècles passés), un modeste immeuble, derrière une maison bourgeoise.

Comme il avait été construit avec des matériaux de démolition, il était rempli de punaises. J'ai appris, avec ironie, qu'elles avaient fui devant le canon américain, en 1944. *Le seul résultat bénéfique de la Libération*, me suis-je dit. J'étais alors au bain de Fontevrault, avec pas mal de camarades. Vous comprendrez mieux, ainsi, la réflexion que m'inspira ce détail.

Ma ville, c'est Rennes, la capitale de la Bretagne, celle qui résista, la dernière, aux Français de Charles VIII; la cité des révoltés au temps de Louis XIV; malheureusement celle, aussi, qui déclencha la Révolution française.

Et ma rue, c'est la rue Haute, devenue rue Saint-Malo; je fis mes classes primaires à l'école des Frères, rue Basse (rue de Dinan)... Mais nos maîtres étaient des maitresses... Les hommes étaient partis au front.

Déjà à l'école des Frères, j'avais découvert le drapeau blanc de la Vendée qui s'opposait au tricolore des Jacobins. Et qui ne serait pas ému par l'infortune de ce peuple soulevé pour son Dieu et son Roi ?

Mais, surtout, j'avais feuilleté le prix de catéchisme de mon père, un grand livre relié en bleu et doré sur tranches, qu'il ne sortait que rarement d'un tiroir. D'une magnifique écriture, l'instituteur avait calligraphié : *Ecole municipale de Rhetiers (Ille-et-Vilaine)*.

*Magloire-Victor Keraudren: 1<sup>er</sup> prix de catéchisme.*

A sa lecture, je commençai à m'enflammer pour l'indépendance de la Bretagne (à laquelle on disait qu'un certain duc de Mercœur avait voulu revenir au temps des guerres de religion). J'avais même composé, sur ce thème, un air que je trouvais rustique et sauvage. Je pouvais bien avoir dix ou douze ans... Quand je tombai sur M. Jean des Cognets; *J. C.*, comme il signait parfois, était le directeur littéraire de *l'Ouest-Eclair*, le quotidien démocratouillard qui a tout fait pour débretanniser notre pays. Plus de Bretagne, l'Ouest de la France seulement! Donc ce jour-là, M. Jean des

Cognets, toutes griffes dehors, s'en prenait en page une; colonne une et deux, s'il vous plaît, à une certaine *Histoire de notre Bretagne*, écrite par un nommé Danio et nouvellement parue. Et le distingué critique en faux-col d'ironiser sur l'indépendance de la Bretagne. Je résolus d'acheter ce volume, sans tarder.

Oui, mais voilà, il coûtait douze francs et je fus obligé de demander l'argent à mes parents. Après s'être fait tirer l'oreille (mon père gagnait cinquante francs par mois « et nourri »), ma mère finit par me donner cette somme.

J'ai toujours conservé ce magnifique petit volume, imprimé sur vélin léger, en beaux caractères et orné de splendides gravures sur bois par Jeanne Malivel. L'auteur du texte se nommait, en réalité, Mme la vicomtesse Chassin du Guerny (assassinée en 1943).

L'imprimeur-éditeur était Le Mercier d'Erm et les exemplaires furent tous achetés par les membres de l'Union de la Jeunesse Bretonne.

Ce sont ceux-ci que j'allais découvrir en lisant la petite revue *Breiz Atao*...

Je l'achetai chaque mois pendant une année. Un coquin de libraire me refila même, un jour, un numéro invendu que je possédais déjà. Qu'importe! Ma foi bretonne croissait en lisant ces articles.

Je résolus d'apprendre le breton.

J'écrivis à M. l'Administrateur de *Breiz Atao* pour lui demander jusqu'à quel âge on pouvait apprendre cette langue.

Je reçus une réponse cordiale, me rassurant et m'invitant à assister à une réunion qui se tiendrait le dimanche suivant à telle rue, telle adresse.

Dire la stupeur de ceux qui me virent entrer suffira, je pense. Ils s'attendaient à recevoir un barbon (il n'en manquait pas qui découvraient la Bretagne sur le tard). Ils avaient devant eux un gamin sortant à peine de l'école, qui déclina timidement ses nom et prénom. Mes aînés avaient vingt ans ou plus. Je connus, en ce jour mémorable pour moi, Francis Debauvais, dit Fanch, administrateur de la revue; Léon Millardet, naturalisé irlandais depuis belle lurette; Louis Andouard, un officier de marine au commerce; et Marchal, étudiant en architecture, codirecteur de *Breiz Atao*. Celui-ci, m'ayant rencontré dans le bas de l'escalier, m'avait pris tout bonnement pour un garçon de courses...

Je fus invité à assister, séance tenante, au cours de breton que venait faire un homme grisonnant, à la figure taillée en coup de serpe, qui me regarda d'un air méfiant. C'était un ancien poilu de 14-18 qui avait fait toute la guerre dans les tranchées et qui était devenu antimilitariste. J'ai nommé Abéozen, de son vrai nom, François Eliès, professeur au lycée de Rennes.

On lisait, ce dimanche-là, la vie de saint Théodot, patron des hôteliers (un vrai cours d'université).

C'était beaucoup trop fort pour moi. Je ne sais même pas si mes camarades « pigeaient » tous très bien.

Je pris le parti d'écouter, sagement assis sur une chaise, et notai quelques mots usuels que Debauvais, aimablement, me signalait.

Sur une chaise, ai-je dit. Eh oui. On me l'avait réservée, car la pièce était tellement étroite que plusieurs de nos camarades étaient perchés sur la commode, et d'autres assis sur le bureau. Mais il était fièrement inscrit sur la porte de communication (condamnée) qui conduisait chez le propriétaire:

*Salle de rédaction*

*Défense d'entrer*

... à la craie bien entendu...

Je continuai à venir chaque dimanche au cours de breton qui constituait en même temps la réunion de l'U.Y.V. (Union de la Jeunesse Bretonne).

Un jour vint où nous eûmes la visite de Mordrel. C'était le codirecteur de *Breiz Atao*. Il devait être quelque chose comme étudiant à Paris.

Je ne l'oublierai jamais: vêtu à l'anglaise, casquette de tweed et complet prince-de-Galles, assis sur la commode, balançant nerveusement ses jambes, il entreprit de m'interroger d'un ton de magister à féroce:

« Voyons, petit, sais-tu ce que ça veut dire *Breiz Atao* ? »

Et moi de répondre en toute candeur:

« La Nation Bretonne. »

Cris de sauvage emplumé sur le sentier de la guerre. Debauvais intervint:



« Mais voyons Mordrel, il débute en breton, et puis, on a oublié de lui expliquer... »

Eh bien, oui, Breiz Atao est la traduction de la devise « Bretagne toujours ». Mais la moitié de la péninsule, la plus fervente pour la cause, ne connaît pas ou ne connaît plus sa langue.

J'avais donc droit à l'indulgence de Debauvais.

Mordrel n'avait pas son pareil pour dégoûter les adhérents de l'immédiate après-guerre. Comme il n'eut pas son pareil pour séduire les jeunes gens des années 35-38 qui avaient le culte de la force et la mystique du chef. Je n'ai jamais aimé être pris à rebrousse-poil. Je suis resté à l'U.Y.V., mais Mordrel et moi ne fûmes jamais amis depuis ce jour. Aujourd'hui qu'il est en exil, je le salue et lui souhaite de rentrer un jour dans notre patrie bretonne.

En terminant sur mes débuts à l'U.Y.V., je ne saurais dire combien j'ai gardé le souvenir de Debauvais, garçon charmant, modeste et intelligent; aimant la Bretagne avec passion et qui s'est tué pour elle. Quand je vois la tombe qui l'attend sous une croix celtique, dans un cimetière de Bretagne, j'éprouve un sentiment infini de mélancolie.

N'a-t-on pas dû l'enterrer en effet, sous un faux nom, quelque part en Gaule, pour éviter à son corps la profanation de ses adversaires? Plusieurs années après sa mort, survenue en 1944, on le cherchait encore, et je ne suis pas sûr qu'on nous autoriserait à le ramener aujourd'hui au pays de ses ancêtres.

... Ils ont peur de nos morts!

Marchal m'avait pris pour un garçon de courses... Un dimanche, en Bretagne, c'était impensable. En vérité, je l'étais, en même temps que petit écrivassier dans une « Société Electrique de Bretagne ».

Mes parents ne sachant que faire de moi après l'école primaire m'avaient placé là. Ils avaient précédemment refusé, pour cause d'impécuniosité, de m'envoyer à Saint-Lambert de Vaugirard, où un oncle, me trouvant bien doué, voulait me faire admettre.

C'est le chef comptable, un ancien colonial, qui comprit ma vocation quand il vit plein de petits « bonhommes » dessinés dans la marge du registre du courrier « Départ et Arrivée » que j'étais chargé de transcrire. Je fus prié de passer la porte à la fin du mois. Ce supplice du bureau avait duré plus d'un an.

Que faire? L'aumônier de l'Hôtel-Dieu, un saint prêtre, au cœur débordant de charité pour les humbles, me présenta à l'école régionale des Beaux-Arts. Je fus reçu par le secrétaire, un gros bougre méprisant, portant sur sa face rougeaude une verrue à trois poils. Il paraît qu'il portait aussi (au moral) une ramure digne d'un cerf et qu'il était franc-maçon.

J'avais choisi la section peinture, et le frère miron-ton eut ce mot superbe en s'adressant à l'abbé:

« Quand il aura passé six mois à Montmartre à faire un tableau, il le vendra à un Youtre qui lui en

donnera quarante francs au lieu de quatre cents. Il aura compris...

Au cours de gravure sur bois, j'eus pour professeur Jeanne Malivel qui avait illustré trois ans auparavant « l'Histoire de notre Bretagne ». Je lui montrai naïvement un numéro de *Breiz Atao*. Elle tourna la tête; ayant épousé un fonctionnaire, elle avait renié ses idées de pucelle. Pourtant, la virulence de son ciseau lui avait fait buriner quelques petits chefs-d'œuvre. Elle devait mourir prématurément et son mari interdire à l'éditeur de continuer à imprimer les gravures...

L'enseignement des Beaux-Arts était donné dans un sens tout ce qu'il y a de plus « pompier ». Je me demandais pourquoi on ne nous apprenait pas comment avait été construite une cathédrale gothique (style que l'ami Marchal estimait être le plus savant de tous) et pourquoi on nous obligeait à dessiner à longueur de journée des colonnes gréco-romaines (plutôt romaines que grecques) avec leurs modules « emmiellents ». Je n'étais pas assez « calé » pour résoudre le problème, mais je me lançai personnellement dans l'étude des entrelacs celtiques.

Moi, du moins, je m'inspirais de ceux du Moyen Age irlandais, dont nous recevions des reproductions (parfois londoniennes) à *Breiz Atao*, mais ayant produit ce genre au moment où l'on préparait l'Exposition des Arts décoratifs et industriels modernes en 1925, et nos maîtres se battant les flancs pour savoir

quoi faire d'original au point de vue breton, j'eus la surprise de voir un de mes camarades qui avait mieux le vent en poupe (pensez: c'était un Cancalais qui revenait de Terre-Neuve après avoir fait son service dans la Royale!) me chipper l'idée et s'inspirer d'une reproduction des... versets du Coran, sculptés sur les colonnes de l'Alhambra. Ils ont figuré comme des entrelacs celtiques à l'exposition de Paris. Vrai comme je vous le dis!

Je ne restai que deux ans aux Beaux-Arts. On ne m'avait accordé que la bourse des fournitures (absolument dérisoire) et j'étais excédé des gémissements de ma mère. Si mon père eût été franc-maçon au lieu d'être catholique, et fonctionnaire au lieu d'être modeste employé des Hospices civils, c'eût été différent. Mon cher papa regretta toujours mon départ de l'école. Il était persuadé qu'en trois ans d'étude j'aurais pu devenir un bon décorateur. En fait, l'enseignement des Beaux-Arts n'était pas du tout donné dans un sens pratique. J'y ai acquis d'excellentes connaissances de dessin, une bonne culture (on nous obligeait même à suivre des cours de littérature) mais « pour gagner sa croûte », il fallait autre chose.

... J'essayai de la gravure sur étoffes, mais la crise survint en 1927 et je dus « plonger » dans le bâtiment.

Quelle différence avec mon milieu familial! Moi, élevé dans un faubourg, au milieu des commères plus ou moins ivrognesses et des ouvriers durs et irréli-

gieux, j'étais « un aristocrate » et j'en souffris beaucoup.

Malade (j'étais d'une très faible constitution, et la journée de travail était de dix heures, alors), je dus abandonner...

Pendant deux ans, je vécus en faisant des projets de décoration, des maquettes pour les faïenceries bretonnes, des aquarelles. En fait, je végétais... Mais je pus cultiver mon idéal et, surtout, je fréquentais assidûment les bibliothèques municipale et universitaire qui contiennent des merveilles. Là, j'ai trouvé les raisons historiques de notre combat.

L'Union de la Jeunesse Bretonne, et *Breiz Atao* avec elle, essaïait de quartier en quartier, selon ses ressources qui étaient plutôt maigres (on ne pouvait pas toujours payer le loyer). Je me souviens du déménagement de la rue du Vau-Saint-Germain vers 1926. Je fus chargé (en ma qualité de gamin) de surveiller le plateau « à » Métraille (c'était le nom du transporteur) sur lequel étaient juchés nos modestes meubles et le fichier — surtout le fichier, « Surveille le fichier! », m'avait dit Debauvais. Il contenait environ 900 adresses et les noms des 600 abonnés, à peu près, que nous possédions. Ceux-là, c'étaient les purs, sinon les durs... Nous passâmes, cheval placide, charretier ironique et moi, très sérieux, à cinq pas en arrière, devant le Palais de Justice, ancien Parlement de Bretagne, où je devais comparaître deux fois, par la suite.

Si on me l'eût dit, je ne m'en serais nullement effrayé et me serais préparé à mon rôle de martyr pour la Bretagne. Debauvais, très digne, marchait en avant (surveillant tout, mine de rien) et conversait avec Fernand Andouard, frère de Louis, je crois, et autre officier de la marine marchande.

Des marins, nous en avons donc avec nous, et même un administrateur maritime trop tôt disparu: Guillaume Lazou. Celui-ci signa « Rivoalan » de percutantes chroniques sur la grève des pêcheurs qui sévit dans sa circonscription du Guilvinec (fameux fief rouge)... vers 1925. L'égoïsme des mareyeurs y était bien pour quelque chose, et la concurrence de Boulogne aussi, dans cette révolte que la police mobile se chargea de mater avec une soupe au gros sel, et pas à boire, pour les manifestants arrêtés.

C'est à ce propos que je fis connaissance de M<sup>e</sup> Feillet, avocat à Quimper et mort fou, m'a-t-on dit. Celui-ci était un démocrate-populaire très disert et cherchant son public. Il croyait l'avoir trouvé en nous réunissant sous un bec de gaz de la rue d'Antrain à Rennes.

Il fallait un insigne pour le groupe qui se développait, malgré sa pauvreté, malgré l'hostilité du pouvoir et l'indifférence de la masse... Bretons? Oui, oui, ils le sont tous, nos compatriotes, mais ensuite, pour faire quelque chose? Bernique!... Ils n'osent pas et se défilent comme des lâches.

Donc, il fallait un insigne...

Quelqu'un proposa une croix gammée — un *hévoud*, comme nous disions, à la manière des vieux Celtes.

L'U.Y.V. siégeait encore rue du Vau-Saint-Germain, à deux pas d'une église gothique, dans le quartier de Rennes épargné miraculeusement par l'incendie en 1720 et anéanti par les bombes américaines et civilisatrices.

Quelqu'autre (aujourd'hui directeur d'une école régionale des Beaux-Arts et qui était alors notre illustrateur aussi gratuit que talentueux) présenta une feuille « grand-aigle » couverte de croix gammées, esquissées dans tous les sens et incluses dans toutes sortes de figures géométriques: des carrés, des losanges, des cercles que les branches de la croix dépassaient...

« Pas celle-ci, fit Marchal, ça fait croisade eucharistique, nom de Dieu! »

Un quidam fit remarquer:

« Il y a en Allemagne, un nommé Hitler qui a pris cet insigne pour son parti. »

Hitler, Hitler, qu'est-ce que ça pouvait nous foutre... et d'abord, qui c'était ce zèbre-là ?

Pour nous, l'*hévoud* était un vieil emblème qu'on avait trouvé dans les tombeaux celtiques.

Bon, le projet fut accepté sous la forme suivante: dans le sens de la course du soleil et inclus dans un carré.

L'insigne porté à la boutonnière des membres de l'U.Y.V. était en bronze, de fabrication artisanale, et la matrice en avait été confectionnée par un commu-

niste bon teint, Alfred C., ajusteur aux chemins de fer de l'Etat.

... C'est lui dont Debauvais disait:

« Notre ami C. qui est communiste. »

On pouvait être n'importe quoi à l'U.Y.V.: catholique, protestant, franc-maçon ou communiste, pourvu qu'on fût Breton.

Mon camarade Ryckewaert, qui était à peine plus âgé que moi et se tenait au courant de la mode comme un jeune dandy, fils de colonel, fit faire des boutons de manchettes nacrés portant un *hévoud* de métal blanc, par le père Andreu, pour lors chemisier à Rennes. J'étais trop pauvre pour en acheter. Dix ans après, j'en ai trouvé en solde et je n'avais pas le « rond » non plus.

La politique, du moins telle que nous la pratiquions, ne nourrit pas son homme.

En 1927, comme les fondateurs de l'U.Y.V. devenaient de « vieux trous du c... », selon le mot de Marchal (ils pouvaient bien avoir trente ans), ils fondèrent le « Parti Autonomiste Breton ». Je refusai de prendre une carte parce que le vocable ne me plaisait pas. Inspiré des Alsaciens-Lorrains, il était équivoque. Que ceux-là qui préféraient le *Deutschstum* à la France l'employassent, c'était logique, mais nous, Bretons ?

Nous sommes une pauvre nationalité, coupée de l'extérieur. Seuls nos frères celtes: les Irlandais, les Ecossais et les Gallois nous intéressent. Nos buts ne sont pas les mêmes que ceux de l'*Heimatbund* ou du

*Landespartei.* Bref, je donnai ma démission, sans cesser de faire de la propagande. Et je continuai de plus belle à coller des papillons comme celui-ci :

*A la guerre, il est mort 1 Breton sur 15,  
1 Français sur 30*

ou bien :

*Le gouvernement français refuse l'enseignement du breton parce qu'il ne veut pas reconnaître l'existence d'une langue étrangère sur son territoire.*

Et de barbouiller, à l'encre de Chine ou avec de la peinture noire, partout :

*Vive la Bretagne indépendante - A bas la France!...*

Manifestations juvéniles, direz-vous. Oui, messieurs les raisonneurs, mais sur le stand de tir du 41<sup>e</sup> d'Infanterie, où j'aimais coller les papillons les plus antimilitaristes de notre répertoire, des hommes ont été fusillés depuis. C'était en 1945.

Je ne sais plus comment j'ai fait la connaissance de l'abbé Harvey. C'était un prêtre rouquin, pas beaucoup plus âgé que moi, qui avait pris la charge de la revue « Foi et Bretagne », le pendant de « Feiz ha breiz » bretonnant qui devait paraître jusqu'en 1944, et valoir au saint abbé Jean-Marie Perrot sa condamnation à mort, exécutée dans ce bourg pourri de Scrignac (Finistère).

En 1927, nous étions loin de tout cela; loin du terrorisme, loin de la haine; loin de la guerre et c'était un délice d'aller voir l'abbé Harvey dans son presbytère bucolique de Saint-Jacques-de-la-Lande, près de Rennes. Je me souviens du jour de la fête

patronale. Nous fûmes priés de nous joindre aux bons paysans du coin, pour suivre la procession tout autour de l'église dans le vieux cimetière qu'ornait encore un calvaire breton.

« Saint Jacques, ô notre père, toi que nous implorons. »

... C'était démarqué, le célèbre cantique à sainte Anne, patronne des Bretons. Et je nous vois encore, l'ami Raphaël Tullou, mon condisciple des Beaux-Arts, devenu un farouche néo-païen depuis, et moi-même en train de chanter cela avec onction, sinon avec ferveur. L'abbé Harvey, digne comme un pape, couvert d'une belle chape blanche, récitait dévotement son bréviaire en précédant le Saint-Sacrement.

« Foi et Bretagne » était l'organe du *Bleun Brug* (« les Fleurs de Bruyère! »), association catholique dont tous les membres étaient loin d'être aussi nationalistes que l'abbé Perrot. Je résolus de noyauter le *Bleun Brug* de Haute-Bretagne, mais je fus trahi par l'ami Raphaël qui voulait garder la place pour lui. Après avoir paru dans un français approximatif dont Raphaël, dit Raffig, a le secret, « Foi et Bretagne » disparut pour toujours.

J'avais eu le temps, cependant, de me casser la margoulette, et gravement, en allant corriger la revue à l'imprimerie du *Nouvelliste de Bretagne*, organe de l'archevêché.

J'avais pris le tram et Dieu sait si les trams de Rennes bringuebalaient sur leurs voies étroites. Ayant eu l'imprudence de vouloir mettre pied à terre avant

l'arrêt complet, je me retrouvai sur les pavés raboteux avec une dent cassée et un bras fracturé. Allez donc vous battre pour la Foi et la Bretagne. L'abbé Harvey sortit de l'imprimerie au moment de l'accident et m'annonça froidement qu'il n'avait plus besoin de mes services.

... C'est le même qui avait mis vis-à-vis dans son salon, pendant la guerre, le portrait de l'inoffensif Raymond Delaporte, chef du Parti National Breton, et celui de... Hitler!

Décidément, je « donnais dans les curés »... Elevé dans la Religion Catholique, Apostolique et Romaine (typo, n'oublie pas les majuscules!) cela n'a rien d'étonnant.

Ce qui est plus curieux, c'est comment je fis la connaissance de l'abbé Gresset, vicaire d'une paroisse de Rennes. J'avais pensé à commettre un attentat (lequel, je n'en savais rien) et résolu de m'en ouvrir à lui en confession. Etait-il licite, selon l'Eglise, de commettre un crime politique? Il ne me répondit pas: non!

Je vous mets tout de suite à l'aise: ce prêtre s'est illustré, plus tard, en fondant un réseau de « Résistance » et, tandis qu'on arrêtait et déportait à deux pas de son presbytère, il sut garder de Conrart le silence prudent.

Pour lors, c'était un petit vicaire qui avait la bougeotte; très sympathique, encore qu'étroit d'esprit. Il avait tenu « mordicus » pour l'*Action française*

condamnée et c'est avec peine qu'il accepta, d'abord, les idéaux du Nationalisme breton que je lui exposai. Mais enfin nous devinmes de vrais amis et il me présenta des jeunes gens de mon âge qui venaient lui demander conseil; ceux-ci en parlèrent à des camarades d'autres paroisses et nous devinmes un petit groupe qui s'appela d'abord *Evit Keltia* (Pour la Celtie).

Je ne concevais pas, en effet, d'unité possible en dehors de celle des Celtes. Unis, nous pouvons tout; divisés, nous sommes fichus.

Nous nous réunissions chaque semaine au presbytère de Saint-Etienne et, mon Dieu, nos entretiens différaient totalement de ceux qui se déroulaient dans les chambres à côté: *A.C.J.F.* (Association catholique de la jeunesse française) et autres. Je me souviens de l'horreur avec laquelle je contemplais le fanion tricolore de cette association cafardeuse, pendu dans l'escalier.

Un jour vint où nous sentîmes que notre groupe était de trop au presbytère de Saint-Etienne. Nous ne pouvions nous y exprimer librement et nous compromettions l'abbé Gresset qui nous avait accordé gentiment l'hospitalité. J'avais pris le temps de faire à mes camarades un vrai cours d'histoire de Bretagne. Puisqu'ils étaient toujours séduits par l'idée bretonne, ils me suivirent en ville.

Quelqu'un nous indiqua un café de la place du Champ-Jacquet, en plein centre de Rennes, dominée par de hautes maisons de bois du XVII<sup>e</sup> siècle, accotées

aux remparts.

Le cafetier qui avait été garçon à Paris, avec tout ce que cela comporte de savoir-faire et de scepticisme, avait déjà reçu les Jeunesses Communistes en 1920. Dans son arrière-salle, nous primes l'habitude de manger la choucroute, chère aux opérateurs du cinéma voisin. Je fis connaissance de ceux-ci, et deux d'entre eux rejoignirent notre groupe. C'était au début du « parlant ».

Mais nous ne restâmes pas longtemps dans ce café car nous nous aperçûmes que toutes nos paroles étaient rapportées à la police. Question professionnelle, sans doute...

Les flics surent, en particulier, que nous étions les auteurs de farces mémorables. Sur la place du Champ-Jacquet, se dressait la statue de Leperdit, maire de Rennes à l'époque révolutionnaire et qui osa résister à Carrier. Que n'a-t-il pas vu cet homme de bronze ? Un matin, il brandissait un balai qui servait au nettoyage des W.C.; un autre jour, il portait dignement dans ses bras un poulet déplumé, ramassé sur les tas d'ordures (il n'y avait pas encore de poubelles à Rennes). Nous décampions quand nous voyons les pèlerines des agents de ville apparaître dans la nuit.

Les solennels magistrats de pierre qui ornaient la façade du Palais de Justice n'étaient point oubliés. Jamais nous ne touchâmes au juriste d'Argentré, ni au procureur de La Chalotais, parce qu'ils étaient

des défenseurs de la Bretagne, mais Toullier, corédacteur du Code civil, et Gerbier, avocat quelconque d'avant 89, se virent ornés de toutes sortes d'objets incongrus. Le grave Toullier se contempla un jour dans un miroir, le chef orné d'un turban multicolore.

... Que voulez-vous ? Quand on a été à l'école des Beaux-Arts!... Sur cette même place nous étions bien deux cents, certain soir où j'avais quinze ans, à pisser dans le bassin qui l'ornait alors; tandis que les bourgeois en chemise refermaient précipitamment leurs fenêtres en entendant chanter en chœur:

*Ils sont cocus ceux qui nous regardent (bis)*

*S'ils sont cocus, c'est qu'ils l'ont bien voulu...*

... Le bassin a été comblé depuis pour mettre fin à ces farces estudiantines, et les statues envoyées au diable.

On m'attribua même (à tout seigneur, tout honneur — mais là je jure que je n'y suis pour rien) un affront fait à Duguesclin, le célèbre connétable de France, que nous considérons comme un traître à la Bretagne.

La statue du connétable se dressait au milieu d'une vaste pelouse du Jardin des Plantes, entourée d'arbres majestueux; tout près d'une belle église où, jadis, les ducs de Bretagne passaient une nuit en veillée de prières avant d'entrer dans leur bonne ville de Rennes pour se faire couronner.

Donc, le directeur du Jardin des Plantes s'aperçut que la palme de bronze, posée solennellement par le maréchal Foch, sur le socle de la statue de Duguesclin, en 1921, avait disparu. Plainte fut déposée et

une enquête « minutieuse » commença. Elle s'avérait infructueuse au bout d'un mois, lorsqu'un passant, levant les yeux, vit la palme de Duguesclin sous le bras du maire Leperdit, place du Champ-Jacquet... Dame, ayant failli perdre la vie par suite de sa résistance à Carrier, il était juste que le vertueux maire reçut la palme du martyr qu'il méritait mieux que Duguesclin! Ce fut un fou-rire dans la capitale bretonne.

... Quant au connétable de France, sa statue s'est écroulée en morceaux en 1951, je crois (un inconnu lui ayant scié nuitamment ses jarrets de pierre); mais là, non plus, je ne suis pas coupable, étant alors dans ma septième année de captivité.

J'ajoute que l'inconnu (qu'on a dit être un condamné par contumace) avait peint sur le socle l'épithète infamante: *Collaborateur*... Collaborateur de la France, ça laisse rêveur!

Dois-je avouer, cependant, que, précédemment, un garçon que je connais, qui était de mon premier groupe, lui cassa la g... au connétable, de belle manière. Nous commencions à être excédés des francistes de Bucard qui nous ramenaient à tout bout de champ: Duguesclin, la Tour d'Auvergne et je ne sais plus quel chinois rallié à la France, et qui inscrivaient sur la porte de nos bureaux: *les Breiz Atao sont vendus aux Anglais*... C'était en 1941 ou 42, en pleine occupation allemande. Vous voyez d'ici la délicate allusion des mouchards de « Monsieur » Bucard ?

Mon jeune camarade s'en alla donc, nuitamment, avec un solide marteau trouver Duguesclin, encore robuste dans sa cote de pierre et il lui martela vigoureusement le museau. Malheureusement, ce cochon avait une tête de Breton (c'est le cas de le dire) et puis, elle était énorme cette tête, m'a conté mon jeune ami. Bref, les coups de marteau firent retentir les échos sonores du Jardin des Plantes et un brave gardien, brusquement éveillé, accourut. Comme il était Breton et de plus mutilé de 14-18, il n'était pas question de lui envoyer une pichenette. Mon jeune camarade — appelons-le: Jos pour vous faire plaisir — prit le parti de décamper après avoir accroché avec un solide fil de fer une pancarte au col de Duguesclin...

Les autorités de Vichy (la préfecture de Rennes est tout près), purent lire en lettres jaunes sur fond noir et en gros caractères:

*ALI D'AR FRANSIZIEN*

... Ce qu'on peut traduire par *Avis aux Français ou aux Francistes*.

Duguesclin, lui, resta défiguré jusqu'à sa chute. De toute manière, il était condamné à mort (posthume) par la Résistance bretonne.

\* \*

*Breiz Atao*, donc, devenu organe du Parti Autonomiste Breton, avait diablement évolué. Il ne parlait plus guère de Bretagne, mais d'Europe, et le comte Coudenhove-Kalergy, cet hurluberlu, y était plus souvent cité que Nominoé, premier roi des Bretons,



qui conquiert notre indépendance en 845 et annexe à la Bretagne Rennes et Nantes qui y sont toujours. Parfois, aussi, on louait les Bolcheviks et leur premier plan quinquennal; on bavait sur Mussolini et on prédisait qu'Hitler n'arriverait jamais au pouvoir...

Je résolus de réagir contre cet internationalisme dont l'inspirateur était le camarade Duhamel (Maurice, dit Morvan) qui avait évolué de l'Action française aux frontières du communisme et du pupitre de chef d'orchestre à la rédaction en chef de *Breiz Atao*, devenu hebdomadaire en 1929.

Puisque *Breiz Atao*, sous sa coupe, avec la bénédiction de Mordrel et de Debauvais, n'accepterait jamais d'insérer une protestation, je décidai de fonder un organe mensuel qui ressemblerait en tous points au *Breiz Atao* du début... Avec ceci, en plus, qu'il serait l'organe des Nationalistes bretons catholiques.

Un beau matin, en me levant, j'eus une inspiration. J'avais pensé à prendre comme titre *Breiz Yaouank* (la Jeune Bretagne) en souvenir de l'U.Y.V., mais je me disais que nous vieillirions un jour.

Ce matin-là, les mots de *Breiz da Zont* me vinrent à l'esprit... « Bretagne à venir »; la Bretagne de l'avenir... C'est cela que je voulais! Je leur prouverais à tous ces gauchards, à tous ces opportunistes, à tous ces lâcheurs que nous n'étions pas le passé, mais l'avenir.

Première déception: le vieux docteur en médecine, qui avait été collaborateur de « Foi et Bretagne », à qui je m'en ouvris, s'écria que c'était là un titre

futuriste, bon pour un organe « socialiste »... Vous voyez la S.F.I.O. s'intéresser à la Bretagne? Dieu, que les conservateurs peuvent être bêtes?

J'écrivis alors à Paul Ladmiraull, chroniqueur théâtral de l'*Ouest-Eclair* à Nantes, et à Quilgars, sous-inspecteur de l'Assistance publique à Rennes.

Ces deux-là méritent que je parle d'eux. Paul Ladmiraull, qui a donné aujourd'hui son nom à une place de Nantes, était un homme rougeaud et fort, aux magnifiques yeux bleus; la bonté même, au demeurant. On m'a raconté, depuis, qu'il sacrerait quand le café crème n'était pas chaud, alors qu'il revenait de la messe quotidienne. Mais je puis dire qu'il m'a aidé à opérer un redressement considérable dans le mouvement breton. Alors que le camarade Mordrel racontait dans *Breiz Atao* que la chouannerie était un mouvement exclusivement autonomiste (c'est tout juste si les chouans ne tiraient pas sur les émigrés à Quiberon!), Ladmiraull sortit la fameuse phrase d'un curé du Morbihan s'adressant à ses ouailles:

« Mes frères, mieux vaut obéir à un roi tyran qu'aux douze cents brigands de l'Assemblée nationale! »

Coucou! la cause était entendue.

Henri Quilgars, ancien rédacteur aux archives de la Loire-Inférieure et Guérandais bon teint, était un nationaliste breton chevronné... Sa barbe était bien un peu majestueuse (mon père en portait une aussi) et sa jaquette un peu 1910; c'était un bon vivant et un charmant bonhomme (beaucoup des anciens pupilles de l'Assistance publique d'Ille-et-Vilaine à cette

époque pourraient le dire) et, avec ça, généreux pour la cause; tout en étant à court de sous parfois. Mais Pierre Banet, le commandant de Bois-Orcan, et autres noms du terroir qu'il savait trouver, garnissaient la liste de souscriptions quand nous étions en « dèche » au journal.

Tous deux m'appuyèrent donc vigoureusement dès le début.

Je serais injuste si je ne mentionnais Guillaume Berthou, dit Kerverziou. Celui-ci était le fils d'un charpentier de marine devenu capitaine au long-cours (mais oui!) puis administrateur de l'Inscription Maritime à Rochefort, Marseille et Brest pour terminer sa carrière. Guillaume était, lui, ingénieur chimiste. Je ne puis m'empêcher d'être ému en pensant qu'il aima pendant quatre ans celle qui fut sa femme pendant dix mois et mourut deux jours après avoir mis au monde la petite Annaïg. Nola Corvez était une belle et douce créature aux yeux profonds et verts comme l'océan. Je l'admirais sous les cloîtres de l'Hôtel-Dieu de Rennes, où elle était étudiante en pharmacie vers 1928. Las! la vie...

Si Nola eut vécu, jamais *Gwith* (Guillaume) n'eût été le traître à l'amitié que j'ai connu par la suite, pleurant quand je lui adressais une lettre de Fontevault (au risque de 30 jours de « mitard »), mais « piquant » chez ma femme des bouquins qu'il m'avait offerts dix ans auparavant, parce qu'il pensait que je ne reviendrais plus, parbleu! A ceux de ses adulateurs qui penseront que j'exagère, je citerai

que je reçus de lui un exemplaire du *Barzaz Breiz* (les « Poèmes de la Bretagne »), mais qu'il l'a pris dans la bibliothèque de l'Institut de Bretagne (*Ensvadur Breiz*). Le reste à l'avenant.

Au moment de la fondation de la « Bretagne à venir » (1930), Guillaume Berthou écrivit un article où il mettait fort bien en lumière le rôle des Assemblées révolutionnaires à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle... A la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle? Je fus frappé, à sa lecture, de ce que les idées de nos adversaires: les Jacobins, les Unitaristes, étaient, en effet, vieillottes et périmées.

Ce Kerverziou (comme il aimait à se faire appeler) était une intelligence remarquable, avait un style percutant où ses qualités techniques d'ingénieur saillaient dans les vocables, quand il voulait bien s'en donner la peine.

Je me souviens d'un éditorial qu'il écrivit sur la révolte irlandaise de 1916:

« *War ribl ar stêr Liffey, e red trouz ar mindrailhe-rezed...* »

« ... Sur les rives de la Liffey court le bruit des mitrailleuses... »

En breton, on croit vraiment entendre ce « bruit ». Nous reparlerons de Guillaume Berthou avant longtemps, et dans des circonstances bien plus dramatiques...

Parmi mes collaborateurs les plus enflammés, j'eus un quidam qui fait aujourd'hui beaucoup de bruit dans le *Canard Enchaîné*. On racontait bien qu'il avait été révoqué (étant instituteur) pour coups à enfant

dans une école de la Brière (Loire-Atlantique); c'est cette mauvaise langue de Duhamel qui colportait cela! Mais moi, bonne âme, je ne voulais pas l'entendre... Le quidam nous ayant juré et ayant écrit dans les colonnes de *Breiz Atao* qu'il avait été renvoyé pour la cause, je l'appuyai jusqu'au bout. Un jour, Duhamel, mordant comme un vieux chien, me dit:

« Que vous soyez bien avec un Jésuite comme Berthou je le comprends; vous avez été élevé à la même école (le vieux laïcard se faisait venimeux)... mais avec le quidam!... »

Puis le quidam disparut...

On m'a assuré depuis que le cher ami avait été trouvé par Debauvais la main dans la caisse de *Breiz Atao*, pourtant très mal garnie.

Ceci ne l'empêcha nullement de devenir rédacteur en chef de *l'Heure Bretonne*, journal hebdomadaire créé avec des fonds allemands aux premiers jours de l'occupation sous la direction de Mordrel. Le quidam écrivit là-dedans des articles foutraux que j'ai gardés dans ma collection, comme celui intitulé: *Mers el Kébir, j'y étais*, avec des photos du croiseur « Bretagne » sombrant dans le mazout en flamme sous les obus anglais.

Ça ne l'empêcha pas non plus de publier, en 1947, un roman où il insulte (sans talent) l'armée française, l'armée allemande et toutes les armées (lui exempté pour urémie); de se donner des gants d'assassin de la Résistance (ce qu'il est bien incapable d'avoir été), et (surtout!) de gagner du pognon.

Il était maigre et boutonneux; il paraît qu'il est maintenant gros et gras à lard et qu'il parle à la T.V., tout barbouillé de pommade.

Il y a des larves (le quidam en est une) qui ont une âme pharisaïque. Et ce monde ignoble est tellement pourri qu'elles peuvent ouvrir l'orifice qui leur sert de gueule et donner chaque semaine des leçons de morale.

\*  
\*\*

Je vais maintenant avouer que j'ai commis le péché irrémissible. J'avais découvert l'antisémitisme dans Drumont, mais aussi dans l'histoire de Bretagne où l'on voit un duc chasser tous les juifs, cent ans avant les rois de France. Je n'aimais pas voir M. Schwob encourager le comblement des lits de la Loire (il eut mieux fait d'aller en Palestine irriguer la Judée), ni M. Samuel, qui était chemisier à Rennes, se faire appeler Albert.

Pour moi, les juifs sont des étrangers au milieu des nations et j'ai trouvé logique la création de l'Etat d'Israël. C'est seulement le jour où j'ai entendu un matiné de Bretonne et de juif, qui portait le magnifique nom de Lascar, oser me dire qu'il avait trois patries que je me suis fâché.

« A moi, on m'en a collé deux, lui ai-je crié, et il y en a une de trop! »

Je proclame hautement que je n'aime pas la finance internationale, que j'ai en horreur les excès commis

par les juifs en Russie (et qu'on oublie trop) à l'origine du bolchevisme; mais le jour où ma femme m'annonça qu'un vieil homme inconnu, assis sur un banc dans un jardin public de Rennes, portait l'étoile jaune, je me sentis tout triste.

Nous n'eûmes jamais un grand nombre d'abonnés à *Breiz da Zont*, mais le petit canard, tiré à 1 000 ou 1 200 exemplaires, faisait un raffut énorme.

Le congrès du Parti Autonomiste Breton à Guingamp en 1931, consacra la défaite de Duhamel. Le parti redevenait le *Parti National Breton*, ce qu'il aurait toujours dû être. Malheureusement, la plupart des adhérents, découragés par toutes ces volte-face, se débandèrent.

Les amis de Duhamel fondèrent la *Ligue Fédéraliste de Bretagne* dont les leaders furent Marchal et Ryckewaert, le dandy socialiste, devenu communiste, puis anarchiste, sans cesser d'être bourgeois.

Les curés m'ayant lâché, je fondai le *Parti Nationaliste Intégral de Bretagne*. Le titre fait sourire, mais c'est une véritable révolution du mouvement breton qu'il fallait entreprendre. Désormais, j'avais les coudées franches; nous allions pouvoir remuer des idées.

C'est à cette époque que je découvris Hitler. Un bouquin, quelque part, chez un bouquiniste. Une thèse de l'université de Paris. Je ne puis plus donner le nom de l'auteur puisqu'on m'a volé le bouquin l'année suivante, en 1932 (la police française opérait déjà ainsi contre nous). Bref, le bouquin (tout neuf) était

fort intéressant, très concis, objectif. Nous nous mîmes deux ou trois copains pour pouvoir l'acheter (comme vous voyez, l'argent de Hitler n'était pas encore tombé dans nos bourses, et même n'y tomba jamais; vous vous en rendez compte par la suite).

Mais, sacrebleu! nous découvriions que le socialisme peut avoir du bon et comment il peut se concilier avec le nationalisme!

Le nationalisme allemand, ce n'était pas notre affaire; encore que nous admirions le combat de ces hommes jeunes (l'auteur parlait de 1920 et des vingt-cinq points du « Parti ») contre la horde communiste qui leur lançait des cruches de bière à la tête, au cri de « *Freiheit* » (je cite l'ouvrage), dans une brasserie de Munich.

Mais nous voyions qu'à Rennes, nos parents, tous modestes artisans ou employés, souffraient en silence depuis des lustres et que les ouvriers qui « râlaient » un peu fort, bien sûr, les soirs de meeting, n'avaient pas tout à fait tort. Était-il possible d'établir une justice sociale sans massacrer tous les patrons et abolir la propriété? Nous le croyions!... Nous avions découvert simplement qu'il fallait mettre des freins à la propriété! Les Allemands sont quand même bons à quelque chose; n'est-ce pas, bourgeois français?

\*  
\*\*

Le hasard, qui est un dieu bienveillant, fit que j'entraï dans un atelier de peinture sur verre en cette année 31. J'avais rencontré un ancien camarade des

Beaux-Arts que nous appelions « le Nègre », car il avait toutes les caractéristiques négroïdes, alors que ses parents étaient d'un blanc indiscutable (une lointaine hérédité sans doute). Il partait au régiment et m'offrait de prendre sa place. Quelle aubaine!

Cette profession semblait faite pour moi et je m'étonnai que mes parents n'y eussent point songé plus tôt, quand il fut question de mon apprentissage. L'atelier, il est vrai, était d'un aspect sévère et presque monacal. De l'extérieur, on ne voyait qu'une façade de verre poussiéreuse où de rares lucarnes s'entrouvraient. Parfois, de furtives silhouettes blanches (les peintres) et grises (les coupeurs de verre et les metteurs en plomb) s'effaçaient au regard du passant.

Tout eût été parfait, si le manque d'air et la fatigue des yeux cherchant, à longueur de journée, le trait du « carton à reproduire » sous d'innombrables « pièces » de verre: bleu, rouge, vert-bouteille, indigo, plus foncées les unes que les autres, n'avaient provoqué chez moi une dépression nerveuse.

Pour tenir le coup et ne pas somnoler, je buvais de l'eau rougie et sucrée de quart d'heure en quart d'heure.

Parfois, un petit coup de gueule me réveillait.

J'avais alors pour contremaitre un certain Aramis Pentecôte. Ne riez pas! toute la famille portait des prénoms comme ça... Certain jour, un de ses frères, établi quelque part en France, vint le voir à l'improviste et on entendit ce dialogue ahurissant:

« Tiens! bonjour d'Artagnan... — Salut Aramis ! Comment va Porthos! »

... Il paraît qu'il y avait aussi Athos, mais je ne l'ai jamais vu.

Le citoyen Aramis tranchait de tout du haut de sa suffisance; aussi bien le verre que la question bretonne. Nous ne fûmes pas longtemps avant de nous heurter. En bon Méridional (du Midi moins le quart), il détestait la Bretagne. Alors, que venait-il y foutre ?

... On prétendait aussi (mais on ne prête qu'aux riches) qu'il avait un tendre penchant pour sa nièce Esmeralda et que sa femme était en réalité celle d'un de ses frères (peut-être ce Athos que nous ne vîmes jamais).

Seulement, ces propos se susurraient de bouche à oreille et personne n'osait contredire le tyran qui nous prenait tous pour des enfants de chœur.

Avec Jean-Yves Keraudren, ça changea de musique. Comme le rejeton d'Alexandre Dumas n'était qu'un simple coupeur de verre, je le priai de ne pas s'occuper de ma peinture et je ne tolérai jamais qu'il nous attaquât, nous Bretons, qui lui donnions l'hospitalité.

Un jour qu'il était exaspéré par l'une de mes répliques, il exhala sa rancœur en prenant une feuille de verre cathédrale à pleines mains:

« Vivement la guerre qu'on fusille tous les réfractaires! »

Je me penchai tranquillement sur la galerie et m'adressai à ce cabot:

« Kiss! Kiss! »  
Silence. Le terrible mousquetaire était dompté.

\*  
\*\*

L'année 1932 s'ouvrit par une campagne de la presse française pour la célébration solennelle du quatrième centenaire de l'union de la Bretagne à la France. Une provocation ? Bien sûr, puisque l'idée en fut lancée par un journaliste breton et « national » bon teint, Yves le Drézen. Mais nos Jacobins emboîtèrent le pas immédiatement (sans se douter du « coup ») et embouchèrent les trompettes de la victoire. Ils ont toujours aimé piétiner les peuples vaincus au nom de la liberté, bien entendu. Ils l'ont montré jadis à la pauvre Vendée (qui n'était pas une nation).

« Ils voulaient danser le scalp sur le cadavre de la Bretagne. Nous décidâmes de relever le défi! »

Kongar, grammairien estimé, vint me trouver pour me demander de signer une affiche de protestation, en commun avec le *Parti National Breton*. Ayant lu le texte, j'approuvai immédiatement. La *Ligue Fédéraliste* refusa, trouvant le thème « trop nationaliste »... Ces pacifistes me font mourir de rire... Ils flairent du fascisme partout! Ils allaient se retrouver au « bidouf » avec nous, sans plus de cérémonie. *L'Unéindivisible* ne fait pas de cadeaux à ceux qui ne l'adorent pas de tout cœur et à plat ventre. Voyez les Girondins.

L'affiche, noir sur jaune, fut placardée sur les murs de Rennes et de toutes les villes bretonnes, grandes ou petites.

Donc, le gros Herriot, *pontifex maximus* du parti radical-socialiste et président du Conseil, accepta de venir en Bretagne... On allait voir ce qu'on allait voir: *tout un peuple prosterné dans l'adoration de la France* pour la jubilation des barbes maçonniques et la satisfaction de « Nosseigneurs les Evêques », toujours empressés à donner l'absoute sur le cadavre de la Bretagne.

Les réjouissances étaient fixées au 7 août 1932 et la cérémonie officielle devait se dérouler dans la ville de Vannes, où François I<sup>er</sup> voulut bien accorder aux Bretons vaincus la « grâce » d'être Français.

Les Fran'Macs étaient aussi royalistes que le roy!

Je m'arrête un instant... Comme c'est loin 1932! Ça nous parut formidable alors. Pensez donc: trois mois de prison pour les « gamins », les « voyous » qui troublèrent la fête, et la perte de situation subséquente, du moins pour moi. Mais depuis, j'ai passé près de sept ans au bagne de Fontevrault et dans divers camps de concentration pour la même cause. Et, au retour, le vide...

En 1932, j'avais vingt-deux ans; mes camarades s'échelonnaient en rang d'oignon de seize ans à mon âge. Nous vivions d'illusions, direz-vous; de libres propos aussi, et de franc amour de la Bretagne, patrie qui n'a jamais demandé l'holocauste d'un Verdun pour récupérer l'Alsace-Lorraine.

Oui, ça polémiquait ferme en Bretagne au mois d'août 1932; en cette veillée d'armes voulue par le pouvoir. Il y avait, naturellement, chez nous la presse vendue, celle qui se nourrissait des fonds secrets, comme les *Nouvelles Rennaises* de l'ignoble Nicol, séminariste défroqué qui bavait sur les bonnes sœurs et les curés et qu'il faut bien saluer jusque dans la mort comme l'incarnation du ruffian de presse. Il fallait voir le personnage: une vraie boule de suif avec un mufle porcine du Yorkshire, coiffé d'un monumental sombrero; toujours accompagné de son garde du corps — un déménageur — tellement il insultait de braves gens et craignait les coups de pied au cul.

Il y avait aussi la presse officieuse: l'*Ouest-Eclair* d'abord, qui a pourri et débrettonné la Bretagne sous le couvert de la démocratie « chrétienne », et son concurrent d'alors l'*Ouest-Journal*, fondé par l'abbé Trochu (évincé de l'*Ouest-Eclair*), avec le tas d'or des Dupuy de Polignac du *Petit Parisien*. Les plumitifs à gages de cette feuille immonde prirent à tâche d'égaliser le sieur Nicol dans les injures dont il nous gratifia à pleins tombereaux.

N'oublions pas *Le Nouvelliste*, organe de l'archevêché de Rennes, aussi mesquin et pharisaïque que son patron, le sieur Mignen, que Nicol accusait de pédérastie — et c'était peut-être vrai!

Mais il y avait encore à cette époque à Rennes un journaliste indépendant et courageux: Eugène Delahaye, directeur de la *Province*.

Natif de Lille, venu jeune homme en Bretagne, il s'y était marié et avait « épousé » notre pays. Combien de fois ne m'ouvrit-il pas les colonnes de son journal avant et après 1932 ?

Devenu après la guerre de 14, directeur du *Nouvelliste de Bretagne*, il en avait été éjecté sur intervention du nonce Maglione (l'abbé Trochu dans son ombre cardinalice). C'est alors qu'il fonda son hebdomadaire qui compta, d'un seul coup, douze mille abonnés et resta jusqu'en 40 le rempart et le porte-drapeau de l'Ouest traditionaliste (Bretagne et « Vendée militaire » comprises).

... Pauvre Delahaye, récompensé par l'ingratitude de l'Eglise romaine (« notre mère la sainte Eglise », disait-il en public avec la ferveur d'un catéchumène); déclaré « indigne national » alors qu'il avait été emprisonné par les Allemands (sur un sombre mouchardage) au début de l'occupation, il est mort dans la misère...

Cher et vieux « patron » en journalisme, j'aime à vous saluer en évoquant, trente ans après, l'aube de ce jour où vous montrâtes tant de clairvoyance!

Car vous posâtes alors cette simple question, en plein délire jacobin:

« Et si demain sautait cette salade de bronze et de poussière ? »

... Cette « salade » de bronze et de poussière, c'était le monument de douze tonnes où Anne de Bretagne se trouvait à genoux dans la niche centrale de l'hôtel de ville de Rennes.

Sur le coup, je n'y vis que prétexte à rire et je lus triomphalement cet article — éditorial de la *Province*, s'il vous plaît — à la réunion que nous organisâmes au café de Bretagne, boulevard de la Liberté! Nous mangeâmes même de la choucroute, comme des Boches.

... Car l'accusation d'être « des agents d'Hitler » n'allait pas tarder à pointer. — Retenez bien cette date: 7 août 1932.

J'avoue — mon Dieu — que j'avais eu une petite querelle d'amoureux avec ma femme — 17 ans! Rentré de bonne heure au domicile de mes parents, partis à leur maison campagnarde; je me gardai de l'éveiller.

Dans la nuit, une grande lueur bleue, verticale d'abord, puis horizontale. Un fracas lourd et métallique, lointain et s'imposant à tous les échos de mon faubourg: le monument de l'union de la Bretagne à la France s'était couché par terre en éclats de bronze...

... Les flics de France avaient seulement oublié de le garder.

A la même heure, les nationalistes bretons, accourus à Vannes pour contre-manifester, se retrouvaient au « bidouf » (y compris les fédéralistes) et le gros Herriot, en pyjama, gavé et repu, trônait dans un lit à la préfecture... Quel réveil! Cinq heures moins vingt du matin. Vannes est à 100 km de Rennes.

Six heures. — Levé et en route. Petite querelle avec ma sœur, cette fois. Ma femme et moi, nous rentrons en ville pour prendre nos habits du dimanche.

Nous ne manquerons pas la messe et nous prendrons le tram à vapeur d'Ille-et-Vilaine à 7 h. N'allons pas chez la seule tante qui reste à ma femme (encore une famille éprouvée par la guerre 14-18), à 15 km de Rennes ?

... Oui, mais les flics vigilants... Nous descendons l'escalier de bois (Rennes, incendiée en 1720, est reconstruite ainsi) quand nous croisons notre unique voisine de palier (j'habitais le cinquième étage, sous les combles).

« Paraît que la Duchesse a sauté! proféra-t-elle de sa bouche édentée.

Peuh! Marie Chauvin (c'est son nom) est un peu simplette...

En descendant les degrés, je réfléchis, cependant, et, tout à coup, je découvre:

« Mais c'est le Monument, nom de Dieu! »

Enfin il est par terre... J'en danse une gigue au rez-de-chaussée.

... Deux messieurs en civil s'avancent. L'un portait le « camembert » — chapeau de paille, illustré depuis par Maurice Chevalier.

« Voulez-vous bien nous suivre jusqu'au commissariat ? »

Le terrible conspirateur était arrêté; sans mal!

Faut-il rappeler tout le ridicule des interrogatoires et de l'instruction? Ce n'est pas la peine; j'en ai tellement vu d'odieux et d'atroces depuis lors!

Disons seulement que j'ai réglé le compte des « bouseux » (qui maltraitèrent ma charmante petite



femme, alors enceinte) dans les colonnes de l'*Heure Bretonne* en 1942. — En 1944, les mêmes (douze ans après le Monument) vinrent à mon domicile pour me flanquer une râclée. — Coucou! l'oiseau s'était envolé... Ils se vengèrent sur mes meubles et mes bouquins.

Il faut quand même signaler un point d'histoire. Le juge d'instruction, ayant fixé dans les yeux l'un de mes pâles comparses, lui dit :

« Je sais que Keraudren a touché de l'argent d'Hitler.

— Non, répondit faiblement l'autre.

— Si!

— Oui...

— Combien ?

Le pauvre resta muet, et pour cause.

— Mille francs ?

— Mille francs. »

A l'instruction, je fis remarquer au juge que j'aurais demandé plutôt *mille marks*.

« Pourquoi ? me lança-t-il fort intéressé.

— Parce que le mark vaut 1 fr. 25 », lui rétorquais-je.

... J'en étais encore à mon arithmétique d'avant 14. Les choses en restèrent là.

Pourtant, sans compter l'auteur de ces lignes, il y eut une victime sacrifiée aux mânes de la déesse France: un paisible journaliste allemand, correspondant à Paris de la « *Kreuzzeitung* », M. Albert Koerber, qui fut expulsé au mois d'octobre 1932, après avoir

été confronté avec votre serviteur, aussi héberlué que lui. — Son crime, à ce reporter: il avait envoyé à son quotidien un article sur le Mouvement breton où il citait *Breiz da Zont!* Et il aimait la France le malheureux! « Le pays de la liberté », me confia-t-il.

Ah! ben ouiche, la République est « une et indivisible », et on le lui fit bien voir, à ce Koerber!

Monsieur le Préfet d'Ille-et-Vilaine, Marcel Bodenan — *Marcellus Bodenanus praetor*, comme l'appelait plaisamment Delahaye — fit publier « l'histoire » de mes rapports avec l'agent de Hitler (encore un!) par sa presse achetée ou servile.

Ceci faillit me brouiller avec Delahaye lui-même; méfiant comme tout gârs de ch'Nord dès qu'il voit apparaître un Teuton.

Sous sa pression, et en sa présence, je dus écrire un démenti qui contenait ces lignes:

« *Pourquoi pas Français SI nous pouvons rester Breton ?* »

Une amère expérience m'a appris que c'était très difficile, sinon impossible...

Quel tirage atteignirent alors les journaux! Debaavais en profita tout de suite pour relancer *Breiz Atao* bimensuel. Euh! on y prit avec un certain éloignement ma défense. N'étais-je pas « un réprouvé parmi les miens », m'a conté Mardrel, à qui une condamnation à mort (par contumace) n'a rien appris, trente ans après ?

... Du moins, Deb voulut bien admettre *qu'on ne pouvait douter de ma parole* et la chaleur lilloise de Delahaye est un suffisant baume à mon cœur pour oublier ces mesquineries.

Nous fûmes libérés en octobre 1932. Et, depuis, la police française cherche toujours le mystérieux auteur de la sensationnelle explosion. Je lui apprendrai plus loin comment je l'ai rencontré. — « Ces messieurs », comme disait Léon Daudet, furent, d'ailleurs, la cause involontaire de cette étonnante rencontre.

\*  
\*\*

Quelqu'un qui me surprit, c'est Guillaume Berthou, dit Kerverziou. Etant allé chez lui à Guipavas, près de Brest, faire des travaux de peinture, au moment où il venait de perdre sa charmante et malheureuse femme, je m'aperçus qu'il lisait *l'Action française*, l'organe royaliste, assidûment. Mon Dieu! je connaissais l'A.F. aussi bien que *L'Huma* depuis mon enfance... Dans l'office de mon père, à l'Hôtel-Dieu de Rennes, on trouvait toutes sortes de journaux et je me souviens encore, avec fierté pour ma mémoire, de la manchette du quotidien communiste, en 1920: « *Au nez et à la barbe de la police, Clara Zetkin arrive à Tours.* »

C'était la grande rupture entre la S.F.I.O. et les communistes!

Guillaume Berthou, sérieux comme un apothicaire en son officine de Guipavas, où il avait remplacé sa malheureuse femme, exigeait que j'aille à Brest, deux fois par semaine, pour acheter *l'Action française*... Malheur à moi si le libraire n'avait pas gardé les numéros! Il fallait retourner en ville, le lendemain, les chercher partout, du square de la Tour-d'Auvergne à la place Wilson et à la gare de l'Etat.

Je me mis à lire le journal royaliste français, comme mon commensal et ami. Ma foi, il était intéressant! Au début, je prisais plutôt Léon Daudet, avec sa verve truculente, que Maurras, froid comme Démosthène. Mais je vins à me rendre compte que le « maître de Martigues » était un redoutable jouteur et que la République dite française sortait meurtrie à tous les coups de ses articles.

Instinctivement, je détestais la démocratie depuis que j'avais vu les assauts écœurants de démagogie des bateleurs de quartier vers 1925. Mais, véritablement, c'est Maurras qui m'apprit à raisonner que la démocratie est une chose *impensable*. — A chaque peuple de choisir son régime. Moi, j'opte pour la Monarchie tempérée comme était notre vieux duché de Bretagne (un duc ou un roi, je m'en f...) avec des « Etats » pour contrôler les dépenses. — Sinon, une République aristocratique, au sens grec du mot,

où les meilleurs fils du peuple auront leur place...  
Voyez Salazar.

Etonnez-vous donc que je m'en fus vers l'*Action française* en 1934... Déjà en 1932, avant mon emprisonnement, je lisais les *Considérations sur la France* de Joseph de Maistre et je comprenais comment cette nation avait été grande et forte, au point de séduire nos élites et de nous dominer.

L'*Action française* nous proposait un statut fédératif dans la monarchie. Il était évident que nous ne pouvions tenter une insurrection (c'est tellement évident que *personne* ne l'a jamais tenté, même quand nous eûmes les moyens de le faire).

Alors, pourquoi ne pas s'entendre avec des Français intelligents contre les Jacobins, les niveleurs, les ânes bâtés qui bafouaient la Bretagne ?

Je me présentai donc à la section de la Ligue d'Action française de Rennes par ces mots de « l'Etang de Berre », le livre pieux dédié par Maurras à sa mère patrie, la Provence :

« *Nous sommes autonomistes, nous sommes fédéralistes. Un groupe de patriotes bretons vient de demander pour leur illustre province le rétablissement des anciens Etats. Nous sommes avec ces Bretons* », proclamaient déjà les jeunes Félibres en 1892.

Eh! bien, il se trouva un Breton, présent à la réunion, pour s'inscrire en faux. C'était le charmant

docteur Maurice Fleury, tué en Russie dans les rangs de la L.V.F.

Je lui citai la page 135 du livre de Maurras. Il ne voulut pas me croire. Mais, le jeudi suivant, je dois rapporter que Fleury vint à moi les mains tendues, et me dit :

« Keraudren, je suis un coyon.

— Mais pourquoi, docteur ?

— C'est vous qui aviez raison ! »

Brave ami ! Dois-je dire que la dernière fois où je le vis, c'était dans un « tacot » qui charriait bonnes gens et colis du marché noir à travers la campagne bretonne ? Un officier allemand est assis sur la banquette que je convoite :

« Je vous demande pardon, monsieur, dis-je posément ; puis-je m'asseoir auprès de vous ?

— Mais fais donc, Jean-Yves », répondit une voix joyeuse, enchantée de ma méprise.

Il tomba en février 44, volontaire contre les bolcheviks, lui, père de six enfants. J'ai entendu un Polonais de la L.V.F. faire son éloge à la prison d'Annecy en 1945. Le « toubib » avait reçu une balle au front en allant secourir un blessé en première ligne.

\*  
\*\*

Tout le monde n'avait pas suivi, évidemment, le même chemin.

1939. Eté. Quelque part, au large des côtes de Bretagne, un bateau doit accoster. Malheureusement, au cours d'un transfert nocturne dans la Manche, une caisse tombe à l'eau. Bast! elle ira au fond. — L'essentiel est d'être arrivé au rivage armoricain avant le jour...

... Mais le lendemain, sur une plage de l'île de Jersey, la mer rejette la caisse parmi les épaves... Les pêcheurs — tous descendants de Normands ou de Bretons, mais qui l'ont oublié — appellent le *shériff* et celui-ci fait déclouer la mystérieuse caisse. *Whot ?*... Des affiches jaunes en français et en langue inconnue. La langue inconnue, c'est du breton. Que lit-on sur les affiches ? A peu près ceci :

#### ETAT BRETON

*La guerre est imminente entre la France et l'Allemagne. Nous proclamons solennellement la neutralité de la Bretagne dans ce conflit qui ne la regarde en rien. Surtout, nous ne voulons aider à aucun prix l'Angleterre, la vieille ennemie des Celtes. Bretons, soutenez-nous, etc.*

*Aoh! Shocking!* Le shériff avertit « l'Intelligence Service », qui, bonne garce et donnant-donnant, refila le stock d'affiches à la Sûreté nationale française (il n'y avait pas encore de D.S.T.).

Mais l'alerte est donnée en Bretagne. Tout le monde cherche un alibi; tout le monde en trouve et la preuve

que les Bretons ne sont pas aussi coyons qu'on le dit en France, c'est qu'une jeune fille d'alors trouva le moyen de faire libérer des suspects en menaçant gentiment le juge d'instruction de représailles.

Je connais aussi un garçon qui répéta correctement son numéro, pissa sur une pile du pont de la gare de triage de Rennes qu'il était chargé de faire sauter, et s'en retourna (tels étaient les ordres!) avec sa petite mallette d'explosifs sans être inquiété... A la veille de la mobilisation! Ça ne vous donne pas une fière idée de la préparation française à la guerre ?

Et les armes ? direz-vous. Car il y avait des armes, sans doute ?

Eh! bien, il y avait des gars décidés qui les attendaient sur la côte bretonne. *Kaac'h!* (Cambronne, si vous préférez), encore la malchance. A l'endroit désigné, alors que le bateau (un thonier de douze tonnes) s'ancrait au large, deux couples de campeurs sourds-muets (ou aurait dit, bon Dieu! que vous étiez contre nous) vinrent s'établir sur la plage pour y passer la nuit... Les gars eurent beau vouloir les persuader de déloger à grands renforts de langue et de gestes, peine perdue! Comme ils n'étaient pas méchants, ils se bornèrent à allumer un feu de bois vert. Toussant, crachant, pestant, les sourds-muets s'obstinèrent.

Une barque aborda le thonier et l'on convint de faire le débarquement dans une anse voisine... A

deux milles de là... A flanc de falaise. Ahanant, les Bretons réussirent à décharger les armes. Ce fut malheureusement à marée basse et le thonier ancré sur une seule ancre (par la faute d'un imbécile) échoua... Impossible de le remettre à flot. Au petit jour, la douane et la sûreté françaises étaient là... Mais la dernière caisse d'armes avait disparu.

\*  
\*\*

Courant août... Debauvais et Mordrel prennent la fuite. Les autres répondent à l'appel de mobilisation. Pendant ce temps, la police française brûle tout ce qu'elle trouve dans les bureaux de *Breiz Atao*, y compris une collection de *Kroaz ar Vretoned* (« la Croix des Bretons »), le seul hebdomadaire en langue bretonne que nous ayons eu; d'ailleurs, parfaitement apolitique et qui avait interrompu sa publication dès 1920!

Pour ces sauvages, tout ce qui était en langue bretonne était bon à brûler. On voudrait être Torquemada pour incinérer des gens aussi bêtes!

A l'époque, je savais que je devais me terrer et je sus me taire.

\*  
\*\*

Désormais, nous nous contenterons de noter le plus brièvement possible quelques phases locales de cette catastrophe mondiale qui fut la guerre.

1939!... c'est la guerre, la guerre pour Dantzig! la guerre absurde... J'ai vu Cattelliot (mon ami d'enfance) qui partait. Je lui ai dit: « Daladier est fou; la France ne peut pas rattraper en six mois un retard de dix ans; elle court à l'invasion. » Et j'ai ajouté: « Comme Breton, je n'en serais pas fâché, si ce n'était du sang répandu, et bien des misères pour tout le monde. »

Père de cinq enfants à vingt-neuf ans, je suis réquisitionné comme peintre à l'arsenal de Rennes. Pas une parole défaitiste ne m'échappe. Au contraire, c'est moi qui remonte le moral aux anciens combattants de la Somme et de Verdun qui ne croient plus à une nouvelle victoire. Malgré cela, l'étau policier se resserre une nouvelle fois autour de moi: je suis encore trop dangereux!

Pendant six mois (du mois de novembre 1939 au mois de mai 1940), je suis étroitement surveillé; on me déclasse sous un prétexte futile. On me pousse à la révolte. Avec un tuberculeux et un ancien colonel de l'armée russe blanche, âgé de 70 ans, on m'envoie à la « Mélinite ». Enfin on se décide à m'arrêter. La prison est pleine de défaitistes et de travailleurs enfermés pour des peccadilles.

Le 15 juin 1940, je suis brusquement libéré. Je ne pouvais savoir que les Allemands approchaient et que les Anglais avaient évacué, une fois de plus, la Bretagne.

17 juin 1940: je suis retourné au travail, non par zèle, mais parce que je ne sais où me réfugier. Montés sur un toit à cinq (deux Belges et trois Français), nous commençons consciencieusement à barioler le fibro-ciment, lorsque le *tacatac* d'une batterie anti-aérienne nous fait brusquement nous retourner. Une immense lueur rouge incendie le ciel; un fracas tellement épouvantable que nous croyons voir sauter la poudrière de l'arsenal.

En réalité, c'est la gare de triage, bourrée d'explosifs, de trains de réfugiés et de convois militaires.

18 juin 1940: l'arsenal ayant fermé ses portes, je reviens de la gare. Quel massacre!... Les cadavres puent sous le soleil de juin. C'est un enfer où l'on découvre à tout moment un nouveau détail horrible. Le tout sera ponctué d'explosions pendant huit jours. On évaluera les morts à 7 000. Trois avions allemands, trois bombes dit-on, et l'impéritie de l'état-major français avaient suffi pour cela.

Le centre de la ville n'avait pas été touché. Dans une rue paisible, une auberge est ouverte; j'entre m'y désaltérer. Une bolée de cidre bien frais! A l'intérieur, on discute des événements...

Tout à coup, brouhaha. Quelqu'un crie à la porte:

« Les voilà! Les voilà!... et horrifié; C'est eux!

— Mais qui ?

— Les Boches!

— Les Boches ? répond un incrédule.

— Mais viens voir!... Et d'autres voix angoissées: *Ils passent!* »

Je sors du bistrot. Tous sur mes talons. Sur le Grand-Mail, à 300 mètres, une colonne motorisée fonce vers Brest. Pas facile à distinguer leur uniforme dans la poussière et le lointain.

Qui s'est élancé, moi ou un autre ? Nous sommes deux et courons ventre à terre. Les autres ? Ils ont bien trop peur et restent cloués sur place.

Peu de tanks. Beaucoup de voitures blindées, bourrées de soldats assis, le « flingot » entre les jambes, dignes comme à la parade. Je me rappelle seulement la figure d'un conducteur. Comme dans un songe. Et, sans relâche, les voitures passaient... passaient...

Un témoin a raconté dans « *l'Ouest-Eclair* » la stupeur des Rennais rangés sur deux files, le long du parcours. Plus un soldat français à l'horizon. Des monceaux de fusils jetés à tous les carrefours.

D'inquiétants civils circulaient le long de la colonne, à vélo ou à pied. Ils portaient tous un brassard jaune, qu'ils fussent hommes ou femmes. Parfois les voitures s'arrêtaient et l'un d'eux allait vers le chef de groupe et lui indiquait la route. Tous avaient

des figures parfaitement inconnues. J'eus la curiosité de m'approcher et faillit être arrêté par l'un d'eux. Son brassard portait en lettres gothiques: « *Deutsche Wehrmacht* ». Il était temps de rentrer à la maison.

\*  
\*\*

*Courant juillet*. — Paraît un journal hebdomadaire: *l'Heure Bretonne*. Tiens, pourquoi pas *Breiz Atao*, d'illustre mémoire ? Il paraît que c'est un monsieur qui figure aujourd'hui dans les cortèges officiels, décoré des palmes académiques, qui proposa ce titre.

Des équipes de crieurs en chemises grises (j'ai bien dit grises = noir + blanc — et non brunes) le vendaient dans les rues de Rennes. Le succès fut médiocre. Les discrets observateurs de la Propagande allemande ne s'y trompèrent pas.

Les vendeurs, sans conviction apparente, avaient l'air de figurants de théâtre. C'était, pour la plupart, des prisonniers de guerre bretons, libérés d'Allemagne après une courte préparation politique. Mais les accompagnaient des membres de l'ancien Parti National Breton ou des sympathisants d'avant-guerre, dont certains n'ont aucune envie que je les nomme aujourd'hui, J'ignorais moi-même que je deviendrais

secrétaire de rédaction de cet hebdomadaire, trois ans plus tard; quand tout serait décanté et qu'on compterait les fidèles.

J'ai toujours regretté de ne pas avoir déclenché une insurrection à Rennes, le 18 juin 1940. Avec une poignée d'ouvriers, je pouvais me rendre maître de l'hôtel de ville et, même, m'y installer tout seul par un coup d'audace. Ici, la pagaille était totale. Le maire avait foutu le camp; le préfet d'Ille-et-Vilaine aussi. Seul était resté le secrétaire général, le père Le Baube, qui se tenait sagement dans son bureau. C'est à lui que les Allemands remirent « les pouvoirs ». Quand je me présentai à l'hôtel de ville le 19, à 10 heures du matin, il était trop tard, le Feldkommandant y était installé.

Debauvais m'a reproché amèrement de n'avoir rien tenté...

Le drapeau breton aurait flotté sur l'hôtel de ville... Bien sûr, j'aurais été fusillé en 1944 ou 45, ou plus tard. Mais fusillé pour avoir proclamé l'indépendance de la Bretagne, et à Rennes, sa vieille capitale, j'en serais fier — *gast!* — dans le paradis du Bon Dieu.

...Tout le monde s'y attendait. Le 19, les agents de ville, me voyant arriver, criaient aux réfugiés du Nord et de l'Est, qui faisaient la queue pour obtenir le retour dans leur pays:

« Laissez-le passer! Il va voir son ami Debauvais. »

Debauvais (il me l'a conté) était à Lille, prêt à traverser les lignes françaises pour déclencher une insurrection.

« Les Allemands sont arrivés trop vite à Rennes, me confia-t-il, car les Français n'ont pas « tenu le coup ».

— Et Mordrel ?

— Il était à Berlin. »

On assure qu'il s'attarda en compagnie de jolies actrices allemandes sur une plage de la Baltique...

... Debauvais arriva le 22, je crois. Huit jours trop tard.

Ah! si nous avions gagné la première manche comme les Croates qui proclamèrent leur indépendance quand les Serbes se battaient encore contre les Allemands dans les faubourgs de Zagreb!

\*  
\*\*

*La Bretagne dans l'Europe nouvelle...* Voilà une formule qui avait de quoi nous séduire... Plus de France-écran entre nous et le reste du monde. Vive la liberté!

Hélas! le rêve dura peu; l'administration française se maintint; les Allemands devinrent incompréhensifs; nos compatriotes ne nous suivaient pas.

Quelques têtus étaient en train de brûler les dernières affiches de l'Etat breton lorsque les feldgendarmes surgirent, alertés par la fumée épaisse qui sortait de la cheminée d'une villa des Côtes-du-Nord. Une mitrailleuse était restée sur la table. L'un des nôtres — le Muet — n'eut que le temps de jeter dessus un paquet de numéros de l'*Ouest-Eclair* pour la dissimuler à ces importuns.

Debauvais avait dû démissionner pour raison de santé; Mordrel, qui le remplaça, refusa d'accepter la collaboration avec la France et se vit prié, sans courtoisie, de déguerpir en vitesse. Je fus un des rares à le saluer.

Raymond Delaporte fut élu président par un conclave laïc à Noël 1941. C'était l'ancien secrétaire général du parti, vers les années 35. Ce garçon charmant, clérical bon teint et bourgeois renté du Finistère, n'était pas du tout incarné pour jouer le rôle de *führer* qu'un état-major botté de cuir, chemisé de noir et cravaté de blanc — celui-là — voulut lui imposer.

Vous imaginez quel effet put faire cet ersatz de S.S. sur nos populations bretonnes?... Je me souviens encore de la fête organisée par l'*Heure Bretonne* en 1941 à Bourg-des-Comptes. J'y avais attiré l'un des



meilleurs leaders de l'Action française paysanne, mon ami Georges Houée, inhumé en 1957 aux sons de l'Angélus breton et du cantique du Paradis. Fallait-il qu'il fût Breton dans l'âme; lui qui, depuis sa jeunesse, n'avait jamais connu, admiré et aimé que le Roi!

C'est tout juste si ces foutriquets ne le méprisèrent pas, à cause de la blouse et du grand chapeau qu'il avait arboré, comme lorsqu'il rassemblait avant-guerre des auditoires dans cinq ou six départements.

Lorsque la cohorte bottée s'ébranla dans les rues du bourg sous les commandements gutturaux, la population, jusque-là sympathique, se claquemura. Nous étions atterrés.

\*  
\*\*

Comme j'avais confiance en Raymond Delaporte et qu'une politique modérée me paraissait s'imposer après l'échec de Debauvais et de Mordrel, j'adhérai officiellement au parti et reçus une lettre de félicitations de notre nouveau chef. J'en fus le premier surpris. J'appris par la suite qu'il repartait à zéro.

Raymond Delaporte n'était pas un orateur. C'était un bel homme qui savait plaire aux possédants et

rassurer les notables. Je ne saurais en dire aucun mal. Je n'écris pas pour régler des comptes. D'autres l'ont fait ou le feront. Je veux seulement exprimer des regrets.

Il y a dans tout parti des gens qui savent se tenir dans l'ombre, « tel M. Yves », dont mon juge d'instruction m'entretenait encore en 1945... « Vous savez bien, le professeur d'allemand. Mais oui, l'interprète de la Feldkommandantur. Ah! vous faites l'imbécile... C'est vrai, vous étiez du P.N.B. »

A moi, M. Yves a dit un jour:

« Vous avez été mêlé à l'affaire du Monument. Mais, moi (et il appuyait sur moi, ce grand voyageur) j'ai connu à l'université de Prague des étudiants ukrainiens à qui j'ai vanté cet exploit.

— Peuh! quel misérable petit attentat, se sont-ils exclamés. Vous avez seulement fait sauter une statue et cassé des vitres? Nous, nous avons miné les quais de la gare de Przemyśl, mais le train de Pilsudzki avait deux heures de retard. Il y eut cent quarante-sept morts. Ça c'est du travail!

Au moment de la grande bagarre en Bretagne, M. Yves se retira discrètement sur la pointe des pieds, gagna Paris, où l'un des nôtres le reconnut. Il avait, paraît-il, les cheveux séparés par une raie et portait des lunettes noires. Sans doute s'était-il fait friser.

M. Yves écopa de dix ans de travaux forcés par contumace et ne les fit jamais, bien entendu. Cela vaut mieux pour lui; il aurait appris à vivre à la terrible école du bagne.

Il y eut aussi Bourdon. Cet ancien instituteur libre arriva en savates, rue Waldeck-Rousseau, pour tenir l'emploi de comptable et fut promu — *per gratia Delaportæ* — au secrétariat général du Parti National Breton; lui qui n'avait jamais milité une seconde dans nos rangs. Il remplaça le charmant Moïse qui avait su amasser de précieuses amitiés internationales.

Quand Bourdon se cramponnait à la tribune pour énoncer des liens communs, il me rappelait Daladier, saoul, déclarant la guerre en 39.

Il paraît qu'il est aujourd'hui réfugié en Malaisie. Il doit y faire peur aux serpents à lunettes.

\*  
\*\*

Qu'ils étaient bêtifs! ces adhérents du parti entre 41 et 43; c'était pour la plupart des paysans aisés et des petits bourgeois: notaires, médecins de campagne ou employés et artisans. Quelle différence à vu le cheptel d'avant-guerre!

Ça se voyait dans les congrès. Quand on s'était bien em...miellés à écouter le discours de Raymond Delaporte et, surtout, celui de cette cloche de Bourdon, les jeunes se mettaient à chanter, et les vieux donc!... Très vite, ça prenait du crescendo — et vas-y:

« *Amis, c'est l'heure des danses...* (on m'a assuré que c'était une marche de l'armée allemande entrant en France en 14; moi, je n'en sais rien)

*Le front levé, jurons d'être fidèles!...* » (vous reconnaissez évidemment le « Horst Wessellied »).

Et, je traduis du breton: « *Bonne nouvelle aux Bretons, malédiction rouge aux Français* (Ah... ce chant! il faisait trembler les vitres).

Ne vous épouvantez pas, bonnes gens; c'est un chant du XIV<sup>e</sup> siècle, dont l'auteur-collecteur, le vicomte Théodore Hersart de la Villemarqué, est devenu membre de l'Institut de France. Ah! ces hobereaux!...

Oubliés, alors, les Delaporte et leur séquelle. Nous étions vraiment entre nous; l'esprit de *Breiz Atao* revivait. Loin de s'en effrayer, les nouveaux trouvaient qu'il y avait une sacrée ambiance qui n'existait pas au début du congrès. J'te crois!...

Raymond Delaporte souriait, c'est tout ce qu'il savait faire. M. Yves gardait un sérieux ecclésiastique. D'aucuns prétendaient qu'il avait l'air d'un Jésuite en robe courte.

Attention, il y avait la police du parti (*néo*, comme nous disions). J'en sus quelque chose, faisant le compte rendu pour « l'Heure Bretonne » du congrès de l'hiver 43, quand je me trouvai entouré d'une escouade de chemises noires, alors que Raymond Delaporte annonçait, solennellement, qu'il ne pourrait plus y avoir de « double appartenance » entre le « Service spécial » et le Parti National Breton. Tout ce monde connaissait mes sympathies pour Lainé, grand chef de ce « Service spécial ». Je posai froidement mon carnet de notes sur mes genoux et applaudis à tout rompre. Grand soulagement pour l'escouade.

A ce même congrès, je pus contempler Yann Goulet, chef suprême des chemises noires, que ses ennemis appelaient *le Maréchal*, enguirlander un pauvre type, tel un adjudant et de manière à impressionner la foule :

« *Qu'est-ce qui m'a foutu d'ça ? Ce mouchoir qui sort de votre poche ?* »

Son air « furibard » terrorisa plus d'un brave « cul-terreux » qui enviait d'être lui aussi en chemise noire et cravate blanche.

... Moi, je regardais cela en grinçant. C'était ça notre parti ? C'était ça notre mouvement breton ? Qu'est-ce qu'ils avaient fait, ces drôles !

... Goulet avait peut-être une excuse : c'était un ancien communiste.

Au dernier moment, Yann Goulet et ses fidèles, voulant rendre des points aux « terroristes » de M. de Gaulle, s'en allèrent attaquer la perception de Pouancé, parce que c'était « hors de Bretagne ». Yann Goulet a réussi à passer en Irlande, où il a sculpté un monument à la gloire des insurgés de 1916. Mais j'ai connu au bain mon prédécesseur à « l'Heure Bretonne », le brave Joly, qui a récolté une condamnation à mort... un peu pour ça !...

\*\*

Je n'ai jamais admis les insultes que certains prodiguaient au maréchal Pétain. Pour moi, Pétain faisait son devoir de Français. Même s'il était contre nous. En tout cas, sous son règne, l'Etat français permit l'enseignement du breton et de l'histoire de la Bretagne. L'Eglise romaine se hâta de les rendre obligatoires. Le premier acte du sinistre Le Gorgeu, commissaire de la République, entrant à Rennes en 1944, fut de les supprimer l'un et l'autre. Le Jacobinisme, portant le masque hideux et sanglant de l'Unitarisme, reparaisait après un court intermède. L'Eglise romaine reléguait ses manuels au grenier. Mes enfants en ont trouvé dans tous ceux des

couvents où je les envoyais pour apprendre le breton, quand j'étais prisonnier.

Les êtres veules se retrouvent toujours. En 1950, un renégat dont le nom se traduit par « Sans-Queue », qui déclare dans les hôtels de luxe que le breton doit disparaître (sans doute à cause de l'étymologie de son nom), s'amusa à insulter Pétain en prétendant qu'il avait ordonné les exécutions prévôtales de 1917. Or, tout le monde sait que Pétain arrêta les décapitations des régiments mutinés. Pauvres poilus, vous ne méritiez pas un « avocat » aussi dégueulasse que l'amoraliste du « Canard »!

\*  
\*\*

Et les putains, direz-vous ? Vous n'en avez pas eues ? C'est donc que vous n'êtes pas sérieux ! Si, si, rassurez-vous : dame Police essaya aussi de la séduction juponnière. On dit même que frère Yves attrapa la chaude-pisse en voulant pénétrer certains secrets. On ne prête qu'aux riches ; on ne cède qu'aux forts !

A haute et intelligible voix, en pleine rue de Rennes, je menaçais une de ces chiennes de lui tremper le col de l'utérus dans le bras vaseux de l'Ille. Elle court

encore. Du moins, elle ne servit plus de confidente en descente de lit aux jeunes bourgeois naïfs...

... Ça commençait en effet à bien faire... Un fichier disparu ; un administrateur qui se vautrait sur son tapis ; quoi encore ? Les morasses de l'*Heure Bretonne* livrées à la préfecture et le numéro saisi avec la bénédiction des Allemands. La terreur ouvrière et nocturne eut raison de la séduction à moustaches.

En cette année 1941, j'étais entouré de solides gaillards avec lesquels j'organisai vingt-cinq réunions clandestines dans les arrières-salles de bistrot populaires. On n'allait pas s'encombrer d'un officier de la Wehrmacht !

J'en amenai un, quand même, un soir, mais il fut terrifié par les propos qu'il entendit. Il est vrai que c'était un inoffensif médecin militaire ; au surplus antihitlérien.

Le groupe ouvrier Social-National Breton, que j'avais fondé, inquiétait beaucoup le parti officiel et les formations annexes. Certain soir, rue Saint-Malo, la vieille rue des révoltes, quelques paires d'yeux étaient braquées sur moi en plus de celles des ouvriers. Il y avait entre autres : Goulet, le « Maréchal », et son lieutenant Lharidon ; il y avait aussi Péresse, du Service spécial de Lainé. La mode était à l'Irlande des martyrs et l'*Heure Bretonne* venait de sortir un numéro où l'on voyait en première page

un jeune en chemise noire, l'œil fixe, et méditant sur sa destinée.

Un peu agacé par la surveillance dont j'étais l'objet, j'attaquai le problème de front :

« Certains disent qu'il faut mourir pour la Bretagne; nous, nous pensons qu'il faut vivre pour elle.

Et j'enchainai :

« La Commune de Paris a échoué parce qu'elle n'a pas massacré assez d'otages; la Commune de Moscou a triomphé parce qu'elle a massacré tous ses adversaires. Nous en ferons autant! »

Tonnerre d'applaudissements. Emportés par l'enthousiasme ouvrier, mes « surveillants » applaudissaient à leur tour.

Péresse, qui n'aimait guère Goulet, jubilait.

Je jouais sur le velours avec un public révolutionnaire.

Un jour, l'ami C... me dit: « Keraudren, les ouvriers sont emballés. Vous pouvez leur demander ce que vous voudrez. S'ils ont des armes, ils attaqueront le commissariat central de police ou la préfecture si vous leur en donnez l'ordre. »

... Il n'en était pas question: les Allemands étaient là!... Mais, du moins, pouvait-on utiliser la peinture au lieu de balles, et la brosse à coller au lieu de fusils. Les rues principales et les ponts, l'abattoir et les halles centrales, la prison... non moins centrale,

la grande poste et les murs de la gare se couvrirent d'inscriptions nocturnes.

Je cite au hasard: *Aujourd'hui la Croatie libre, demain la Bretagne. — Ici prison bretonne pour Rippert (préfet régional) et ses valets.*

*Rippert à la porte et rends-nous notre beurre* (on n'en trouvait plus en Bretagne, mais nous pouvions « bouffer » de la moutarde de Dijon qui nous était octroyée en échange).

*Les commissaires du ravitaillement à Paris et à Vichy et emmenez Rippert!*

J'étais prié d'éviter toute allusion au Parti National Breton, mais, un jour, celui-ci entra en transes. La préfecture elle-même s'éveillait par un beau matin de printemps, couverte d'hermines et de triskells (insigne du P.N.B.), hauts d'un mètre et plus, et une gigantesque invitation d'un noir goudron s'étalait sur pierre blanche:

*Adhères au Parti National Breton!*

Le militant du groupe ouvrier (ancien communiste, s'il vous plaît), chargé du travail, avait fait du zèle. Fort habilement, il avait échappé à huit patrouilles: cinq françaises et trois allemandes.

Comment? Il entendait les bottes et voyait dans la nuit les brassards blancs des « flics à Pétain ». Très agile, il faisait un bond et allait se camoufler dans les buissons du square en face.

La peinture du Groupe Ouvrier Social National

Breton (procédé Keraudren) tint si dur qu'on ne put l'avoir à l'acide (sous peine de ronger les murs) et qu'on dut recouvrir la pierre blanche d'un jetis qui y est encore.

Et le préfet régional de Bretagne, saisi de mal-rage, fit arracher les arbustes du square qui avaient servi de refuge à notre ami. D'ailleurs, il a raconté plus tard que les « Autonomistes Bretons » l'avaient rendu fou et fut acquitté de ce chef en Cour de Justice!

Hélas! cette belle époque de libre expression picturale prit fin. Les Allemands entrèrent en guerre contre les Soviets et moi, ne voulant pas changer mon fusil d'épaule, je mis en sommeil le Groupe Ouvrier. J'ai tiré, cependant, de cette expérience la conclusion: que si le Parti National Breton était bon pour la paysannerie et les classes moyennes, il fallait autre chose pour remuer les faubourgs. J'avais trouvé la bonne formule.

\*  
\*\*

1942. — Nous sommes à l'aérodrome de Saint-Jacques-de-la-Lande à cinq kilomètres de Rennes. Je suis entré au service de l'armée allemande comme *schriftenmaler* (peintre en lettres). Qui ne travaille

pas directement pour les Allemands y travaille indirectement, et est bien plus mal payé. Les patrons français reprennent leurs droits!

... Quel est l'idiot qui a cloué la photographie de Hitler sur la porte de mon atelier? Car c'est pour moi... On m'en veut de mon franc parler et de dire que je m'en f... de la guerre, que je ne l'ai pas déclarée et que je demande qu'elle se termine en vitesse.

... La Bretagne libre, les Français en France et les Allemands chez eux. Quant aux Anglais, au diable!... Puisqu'ils nous ont volé notre Grande-Bretagne!

Pendant que je prends à partie mon chef d'équipe, un Normand sournois, je vois apparaître une face hilare: celle de mon ami Gilbert Maguéro, membre des Jeunesses Communistes, que j'ai tiré des griffes des Allemands l'année précédente... Il avait sifflé au cinéma les premières actualités allemandes sur la Russie... Six semaines de détention seulement parce que j'avais fait feu et flamme au Parti National Breton... M. Yves le prenait pour un terroriste espagnol à cause de son nom vannetais!

Quelle bonne plaisanterie il a pu me faire! Ce coquin de Gilbert, chargé avec d'autres de déménager le malheureux curé de Saint-Jacques (dont l'armée allemande va occuper le presbytère), a trouvé une photo du Führer (il n'était pas beau, Adolf, vu de profil, avec sa casquette sur le nez et sa moustache)

et il l'a clouée sur ma porte avec une douzaine de pointes. La vache! Tout se termine dans un éclat de rire et une tournée au bistrot du coin.

... Mais par défi, je découpai la photo, la mis au-dessus de ma table à dessin et dis à mon sournois de Normand-chef d'équipe:

« Tu ricanais tout à l'heure. Eh! bien, si tu l'enlèves, la photo, je te casse la gueule. »

Et elle est restée jusqu'à mon départ du camp.

... Les plus surpris de la voir, c'étaient les Allemands, dont certains étaient communistes. Mais oui!

Quelques jours après cet incident, je fis un tour au presbytère où nous parlions si allègrement de Foi et Bretagne avec l'abbé Harvey, quinze ans auparavant. Le calvaire breton, pieusement reconstitué dans le jardin, avait été mutilé à coups de revolver. Des Allemands? Non, des « Boches ». Des idiots comme il s'en trouve dans toutes les guerres et dans toutes les armées. Lâches qui s'en prennent à des pierres ou à des femmes, sûrs qu'ils sont de l'impunité!

\*  
\*\*

Pour le dixième anniversaire du Monument ou, plutôt, de son explosion, l'*Heure Bretonne* m'avait demandé mes souvenirs sur notre arrestation au milieu du tohu-bohu de 1932.

J'avais intitulé cela « *Souvenirs d'un hors la loi* », ce qui ne plut pas à tout le monde, notamment à Marchal (déjà atteint de paralysie). « *On dirait un droit commun* », grogna-t-il. Sinon lui, qui connaissait l'Histoire, du moins les autres, nourris par la grande presse, ne pensaient qu'aux gangsters de Chicago... Ils oubliaient que la Convention et les comités révolutionnaires avaient mis « hors la loi » les aristocrates, les émigrés (qui n'étaient pas tous aristocrates) et les chouans... J'en suis un.

\*  
\*\*

C'est en 1943 que débuta le terrorisme, c'est-à-dire que la Résistance française, télécommandée par Londres, commença à assassiner ses adversaires; avec tout ce que cela suppose de mouchardages et de basses vengeances; certaines n'ayant même aucun caractère politique.

Le premier à être abattu dans nos rangs fut Bricler, ancien administrateur de *Breiz Atao* et cousin de Mordrel. Je n'aimais pas Bricler, mais la nouvelle de cet assassinat, froidement perpétré dans son bureau de Quimper devant des employés ahuris ou complices, me glaça.

Je m'en ouvris à Lainé, chef du Service spécial que nous considérions comme la seule force capable de nous défendre.

« Oh! dit-il, Bricler était continuellement à la Kommandantur. C'est un interprète alsacien, parti à Londres, qui l'a dénoncé.

— Il va nous arriver le sort des *P.P.F.* (Doriotistes), lui répliquai-je. Nous allons nous faire abattre, les uns comme les autres, sous n'importe quel prétexte! »

Il n'y croyait pas. Mais un mois après, l'un de ses hommes, Kerhoaz, était tué dans un bal clandestin près de Spézet. (Il avait déjà une balle dans la tête, mais aimait danser.)

Le 12 décembre, c'était le tour de l'abbé Jean-Marie Perrot, le saint du Mouvement breton.

J'étais devenu secrétaire de la rédaction de *l'Heure Bretonne* et je me rappelle toujours l'indignation qui me souleva lorsque je lus le chapeau du journal:

« Est-ce le prêtre ou le militant breton qui a été visé ? »

... Les Delaporte, qui devaient tout à l'abbé Perrot, commençaient « à faire dans leur froc ». Jaffré, mon rédacteur en chef, me jura que c'était « M. Yves » qui avait exigé cette manchette...

Devant tant de lâcheté, j'approuvai entièrement Lainé quand il décida de créer un groupe chargé de rechercher et de punir les assassins de l'abbé et des membres du parti qui connaîtraient le même sort. Nul ne pouvait prévoir qu'il transformerait ces volontaires à l'irlandaise en une simple unité de police de sûreté allemande. A partir de ce moment, tout était

faussé. Jamais le tueur, ni l'instigateur de l'assassinat du saint abbé Perrot ne furent capturés, mais nos jeunes furent envoyés à la chasse au « maquis »! Loin de moi la pensée de défendre des gens qui unissaient souvent la lâcheté à la cruauté, mais nous devons faire nos affaires nous-mêmes, et non servir les Allemands! C'était la première idée de Lainé. Je m'y tiens encore.

\*  
\*\*

Et maintenant voici une histoire épiscopale: l'homme qui me l'a contée s'appelaît Lévêque de son nom de guerre, son compagnon Gwinver, c'est-à-dire l'écureuil, mais il avait plutôt l'air d'un loup. Tous deux, membres de « la Perrot », sont de garde devant le *Sicherheitsdienst*, un jour de printemps 1944. L'archevêque de Rennes (le « Moco mitré », comme l'appelait irrévérencieusement Raffig Tullou, ce païen), se présente devant les sentinelles habillées de vert-de-gris et que rien ne distingue des Allemands véritables.

Que vient-il faire ? Demander une grâce ? Pourquoi pas ? Ceci l'honorerait... Quel est celui d'entre nous qui n'est pas intervenu en faveur de tel ou tel, parfois même d'un inconnu ou d'un adversaire ?



Gwinver, l'écureuil, sans considération pour la soutane violette et pour « le chapeau de curé », braque sur lui sa mitrailleuse.

Or, l'archevêque de Rennes, Mgr Roques pour l'appeler par son nom, fut prisonnier en Allemagne pendant la guerre 14-18 et connaît la langue de Goethe et de... Hitler.

Mécontent, et cela se conçoit, il interpelle en *allemand* la sentinelle menaçante :

« Les voilà bien vos procédés ! »

L'autre n'y « entrave que pouic » et se tournant vers son collègue :

« Viens donc voir, Lévêque, ce qu'il veut ce con-là. Je ne comprends pas ce qu'il raconte ! »

Le primat de Bretagne (par la faveur de Daladier) pensa-t-il au mot sublime de Jean Huss ? En tout cas, Lévêque protégea ce jour-là l'archevêque.

\*  
\*\*

Pour montrer la mentalité qui régnait un peu partout en ces sinistres années de radiophonie et de bourrage de crâne, une seule et brève anecdote personnelle :

Je m'étais réfugié à la campagne avec ma femme et mes six enfants à la suite des bombardements de

Rennes. Où aller ? Tout naturellement dans le pays de mon père où nous possédions une modeste habitation. Mais nous étions des gêneurs pour les bourgades profiteurs du marché noir. Il n'est nul réfugié d'une grande ville qui me démentira.

Dans nos campagnes, point de répartition de charbon. En attendant l'attribution problématique de quelques stères de bois, force m'est bien d'en chercher pour passer l'hiver 1943-44. Dans la commune voisine, il y a précisément un charron qui possède une scierie. Je lui achète des retailles. Mon voisin, qui a une petite ferme et une nombreuse famille — ce qui le rend compréhensif — viendra chercher les déchets avec son tombereau. Comme par hasard, un ami de Rennes, S.T.O. évadé d'Allemagne, est venu me voir. Il nous donnera un coup de main.

La charrette chargée, nous allons boire un pot de cidre à l'auberge, près de la vieille église romane où prêcha notre illustre compatriote Robert d'Arbrissel. L'auberge est tenue par la tante du charron, ancienne bonne de ma famille, au temps où elle possédait des terres.

Hue ! Le vieux cheval trotte dans la campagne paisible... Au détour du chemin vicinal, deux gendarmes descendent de leurs vélos. Ils nous dévisagent et s'adressant à mon ami rennais :

« Vos papiers ! »

... C'est dit avec hargne !

L'évadé montre tranquillement une carte de l'union sportive locale.

« Ce n'est pas ça que nous voulons. Qu'est-ce que vous faites ici ? »

L'évadé s'énerve. Le fermier intimidé s'est éloigné de deux tours de roue avec son attelage. Je commence à comprendre: un coup de téléphone a été envoyé à la brigade. La secrétaire de mairie voulant savoir quel était ce mystérieux personnage descendu chez moi.

Me sentant visé, je m'approche et dit aux pandores: « Voulez-vous mes papiers ? Je suis le fils Keraudren, ma mère est propriétaire à Visseiche. »

Ils prennent un air mauvais et regardant l'évadé: « Allez donc les trouver, vos Boches ! »

C'est trop beau !

... L'évadé fut déporté quelques mois plus tard pour participation à un organisme de sabotage. Il en est revenu, fort heureusement !

Ils sont malins les gendarmes, et les secrétaires de mairie, donc !

\*  
\*\*

Le 6 juin 1944, je suis en train de casser du bois — des souches de chêne qu'on m'a accordées, enfin ! — dans la cour de mon voisin et ami, le métayer Louis Gontier.

Tout à coup, au-dessus de nos têtes et des arbres du verger qui environnent le vieux cimetière où reposent mes morts, un vrombissement.

Louis et moi, nous tournons la tête vers ce tonnerre qui s'éloigne. J'ai compris. Trois avions à l'empennage tricolore passent au ras du toit.

« Les Français, dis-je.

— Crois-tu ? » me rétorque le brave Louis.  
Hélas!...

\*  
\*\*

J'avais envoyé mon aîné et mon cadet pour apprendre notre langue nationale à l'école bretonne fondée à Plestin-les-Grèves par notre camarade Kerlann, instituteur public démissionnaire. Quand j'arrivai à la nuit dans ce pays charmant, je m'aperçus que le toit de l'église était béant. Ce bel édifice du XVI<sup>e</sup> siècle avait reçu quelques grenades d'un patrouille allemande qui se crut attaquée par les terroristes. Avant Morlaix, terme de mon voyage en chemin de fer, j'avais dû descendre du train, arrêté à cause du mitraillage d'un convoi précédent. Un mécanicien m'avoua qu'il préférerait les déraillements, et Dieu sait si nous avions vu des convois culbutés dans un ravin, en cours de route !

Je fis alors mes adieux à quelques camarades

rencontrés par hasard; notamment Ernod, chef des *Bagadou* en chemise noire, qui réussit à s'enfuir en Irlande et y périt d'un accident de cheval, bien des années plus tard.

... Kerlann ne me cacha pas qu'il valait mieux emmener mes fils. C'était le 2 juin 1944.

Décrire l'atmosphère de la communion d'Erwan, l'aîné, qui eut lieu au pays natal, le 8 juin, est une chose qui m'est encore pénible. Songez que j'avais un revolver — prêté par un paysan — caché sous un torchon dans un sac à provision à portée de ma main, et que j'avais mis — par bravade — la photo agrandie de l'abbé Perrot au mur. Chacun s'attendait, en effet, à une attaque des valeureux F.F.I.

Une brave femme avait mis sa salle à notre disposition. Nous étions donc à l'aise. Mais nos amis Gontier n'osèrent venir prendre le café, et l'employée de l'enregistrement stationna pendant des heures sur le trottoir en face pour observer nos allées et venues. Je m'en fus galamment l'inviter à table. Elle déclina l'offre. Quelle belle paire de nichons elle avait! Mais ses yeux étaient bigles. Au milieu de cette détresse morale, de cet abandon de nos partisans ruraux (qui avaient fourni la table, mais qui, tous, se terraient), je trouvais encore moyen de rire. Et nous chantâmes.

Ma femme, mes enfants, et ma mère partis aux vèpres, je restai avec l'ami L..., un des « survivants » du Monument; prisonnier de guerre libéré comme

sanitaire et il l'avait, le Caducée! Les gaullistes faisaient grand tapage dans le bistrot voisin sous prétexte d'une communion. Je leur donnai le régal des douze couplets de *l'Internationale*. Cela refroidit quelque peu leur enthousiasme du débarquement.

Dans la nuit du 8 au 9, les patriotes eurent une grande joie: Rennes brûlait; tout au moins un immense périmètre autour de la gare. Harassé, je dormais, tandis que ma famille tout entière s'éveillait. Une épouvantable lueur rouge illuminait le ciel. Rennes est à 35 kilomètres de notre bourg.

Le 12, profitant d'une accalmie, ma mère et P. L. prirent le train départemental en pleine campagne, à 7 heures du matin. Vers 9 heures, l'héritier de Stephenson passait au large de Nouvoitou, à douze kilomètres de Rennes, quand surgit dans le ciel un oiseau de proie: *un chasseur anglais*. Il se laissa tomber comme une pierre et mitrilla la locomotive de l'inoffensif tacot, dont le chauffeur, le bras arraché, mourut au bout de son sang. Ma mère, d'abord prostrée dans le fossé voisin, eut la force de faire à pied, avec les voyageurs survivants, la distance qui la séparait de Rennes — ville chérie qu'elle n'aurait jamais voulu abandonner, même en péril de mort. Pendant trois semaines, le convoi immobilisé devint la cible des aviateurs de Sa Gracieuse Majesté et la locomotive fut transformée en passoire. Il faut dire que, sur cette même route de La Guerche à Rennes,

les rares voitures *civiles* pouvant circuler subirent le même sort. Certaines arboraient le chiffon blanc de la capitulation. A mort quand même!

\*  
\*\*

L'imprimerie de l'*Heure Bretonne* disparut sous les bombes qui anéantirent le vieux quartier Saint-Germain les premiers jours de juin 1944 et nos « patrons » se réfugièrent à la campagne. Je reçus une lettre de congé. Ce n'est pas les deux mille francs par mois que je regrettais, mais ce modeste emploi qui me permettait quand même de savoir beaucoup de choses et de combattre chaque semaine pour la Bretagne que j'aimais, et de stigmatiser les injustices et les horreurs qu'on voyait, ou entrevoyait, un peu plus chaque jour.

Que faire ? Retourner travailler sur les chantiers allemands comme peintre en bâtiment ? Mais j'estime que c'est dangereux et inutile, puisqu'ils sont continuellement bombardés!... 800 morts dans le bourg de Bruz (10 kilomètres de Rennes) *le soir de la communion solennelle des enfants de la paroisse*. Le camp allemand n'a pas souffert, c'est entendu... Mais quand même ! L'auteur de ce forfait — agent du S.D., m'a-t-on dit — sera, paraît-il, acquitté en Cour de Justice... Il a fait commettre ce massacre des Innocents avec des intentions « patriotiques ».

Deux fois, on m'a proposé le poste de chargé de la presse et de la propagande de la Milice française en Bretagne. Deux fois, j'ai refusé... On, c'est André Geoffroy, ancien contrôleur économique de Vichy et informateur de l'*Heure Bretonne*, présentement secrétaire départemental de la Légion des Volontaires français contre le bolchevisme.

Mais j'estime de mon devoir d'en faire part au « Service spécial » qui a rompu avec le Parti National Breton, d'ailleurs tombé en sommeil. Précisément, Lainé s'est éveillé un beau matin (ou un beau midi) en disant — c'est Lévêque qui me l'a conté plus tard, en précisant que lui-même avait une mitrailleuse entre les jambes, puisqu'il veillait, assis, sur le sommeil de son chef :

« Il nous faut quelqu'un des milieux d'extrême droite pour nous renseigner sur ce qui se passe à la Milice... et après un moment de réflexion: Il n'y a que Keraudren! »

C'est pourquoi lorsque j'arrive, sans rien savoir, au Conseil National Breton (censé suppléer le P.N.B. défaillant), je suis accueilli avec allégresse.

Péresse, homme de confiance de Lainé et son élève depuis ses culottes courtes, me tape cordialement sur l'épaule:

« C'est toi qu'il nous faut! »

Et de m'expliquer:

« Job Q... (un homme très répandu dans les cafés

et d'une faconde intarissable) nous a appris que Costanzo (c'est le nouveau chef de la Milice française venu « coiffer » la région) veut « descendre » tous les chefs et les militants bretons en vue. Il n'y a que toi qui peut nous dire si c'est vrai.

— Alors c'est un ordre ?

— C'est un ordre! Naël (surnom de Lainé) te le donne par moi. »

... Je connaissais Schwaller, chef de la trentaine « Bretagne », que j'avais rencontré au restaurant où j'attendais Raffik; c'est tout. Mais lui n'est rien dans les bureaux. C'est un « baroudeur », retour de Russie. Un ancien « rouge » d'ailleurs, métallo à Suresnes et fils de légionnaire allemand.

Je me présente aux bureaux de la M.F. régionale (juste en face le C.N.B. — Dieu qu'il faudra faire attention!). Je suis accueilli d'une manière charmante:

« Nous vous connaissons depuis longtemps; vous êtes recommandé par St. M. (tiens! la vieille et toujours jeune *Action Française*)... Alors, voilà, mon cher ami, vous êtes ici chez vous. Venez voir notre installation très provisoire... Voici votre bureau. »

C'est du Perron de Maurin, chef régional, médaille d'hiver de Russie, qui me parle. Un ancien commissaire aux Affaires juives, ce qui lui vaudra d'être déshabillé par le peloton d'exécution deux ans plus tard.

... Keraudren, où est-tu ?... Que fais-tu dans toute cette histoire ?

Un jour, j'ai un entretien plutôt orageux avec Costanzo. Il paraît que c'est un Roumain (je l'aurais pris pour un Corse) et qu'il vient du plateau des Glières. Ça se passe devant Schwaller et son « état-major », à la Croix-Rouge, dans la banlieue de Rennes... Loin des bureaux, loin de quiconque pourrait me protéger. — Visiblement, le sire est très excité et voudrait mâter *tout le monde* en Bretagne, gaillards et autonomistes. Un vrai représentant de la Convention aux armées.

Me fondant sur les pouvoirs que m'a donnés du Perron de Maurin, chef régional quand même, je me permets de lui dire qu'il faudra adopter d'autres méthodes en Bretagne s'il ne veut pas voir tout le monde se retourner contre « nous ». Il trépigne. Calmement, je lui tiens tête. Schwaller, de rouge devient pâle; visiblement il me lâche. Les autres me regardent, menaçants; se demandant s'ils ne doivent pas m'exécuter. Ils n'attendent qu'un signe.

En 1949, je suis transféré au camp d'Epinal et je retrouve Lucien Lahaye, Rennais, ex-secrétaire régional de la Milice française en Bretagne, garçon probe et loyal, Breton de cœur, Français de raison, qui n'assistait pas à la fameuse scène.

Au cours d'une réception intime et modeste (oh! combien), entre les châlits, dans la chambre des

coiffeurs, je contai à Lucien Lahaye ce que j'étais venu faire, en réalité, dans la Milice :

« Si on l'avait su, tu ne serais pas sorti vivant ! »

... Mais je maintiens encore aujourd'hui que les boniments de Job étaient des histoires de type saoul. N'était Costanzo — ce jacobin de droite — *tout le monde à la Milice française voulait s'entendre avec le Mouvement breton...* Que dis-je, avec le Service spécial et avec la « Bezen » Perrot. D'ailleurs, soldats bleus et soldats verts fraternisèrent à un combat contre le maquis, sur le champ de bataille. Faut-il vous dire où ?

\*  
\*\*

Dans les derniers jours de Rennes (comme nous disions), André Geoffroy vint me chercher avec son cyclomoteur pour m'emmener à Visseiche, passer la fin de semaine en famille.

Tout près de la permanence de la L.V.F. était le café Ernouf, dans la rue Baudrairie, où se trouvaient précédemment les bureaux de *l'Heure Bretonne*.

Nous entrâmes pour boire un petit vin blanc avant le départ. Dans le fond de la salle étaient attablés Jaffré, mon ancien rédacteur en chef, Youen Drézen, Pol Desgrées du Lou, directeur de *l'Ouest-Eclair*, Florian Le Roy, chef des informations régionales du

même quotidien, Raymond A..., économe de l'hôpital psychiatrique, et le sculpteur Raffig Tullou.

La patronne du café était (je l'ignorais alors) la belle-sœur d'un brigadier-chef de la prison de Rennes.

Bref, mon Jaffré était fort occupé à faire un exposé verbeux quand nous fîmes irruption... Je laissai ces messieurs à leur table (n'ayant point de temps à perdre en vaines palabres), mais les propos suivants rattrèrent mon oreille :

« Quand le général Eisenhower arrivera, ànonnait pompeusement Jaffré, nous lui enverrons une jolie Bigoudenn (ceci pour faire plaisir à Drézen, qui est de Pont-L'Abbé) avec un bouquet de fleurs... »

Je ne sais pas si vous savez l'effet que peut faire un pareil verbiage sur l'épiderme d'un homme combatif.

Nous avons terminé notre verre, Geoffroy et moi. Je me levai et dis à la patronne, qui de sa cuisine voyait et entendait tout :

« Payez-vous, s'il vous plaît »

En cherchant mon portefeuille qui était dans la poche fessière de ma combinaison bleue, je sentis mon revolver, un « 92 », que j'avais depuis peu. Je le plaçai posément sur la table. J'ouvris mon portefeuille, en sortis un billet et le tendis à Mimi Ernouf qui survenait... Puis, m'adressant à mon ancien rédacteur en chef (et regardant bien en face tous ces messieurs) :

« Jaffré, ce n'est pas Eisenhower que vous verrez ;

ni vous, ni tous ceux qui sont ici, c'est les flics français et les terroristes! »

Mimi revenait de sa cuisine, rendre la monnaie.

« Jaffré, repris-je, je n'aime pas les gens qui retournent leur veste et mettent leur drapeau dans leur poche. »

... Jetant les yeux sur le « 92 », je le retournai nerveusement sur la table, tout en proférant, les dents serrées :

« Si nous revenons, il y aura sûrement des règlements de comptes. »

Il n'y en a jamais eu, attendu que le bon Jaffré a été incarcéré et que nous nous sommes retrouvés « en cabane ». Si la famille Desgrées du Loû n'a eu qu'à opérer un petit transfert de titre (*Ouest-France* au lieu de *l'Ouest-Eclair*) et de direction (Pol Hutin-Desgrées au lieu de Pol Desgrées du Loû), Florian Le Roy, simple employé de la maison, a été interné en camp de concentration plus d'un an; révoqué par ses patrons, bien entendu, et il vient de mourir à Paris où il avait trouvé refuge à l'Imprimerie Nationale: Youen Drézen a été « boité » comme chacun et mena une existence misérable avant de partir en sanatorium (lui, le meilleur, le seul journaliste de langue bretonne, peut-être!); Raymond A..., je l'ai retrouvé en Centrale... Bref, tout le monde a été arrêté. Qui était bon prophète? Mais Jaffré a trouvé moyen de marier sa fille au fils d'un « colonel de la

Résistance », devenu directeur de son ancien journal *Le Nouvelliste*, devenu lui-même *La Liberté* (sic) *du Morbihan*. Qui donc parlait de m... dans un bas de soie? Talleyrand, saluez!

\*  
\*\*

Le 1<sup>er</sup> août 1944, j'entre dans le poste de la « Bezen » Perrot, rue Lesage à Rennes. Manac'h est là sous le drapeau breton choisi par Lalné: *d'argent à la croix de sable*; une grande croix noire sur fond blanc. C'était l'étendard de l'armée bretonne au XV<sup>e</sup> siècle.

« Hénaff est-il ici? lui dis-je.

— Nous ne l'avons pas vu depuis hier... Vous savez bien comment il est... »

A ce moment, entre L..., ex-homme d'affaires, un des derniers que je me serais attendu à voir dans cette galère. Il porte une corbeille, remplie de papiers froissés ou déchirés.

« Faut-il brûler, chef? demande-t-il, sérieux comme un pape.

— Mais bien sûr », répond Manac'h impassible.

... On brûle dans une des tranchées pare-éclats. Le jardin est découpé en dents de scie en prévision d'un bombardement possible. Manac'h se retourne

vers moi et nous parlons de son père, ancien professeur au lycée de Vannes, dont j'imagine, le pauvre homme, les angoisses.

Je vais jusqu'au fond de la propriété (ma foi, c'était celle de mon juge d'instruction militaire en 40) « prendre le vent » avec Le Boule'h, le mécano-chauffeur de l'Unité; un vieil adhérent de Pontivy, aujourd'hui réfugié en Irlande. On le sent calme et résolu... Mais je n'ai toujours pas de nouvelles de Hénaff.

Vers une heure et demie, je réussis à le rejoindre dans un restaurant qui n'existe plus: « A l'hôtel du Puits-Drillon ». Il est attablé avec André Geffroy. Comme nous sommes fâchés, celui-ci et moi, à cause d'une bagarre arrivée entre deux de nos gosses à l'école bretonne de Plestin, nous ne nous parlons pas. Survient C... Bon! celui-ci est vexé parce que je lui ai dit que sa femme avait la langue trop longue. Quel sacré mouvement!... Tous des braves types; tous « des têtes de cochons »! Mais les ennemis nous rouleront tous dans la même farine sanglante.

C..., Geffroy et moi sommes inquiets. La veille au soir, j'ai su à la Milice que les « Amerloques » avaient percé jusqu'à Antrain (44 kilomètres de Rennes). C'était « une pointe avancée », mais ils reviendront. A la même heure, j'ignorais qu'un chauffeur du S.D. les avaient rencontrés à Saint-Brice-en-Coglès (40 km) et dare-dare, libéré vaille que vaille, sous prétexte d'être Alsacien, était venu le conter à ses chefs, à

Rennes. — Lainé, lui, est bien tranquille... Avant mon arrivée (je l'ai su depuis en Centrale) il avait dit au « grand Gef »:

« Vous êtes tous les mêmes; si on vous disait qu'ils sont à Mordelles (12 km S.-O. de Rennes), vous le croiriez. »

... Moi, il me rassure. Mais oui, on prendra ma famille, s'il y a lieu de retraiter sur Angers. Mais, enfin, ce n'est pas pour demain...

A trois heures, je décide de me rendre au siège régional de la Milice française (dont je suis toujours — théoriquement — le chargé de presse et de propagande)... Tout le monde est calme dans les bureaux. Mais je veux faire libérer deux corniauds de mon « bled » qui sont détenus depuis la veille. Un coup de téléphone: les prisonniers sont à la Croix-Rouge — où est la Trentaine — et « personne ne les a touchés »!

Je bois une bolée de cidre avant de quitter pour toujours cette vieille place du Champ-Jacquet. J'enfile la non moins vieille rue de Brest. Dans ces mesures, j'avais beaucoup d'amis... Tout le monde se terre. Parvenu en haut de la dernière côte poussiéreuse sous le soleil du premier jour d'août, une autre bolée. C'est la dernière... Plus jamais je n'en boirai du cidre de Rennes!

Pan! Pan! Pan! Pan! Des coups de canons, secs. La D.C.A.? Mais le ciel bleu ne retentit d'aucun



« ronron » annonceur des avions. Devant moi, l'hôpital de Pontchaillou à demi incendié par un précédent bombardement — tant pis pour les malades et les infirmes! Soudain, un calibre plus lourd retentit derrière moi. Poum! Poum! Poum! Cette fois-ci, c'est la « Flak » de l'aérodrome de Saint-Jacques. Je regarde les faubourgs de Rennes au nord-est... la rue d'Antrain... Les Américains! ce sont eux.

Après la trouée d'Avranches, une colonne blindée est parvenue, en effet, au bourg de Saint-Laurent, à 3 km de Rennes. Mais une batterie allemande, ayant refusé de se rendre, fut canonnée. D'où alarme!

Je trouvai les miliciens l'arme à la bretelle. Ils avaient une centaine de prisonniers et les libérèrent. Honneur à ceux qui, vaincus, ne se vengèrent pas lâchement! Les obus américains fusaient tout autour et les civils évacuaient Rennes « en vitesse », y compris le photographe gaulliste chez qui je m'étais fait « portraiturer » (pour avoir un port d'armes) un quart d'heure auparavant. Il y a des cocasseries dans l'existence.

L'attaque américaine avait eu lieu un peu avant quatre heures. Célestin Laine et l'Unité Perrot avaient aussitôt quitté Rennes et emmené — quand même — « au vol » l'imprimeur de *l'Heure Bretonne*, agent du Deuxième Bureau, et le directeur de la Radio bretonne, Roparz Hémon, écrivain national, si je puis dire. A huit heures du soir, je montai dans un car réqui-

sitionné par la Milice. Le chef, Schwaller, fils d'un Allemand qui s'était battu pour la France dans les rangs de la Légion étrangère en 1914, partit seulement à neuf heures moins le quart. Le calme était revenu depuis longtemps dans la ville de Rennes. Les Américains attendirent *trois jours* pour y entrer. Mais l'église de Saint-Laurent, monument historique, dont mon père avait jadis « tiré » les cloches, fut démolie à cause de ces imbéciles qui établirent une batterie d'artillerie, tout auprès, pour tirer sur Rennes.

Le lendemain, partant d'Angers, je faisais un raid en Bretagne pour prendre ma famille que tous avaient abandonnée.

\*  
\*\*

Avant de partir, j'avais fait vidanger la fosse septique de ma demeure par mes ex-locataires. Pendant vingt ans, ces gens — des bouchers — avaient payé à mes parents un loyer infime et n'avaient jamais daigné enlever leurs excréments. Ça s'écoulait tout doucement dans un terrain en contrebas appartenant à un de leurs concurrents.

Ne pouvant recouvrer la maison paternelle comme « réfugié d'une ville bombardée », en dépit de la loi Pétain et de ma situation de famille, parce que j'avais signé ma demande: *secrétaire de rédaction de*

*l'Heure Bretonne*, une simple lettre de Du Perron du Maurin, chef régional de la Milice française, suffit. Comme quoi, elle servait à quelque chose, cette Milice, pour les pauvres gens et les familles nombreuses!

Entendant le canon américain, mes ex-locataires (richissimes et propriétaires de pas mal de maisons) et leurs aides bénévoles abandonnèrent la fosse béante à moitié vidée. Mais le soir du 1<sup>er</sup> août 1944, un cycliste vint à Visseiche et annonça que « les Américains étaient battus ». En effet, cent cinquante Allemands tenaient « le front »... devant Rennes.

Alors, nos courageux patriotes (comme on disait en 1793) revinrent en tapinois le lendemain 2 août, vidangèrent complètement la fosse et remirent en place le siège en bois ciré où l'on s'asseyait du temps de ma grand-mère. De quoi rire!

Pendant ce temps, ma famille était cloîtrée dans la maison et tremblait pour mon sort.

Quelle délivrance quand j'arrivai!

\*  
\*\*

Raconter notre exode qui dura, de Rennes à Paris, quatorze jours; en passant par Angers, Poitiers — d'où il fut question de partir en Espagne. puis il y

eut contre-ordre — par le Loir-et-Cher (où nous fûmes attaqués par le « maquis » et perdimes plusieurs gars); enfin par Fontainebleau. — Exténuée, ma femme, absolument apolitique, me dit, en me faisant contempler notre petite fille de cinq ans: « Si j'avais su, je ne serais pas partie »... Ce fut un vrai calvaire pour les trente-deux femmes et enfants que nous charrions avec nous. Je me rappelle, même, qu'il y avait une fille enceinte qu'on avait enlevée de Rennes de crainte de représailles. A Paris, nous nous séparâmes... Ma famille fut comprise dans un convoi, tandis que je cherchais les Bretons de la « Perrot » — qui se trouvaient déjà à Strasbourg. J'appris qu'en allant à Nancy je pourrais la retrouver. A pied d'abord, par camion et par train ensuite; ayant passé de Meaux à Laon et de là à Reims, j'arrivai à Nancy pour apprendre que les miens étaient — sans doute — en Allemagne parmi quelque quarante mille réfugiés. Fin septembre ou début d'octobre, j'avais retrouvé leur trace, par la bonté de Dieu.

Ils étaient dans un petit coin de la Rhénanie, mi-catholique, mi-protestant, dans la province de Bingen.

Je commençai à travailler comme peintre chez un patron de Kreuznach et cela dura jusqu'à Noël, où l'atelier fut détruit par une bombe.

L'offensive Von Rundstedt donna un bref espoir

au peuple allemand. On disait que les S.S. étaient à Longwy... Il fallut déchanter quand l'on sut que les Américains avaient pris Aix-la-Chapelle et franchi le Rhin. Je notais leur progression implacable et celle des Russes à l'autre bout. Le peuple allemand m'a rempli d'admiration : il gardait tout son calme. *Schrecklich!* (c'est terrible) disaient seulement les gens.

\*  
\*\*

Entre-temps, j'avais fait un peu scandale. Le Parti National-Socialiste des ouvriers allemands était devenu bien bourgeois et me cherchait des « crosses ». Je ne voulais pas retourner à la Milice française (d'où je m'étais évadé), ni aller sur le front russe. Ma guerre, ce n'était pas celle-là, et puis j'étais réformé n° 2, ce que mon livret militaire prouvait.

1945. — Quelque part en Allemagne...

Jean-Yves Keraudren se promène avec une cravate rouge-sang, au grand scandale des paysans du coin et du Parti National-Socialiste du chef-lieu.

S'ils savaient que ladite cravate est un lambeau d'un drapeau allemand... Mais oui, du III<sup>e</sup> Reich qu'ils respectaient alors et vomissent aujourd'hui!

En voici l'histoire: j'avais donc fondé le groupe

ouvrier Social-National et Breton toujours. Il fallait un drapeau... Lequel ? Un précurseur, nommé Jarno (tué par bombardement en 1943), avait choisi, *avant-guerre*, le drapeau rouge...

« *Notre superbe drapeau rouge, rouge du sang de l'ouvrier* »... chantaient les ouvriers parisiens d'avant 14, en marchant sur les barrages de flics, de gendarmes et de troufions qui les refoulaient à coups de crosses... sanglantes, sur les grands boulevards où trônaient la République française et les coffres-forts, dont elle était le meilleur garant.

... A ce drapeau rouge, on avait ajouté (tenez-vous bien) un grand cercle blanc et une hermine noire comme la croix gammée... Or, Jarno était un démocrate-chrétien de la plus belle eau (bénite, diraient les frans-macs).

N'étant ni fran-mac, ni démocrétin, moi, Jean-Yves Keraudren, futur gibier de Cour de Justice, je m'adressai au docteur Moser, de Frankfurt-am-Main (on peut bien dire maintenant qu'il était antihitlérien) pour me procurer du tissu rouge. — « C'était mon ami », comme dans la chanson célèbre...

« Réserve à la Wehrmacht », me répondit, désolé, le docteur, après recherche.

Ayant passé du Kriegs-Lazarett (ma maison natale) à l'aérodrome voisin (pour convenances personnelles), je fus envoyé un jour au « Casino » des officiers.

Il s'agissait de faire une bricole quelconque. Ayant

besoin d'un chiffon, je m'adressai à l'une des filles de service :

« Tenez, en voilà un sur le piano », me dit-elle avec le plus grand sérieux.

Je l'empoigne et constate qu'il s'agit d'un oriflamme hitlérien. Juste ce qu'il me fallait...

Ma femme a décousu la croix gammée, puis le Groupe Ouvrier étant tombé « en sommeil », comme une vulgaire loge de francs-maçons, elle se servit de l'oriflamme (je renâclai un peu, je l'avoue) pour en faire un couvre-pieds. Je me réservai, cependant, dans le tissu, une cravate rouge. C'est celle-là que j'arborais, par bravade, aux jours de la *Total-Kriegs*. Heureusement, les Allemands ne sont pas des Français. Sans quoi, j'aurais été écharpé!

\*  
\*\*

L'Allemagne vaincue, nous devons fuir, sachant qu'on ne nous fera aucun quartier. Nous descendons de la Rhénanie vers le sud, au gré des trains et des convois. Worms... Frankental (où la plus jeune de mes filles, cinq ans, ai-je dit, tombée par la portière, manque de passer sous les roues du train)... Ludwigshafen (où nous grelottions la nuit dans un abri aérien;

le chauffage est coupé)... Heidelberg (où nous sommes fort mal reçus; on attend les Américains, les gosses allemands sauveront l'honneur)... Tübingen (où nous trouvons les Espagnols qui partent, les Baltes qui fuient les Russes, et l'Unité Perrot dont les membres s'éparpillent)... Tuttlingen (où Mme Debauvais, simple ouvrière, nous accueille cordialement)... J'ai vieilli de quinze ans, dit-elle. Elle me prenait pour Abeozen qui fit la guerre 14-18 et qui est, pour lors, interné à Rennes. Un moment, je parviens à me fixer à la frontière suisse (grâce à un réfugié flamand, inspecteur de police à Brussel et membre de V.N.V.). Mais l'usine Fahr où il travaille est bombardée; les colonnes de travailleurs étrangers emplissent les routes. Mêlés à eux, nous gagnons la frontière (après l'avoir fait franchir à une femme déportée qui viendra en témoigner à Rennes au procès de Le Ruyet).

Nous sommes internés à Genève, malgré la parole donnée à la frontière par un colonel helvétique... Sans le commandant de la gare de Cornavin, nous étions livrés tout de suite par des policiers trop zélés (des mégères françaises nous insultent, en voyant échapper leur proie). Nous connaissons un bref répit dans la villa Claparède qui sert de prison aux suspects.

On ne me sépare pas, quand même, de ma femme et de mes enfants. Mais j'ai vu des jeunes filles envoyées en cellule, devant moi. Nous, nous couchons sur une paille, à même le plancher. Oh! tout est

propre, et comme nous nous plaignons des poux de corps « ramassés » à Worms, dans les ruines :

« Ça ne nous étonne pas, monsieur, du pays d'où vous venez. »

C'est toi, libre Helvétie, cité de Calvin; c'est toi qui accueillis les Communards ?

... Car on vient me menacer. Je suis interrogé par des policiers en civil qui sont aussi rageurs que doivent l'être les F.T.P.

... Et comme je leur relate l'histoire de leur pays,

« Vous la connaissez mieux que nous ! »

... C'est leur seule réponse.

Et quand je leur dis :

« J'ai des amis en Suisse. M. Couzi, curé vieux-catholique de La Chaux-de-Fonds (c'est un Français), m'a écrit en Allemagne de venir ici.

— Monsieur (et un sourire railleur) il y a en Suisse quarante-quatre « confessions » !

— ... Mais seulement trois Eglises d'Etat : *la protestante, la romaine et l'Eglise catholique-chrétienne* dont je suis membre.

— Monsieur, nous avons ici déjà cent mille réfugiés...

— Bien sûr : *des rouges*. J'ai vu dans vos journaux (je les avais lus à la sauvette, en cassant du bois au corps de garde pour recueillir un peu de chocolat et

de pain blanc pour ma femme et mes enfants) que l'équipe *Gli Azzuri* a fait match nul avec l'armée suisse... *Gli Azzuri*, c'est bien les déserteurs de l'armée italienne ? Et les déserteurs allemands, vous ne leur donnez pas asile ?

— Monsieur...

— Alors, pour une fois qu'une famille de huit blancs vient se réfugier en Suisse, vous n'avez pas pour eux du pain que vous donnez à cent mille rouges ? »

\*

\*\*

Tiens, aujourd'hui un commissaire douçâtre, poli même. Un beau garçon, ma foi, et plus jeune que moi. Serait-ce un Français ? Dans ce pays on ne sait jamais...

Il me demande les véritables raisons pour lesquelles je ne veux pas rentrer en France. Je joue le grand jeu :

« Je suis Breton, lui dis-je, et je ne suis pas Français. Je vous demande le droit d'asile parce que je suis journaliste et qu'autrement je risque une condamnation à mort. Monsieur, songez que j'ai six

enfants avec moi. Je veux bien passer clandestinement en France, si vous l'exigez; mais, eux, de grâce, gardez-les! »

Il me tend une feuille rose:

« Remplissez cette formule; je transmettrai votre demande à Berne. »

Je signe donc ma demande officielle (j'ai vérifié l'imprimé) d'asile en Suisse pour moi, ma femme et mes six enfants (cinq à douze ans, je le répète).

C'était le 25 avril 1945, jour de mon trente-cinquième anniversaire. Le lendemain...

On m'emmène au greffe où je retrouve le sergent-major Burger, fort convenable lors de mon arrivée, et qui m'avait dit: *Ne rentrez pas en France... C'est les juifs... C'est pire qu'en 36!* Il me rend mon alliance, mon stylo.

« Mais où nous emmène-t-on, sergent! lui dis-je.

— Je n'en sais rien! »

... Il n'en sait rien... Dehors, nous retrouvons la camionnette de la police suisse et les policiers qui nous ont arrêtés (exactement semblables à ceux de la B.S.T. qui me bastonneront à Rennes).

Femme et enfants montent dans la camionnette. Vous devinez dans quel état d'âme? Et moi donc, qui les ai amenés là!... Nous démarrons et arrivons devant un bâtiment jaune, haut de plusieurs étages, où je repère la place d'une horloge absente, dans une lucarne.

C'est la gare de Cornavin, vue de l'extérieur. Mais moi, je n'en sais rien.

Un des flics descend, va dans cet immeuble, en ressort, une liasse de papiers à la main, et remonte dans la camionnette.

... Se tournant vers moi, il profère:

« Et maintenant, c'est le retour pour tout le monde en France! »

Ma femme a compris. Bondissant vers les six bambins, elle s'écrie:

« Mes enfants, si votre père est fusillé, c'est aux Suisses que vous le devrez. »

J'éclate d'un rire sarcastique et m'adressant familièrement à mon épouse:

« Ne t'en fais donc pas! Ils ont bien livré le maréchal Pétain; ils peuvent bien livrer un simple troufion. »

Les Suisses deviennent rouges, livides, verdâtres. Ils regardent mon petit monde d'un air sauvage. Si enfants et femme n'étaient là, ils m'assommeraient.

Mais leur vengeance est proche; la frontière n'est pas loin... Un vertueux douanier suisse se drape noblement dans sa cape et détourne la tête. J'ai le temps de voir un poteau tricolore. La camionnette nous dépose en France... Un vieil homme, béret et

pèlerine, nous demande de montrer l'argent que nous possédons. Je me retourne... Les Suisses ont disparu. Il paraît (m'a dit ma femme) que le chauffeur pleurait.

12 000 pitoyables pauvres francs, voilà tout ce que nous avons. Le brave douanier percepteur nous laisse... Mais les gendarmes! Ah! il faut voir leurs mufles haineux.

Interrogatoire à la gendarmerie d'Ambilly. Le chef de brigade m'a l'air d'un vieux sagouin. Tout à coup, émoi. Un cortège. Je vais moi-même à la fenêtre et vois déployé un grand drapeau rouge à faucille et marteau. Les Russes défilent — quels Russes? Nous ne le saurons jamais!

L'orphéon municipal les précède.

Mais, au même instant, survient par un petit chemin un autre cortège, pitoyable: des prisonniers allemands; des sous-officiers, à ce qu'il me semble à leurs casquettes; tous sont dégradés. Le vieux sagouin de brigadier est d'avis qu'il faut les faire se mettre au garde-à-vous pour saluer les Russes!

Je demande à descendre au jardin pour uriner. Sur ce, un de mes fils — on a parqué la famille au jardin (on ne sait jamais, les coups font crier) — m'interpelle en breton.

« *Tad, setu ar sponterien!* (Père, voilà les terroristes) ».

... Il a repéré les gardiens des Allemands. Chose curieuse, ils sont vêtus avec des uniformes disparates de la Milice: les uns kakis, les autres bleus, dont les « gammas » ont été arrachés. Mitraillettes au poing, mais bien plus sales que les hommes de Darnand, ils ne bougent pas. Aucun incident ne se produit.

A partir de ce moment, je suis séparé de ma famille... Quitter six enfants de cinq à douze ans, je le répète, et une tendre femme qui n'a jamais fait de politique; le tout parce que les Suisses nous ont livrés, sait-on ce que c'est pour un cœur de père?

\*  
\*\*

J'ai oublié de conter la suprême ignominie des Suisses. — Comme nous nous étions plaints d'avoir des poux de corps, *ils ont tondu mes quatre fils*. Et le second (11 ans), se révoltant contre cette humiliation de la soldatesque, est revenu du « tondeur » la tête zébrée d'écorchures. Il faut avoir vu la petite salope d'infirmière qui présidait à la cérémonie du corps de garde, son manteau bleu et son voile blanc. Inutile de dire qu'on m'avait enlevé les gosses sous un prétexte futile (voir s'ils n'avaient pas de bobos dans la tête). Comme je protestais à leur retour, la vipère me siffla:

« Voulez-vous qu'on vous en fasse autant ? Nous avons déjà épargné votre femme et vos filles... »

Brimade humanitaire!... Moyennant quoi, les pauvres mômes furent battus par les petits voyous rouges du canal Saint-Martin, à leur arrivée à Rennes. On assurait que c'est moi que les avaient fait tondre en Allemagne *pour qu'ils ressemblent aux « nazis »!*

Je fais élever les enfants que Dieu m'a donnés par la suite à l'Eglise Réformée. Je ne puis pas croire que Luther ou Calvin aient été aussi ignobles.

Un ami survenant à l'improviste me rappelle que les Suisses avaient inventé le D.D.T. et refusèrent de le « passer » aux Allemands, ce qui fait qu'ils sont responsables de la mort, par typhus, de milliers de déportés dans les camps de concentration.

\*  
\*\*

Le 5<sup>e</sup> Bureau d'Annemasse ne s'intéressant pas à moi (un mandat d'arrêt vient d'être lancé télégraphiquement de Rennes et je demande d'aller m'expliquer là-bas), je suis transféré d'un cachot infect (à Ambilly, je ramasse de nouveaux poux de corps; ceux-ci doivent être patriotes; les poux germains ayant été exterminés par le D.D.T. suisse) dans un cachot plus propre, mais obscur, à Saint-Julien-en-Genève.

Ici se place un incident qu'il faut relater.

... Un matin où je suis étendu sur mon bat-flanc, ne pouvant rien faire d'autre, j'entends un coup de feu qui se répercute à tous les échos de ma cave, puis un bruit de voix au dehors. Enfin, la porte s'entrouve (il y avait serrure et verrou) et je saisis:

« Pourquoi as-tu tiré ? »

... Quelqu'un parle d'une fenêtre à l'étage.

Et du seuil de la porte, on répond:

« Le coup est parti tout seul. »

Le vantail s'ouvre tout grand et un gendarme (c'était donc lui!) me lance:

« Sors, salaud! »

J'obéis et il m'emmène au corps de garde où se trouve déjà un collègue.

Là, il ne se cache plus:

« Quel dommage que tu n'a pas reçu une balle dans le ventre!

— Mais que vous ais-je fait ? lui dis-je, bien calmement.

— Tu n'es qu'un salopard. Et puis (*ça le rassure*) n'importe comment tu seras fusillé! »

Et voilà! Il ne sait *rien* de mon cas. Je dois être fusillé quand même. — J'apprendrai, par la suite,



qu'il y a déjà dix-huit fusillés à Annemasse et quatre-vingt-deux à Annecy.

Puisque je dois être transféré, une femme jeune et accorte m'apporte une soupe, très bonne, ma foi!

Ecoutez la réflexion du gendarme:

« La prochaine fois que tu « amèneras » une soupe pour un prisonnier (*sic*) tu la feras légère, très légère (*re-sic*). »

Puis les deux pandores fourragent sous les jupes de la dame. Qui était-elle ? Je n'en sais rien. L'épouse d'un de leurs collègues ? Celle de cette canaille qui m'a tiré dessus ? — Merci de la soupe, quand même ! Mes grand-tantes en donnaient aux mobilisés de 70 sur la route de Visseiche à Rennes, lors de la déroute du camp de Conlie.

Tout en les observant, je pense à Urbain Gohier racontant les mœurs familiales des gendarmes, un jour qu'il était allé à la censure de Paris pour un article cisailé. Rien de changé depuis 14!

\*  
\*\*

Le procureur de la République à Saint-Julien est un gaillard long et austère comme le carême. Il m'interroge.

« Je suis Breton, lui dis-je, et fédéraliste. J'étais un

partisan du maréchal Pétain (euh: il faut bien se défendre). »

Alors, part cette riposte stupéfiante:

« Vous ne connaissez pas une loi signée Philippe Pétain qui a fait déporter un million cinq cent mille Français en Allemagne ? »

J'avoue que j'ai du mal à comprendre. Tout à coup, la lumière se fait dans ma cervelle, il s'agit sûrement du S.T.O. Suis-je à l'asile des fous ? Mieux vaut ne pas discuter.

Mais je ne puis m'empêcher de dire:

« Monsieur le Procureur, je demande que l'on ne touche pas à ma femme — qui n'a jamais fait de politique — ni à mes enfants.

— Apprenez, monsieur, me répond le sévère gaulliste, qu'ici on ne s'en prend pas aux familles comme dans le pays d'où vous venez... »

C'est vraiment un leitmotiv!

Je jette un regard mélancolique vers les collines bleues du Genevois. J'aurais pu m'évader sur la place avant la montée dans le car, mais les Helvètes m'auraient livré de nouveau. Mieux vaut affronter mon calvaire. — Seigneur, conforte-moi!

C'est dans ces moments que du cœur part toute seule la prière.

Rien n'indignait plus ma femme — pieuse comme toutes les Bretonnes — que de voir le juge d'instruction qui menait perfidement mon « affaire » porter un flambeau derrière le Saint-Sacrement à la procession de la « Fête-Dieu ». Et, pourtant, elle n'aimait guère le *Parti National Breton* des Delaporte! Mais les âmes droites ont des révoltes contre la vilénie.

... Je me suis bien amusé le jour où M. le juge Baley, devenu président de Cour (grâce à sa souplesse), dût subir en plein prétoire, devant un public communiste et hostile, les terroristes algériens qui lui tournaient le cul en faisant face au mur, sous prétexte de rendre hommage à leurs morts. Cela s'est passé à Nantes en 1959.

... Le même me disait en 45 :

« Ça se voit que vous êtes du Parti National Breton; vous êtes très intelligent! »

(Jean-Yves, ne pas tomber dans le piège!)

... Et aussi.

« Non! non! vous n'êtes pas fou. Vous vous défendez trop bien. »

Merci! Je suis fier, surtout de ce qu'ils n'ont jamais connu un nom de milicien, ni de gars de la Perrot, ni de qui que ce soit par mes soins (sauf ceux qui étaient déjà fusillés) malgré ces interrogatoires retors et deux « triquées » mémorables à la B.S.T., qui m'ont

laissé avec trois vertèbres cervicales « sensibles » (selon la faculté) et une génitoire inutilisable.

Dame! quand on est cinq « costauds » à frapper un pauvre bougre enchaîné, ça fait du dégât. Et quand on le jette dans une cage d'escalier, ça ne lui fait pas de bien... Les agents de police de garde apprirent avec stupeur que j'avais réussi à empêcher trois de leurs collègues d'être déportés en Allemagne et me donnèrent (en douce) de l'eau à boire et du *corned-beef* pour me sustenter.

\*

\*\*

J'ai relaté mon procès en première ligne. Je n'y reviendrai pas.

*Prison de Rennes, le soir du verdict (19-7-45).*

... On « amène » le condamné à « perpette » (c'est moi), pas bien gros ( 55 kg au plus, 1 m. 70) devant le surveillant-chef, un « balaize », gras à lard et communiste, par surcroît. Sentant le vent tourner (déjà) il arbore à sa boutonnière le drapeau tricolore à côté de la faucille et du marteau.

Je connaissais le cérémonial : tout condamné à mort ou à « perpette » était mis à poil; entravé aux

mains et aux pieds et battu jusqu'à ce que ces messieurs se lassent.

L'ennui, c'est que, ce soir-là, le surveillant-chef Philippot n'avait pas encore quitté la cellule de la « Fouille » et qu'il ne tenait pas à se compromettre.

Je l'interpelle :

« Monsieur le Surveillant-Chef, croyez-vous que j'ai mérité ça ? »

... Il sait de quoi je parle (le téléphone marche bien entre le Palais de Justice et la prison).

Il me répond, froidement :

« Il faudra maigrir ! »

... Le pot à merde, il pesait, à vue de nez, cinq fois plus que moi.

Bien des années plus tard (j'étais libre) j'ai lu dans les journaux que le cardinal Roques étant allé donner le baptême et la confirmation à des « droits communs » de la maison d'arrêt de Rennes, le même surveillant-chef Philippot s'était fait enfant de chœur pour la cérémonie. — Il eut droit pour ce fait aux compliments d'*Ouest-France*... Sans doute était-il devenu M.R.P. ?

\*  
\*\*

*Fontevault.* — Accroupis à trois dans une cellule du mitard. Un de la Perrot. Un de la Résistance-et-de-la-Gestapo-réunies. Et moi, Keraudren.

Que faire ? Notre « Gestapiste » qui, pour l'heure, n'est plus qu'un furieux Fifi (il a été condamné pour les deux cas) ; brave garçon d'ailleurs, nous susurre des chansons des marins de la Loire :

« *Chantons pour passer le temps les amours plaisantes d'une belle fille.* »

Oh ! Messieurs, nous chantions à voix basse ; car si les « matons » nous avaient entendus !...

Un jour, le guichet s'ouvre avec fracas. Une figure furieuse, avec deux yeux porcins et noirs, apparaît :

« Qui c'est le fameux Keraudren, là dedans ? »  
Impeccables... Tous les trois au garde-à-vous... Je réponds d'une voix blanche — je m'en rends compte :  
« *C'est moi, chef !* »

— *Ah ! c'est vous, le fameux lieutenant de la Milice (sic). Eh bien, vous n'avez pas fini d'en baver ici.* »

Je vois que les « matons » de Rennes ont fait la commission... Entre confrères...

C'est la même « gaffe » qui me voyant dans les rangs pour aller chercher nos sabots à l'infirmerie (sic) crie à un collègue :

« *Emmène-le donc au four crématoire !* »

Je l'ai revu, ce citoyen, bien des années après, dans

une grande ville de Bretagne... Il ne « bandait » pas (comme on dit). Il avait été révoqué pour coups à droits communs (fracture longitudinale du sternum; à coups de pieds constata le médecin légiste).

Mon courageux « maton » de 1945 était, pour lors, garçon-livreur. Je le regardai bien en face et longuement. J'étais en compagnie d'un jeune peintre qui me ressemblait curieusement. L'autre crut, visiblement, que c'était mon fils.

Le lendemain, le jeune homme (bon catholique) me dit:

« Monsieur Keraudren, vous l'avez regardé avec des yeux pleins de haine...

— Mais non, Daniel, avec des yeux pleins d'amour! »

Moi, Keraudren, j'ai vu frapper un mutilé du travail (fracture du bassin; amputé jusqu'à la cuisse) parce qu'il avait laissé tomber sa canne. C'était le 26 août 1945... L'individu qui commit cette saloperie devant cinquante malheureux, frappés de peur, est aujourd'hui boucher dans ma ville. Il me salue poliment.

\*  
\*\*

Du bagne, je dirai peu de choses... Tant de choses seraient à dire... Mais tant les ont dites, sinon écrites, puisque nous avons été cent mille condamnés.

Je conterai seulement quelques anecdotes pour mieux « éclairer le sujet ». Il est bien entendu que je parle de Fontevrault, la pire des centrales de France; celle, en tout cas, où le régime le plus dur dura le plus longtemps.

... J'ai entendu (en 1950) les condamnés venus d'Eysses au camp de Saint-Sulpice nous dire:

« Quand on voulait nous faire peur, on nous disait: Fontevrault! »

Et, de fait, « ils » nous ont envoyé beaucoup de fortes têtes; même un agent provocateur que Fontevrault, prudent, maintint au « mitard » pendant son séjour, puis « refila » au camp d'Epinal, où il provoqua une révolte (si ça gueulait à Fontevrault, quand nous le sûmes!). L'individu finit sa carrière à Lambèze, après avoir fait chanter à trois douzaines d'idiots (pour la plupart P.P.F. ou miliciens) la *Marseillaise* sur les quais d'Alger. Il y a des naïfs — et des héros parmi eux. Il y a d'autre part des salauds à qui il a manqué le coup de grâce d'un honnête soldat.

\*  
\*\*

« Quelle profession ?

— Journaliste.

— Bon! on l'enverra aux « chaises vernis », dit le

directeur Vassières qui n'était pas un mauvais bougre.

Aux « chaises vernis » ? Ah ! ben, ouiche. Le grand Bléry — l'efflanqué qui disait aux politiques : *Je vous ferai pisser le sang !* — vint m'y chercher et me « colla » aux chaises paille, l'enfer de la centrale.

Imaginez deux cents malheureux qui, dans une demi-obscurité, tressaient de longues pailles dans le plus grand silence. Il fallait frapper des mains pour aller aux waters... à condition que le maton ne fasse pas la sourde oreille.

Je restai douze jours dans cet enfer. Ayant pris mon courage à deux mains, j'écrivis au sous-directeur pour lui demander de faire n'importe quoi, même balayer les cours ou vidanger les chiottes (j'ignorais que c'était des « planques »).

Et voici le résultat : le jour de « l'audience », je suis appelé au « bureau » des chaises par le comptable Million, complice de Weidmann, assassin de la danseuse Joan de Koven.

« Molotov » (c'est le sous-directeur) me pose une question qui en dit long sur la mentalité de ces messieurs :

« Vous n'êtes pas un inverti ? »

En toute innocence, je réponds :

« Non, Monsieur le Directeur, je crois l'avoir prouvé

en mettant au monde et en élevant péniblement six enfants.

— C'est bon ! Allez travailler... »

Je crois la partie perdue. Que va-t-il m'arriver ? Angoissé, mais le cachant de mon mieux, j'interroge, le soir venu, Million, mon voisin de cellule...

« Tu vas aller aux Innocupés », me dit-il.

... Quarante-cinq minutes de marche par heure, ça me paraît une consolation auprès de cette immobilité de prison chinoise.

Le lendemain matin, au réfectoire :

« 2938 !

— Allons, me dit Million, on t'appelle. »

... Un brigadier. Nous faisons le tour des cloîtres. Le réfectoire des « Innos » est passé ; la porte qui conduit au « mitard » aussi. Je m'enhardis à demander :

« Monsieur le Brigadier, où me conduisez-vous ?

" ... Surpris, il regarde le papier qu'il tient en main et me dit :

« C'est bien vous Keraudren, 2938 ?... Eh bien ! vous êtes classé à la peinture. »

Seigneur, sois béni! Tu écoutes quand même les prières de ces pauvres bagnards ? Inutile de dire que je n'aurais jamais osé espérer cette faveur.

... Défilé avec les tailleurs II, qui se rendent dans la même cour. — Un bâtiment long, tout en rez-de-chaussée. — Une pièce assez grande *sous un toit*. Je suis voisin de l'électricien et mitoyen de la forge, où il y a politiques et droits communs. Tous des petites peines (quatre ans au plus)... L'agent civil chargé de la surveillance du travail n'en revient pas:

« Un condamné à perpétuité! Et on va vous donner des échelles ? Je ne comprends plus!

— Ne craignez rien, monsieur, lui dis-je; je suis un politique, un vrai. Je ne songe nullement à m'évader. A quoi bon ? Nous en sortirons... Les Communards de Paris sont bien revenus du bagne au bout de huit ans! »

Le brave M. Vallade n'est que médiocrement rassuré... Je resterai, cependant, trente-deux mois dans cette place, d'où j'ai pu observer toute la centrale.

Un détail précieux pour moi: je suis presque en plein air, devant le mur de ronde et je pourrai apprécier — relativement — le charme du vallon choisi, jadis, par mon compatriote Robert d'Arbrissel pour ses méditations. Et une grande croix de bois élevée sur la colline en face, tout comme à Visseiche, me rappellera mon pays.

Après l'électricien, en allant vers le chemin de ronde, se trouve la scierie. Là, règne Boulesteix. — C'était un vieillard sec et faux comme un jeton. Ses « collègues » droits communs de la forge racontaient qu'il faisait b... sa femme par son chien policier. La belle-mère ayant violemment protesté, Boulesteix l'avait tuée à coups de hache.

... Ce dont je suis sûr, moi, c'est que Boulesteix me refusait même des bouts d'écorce pour chauffer mon atelier glacial en décembre 1945. Heureusement, son aide, un braconnier de la Sarthe qui m'avait pris en sympathie, m'en apportait en cachette. — Il y a de braves types, même au bagne...

\*  
\*\*

Spieller, « l'as de l'évasion » (qui a été libéré et j'en suis heureux pour lui), assurait que le bagne, « c'était à Fontevrault » et qu'il était plus heureux en Guyane. Je le comprends: il avait, au moins, là-bas, de l'air et de la lumière... et puis la possibilité de s'évader.

Justement, Spieller voulut le faire de nouveau, accompagné du petit Martin (qui, moniteur des chaises, avait dit à « Molotov » toute ma bonne

volonté, ce qui était chic!) et d'un « collaborateur »: le charmant et taciturne Quéré, avocat au barreau de Saintes et gendre de l'ancien préfet régional de Bretagne, Robert Martin, lui-même condamné à mort et commué à perpétuité.

Mon Dieu, un soir, nous montions lentement les escaliers funèbres, saluant rituellement les matons et il y en avait un sur chaque palier. Dans nos cellules où l'on étouffait, nous attendions la nuit, enfermés comme des bêtes, quand tout à coup: crac! crac! les portes s'ouvrent dans un grand bruit de verrous. On voit revenir les matons fiévreux, une fois, deux fois, peut-être trois... Contre-appel! Ils passent devant les cellules et nous regardent hargneusement, tout en comptant d'une voix sifflante le pitoyable troupeau humain. Oppressés, nous attendons... Aprement, les prévôts de droit commun nous ont interdit de nous coucher.

Tout à coup, dans la cour au-dessous du dortoir, des cris, des coups, des ahans, des plaintes. Les trois évadés avaient été repris dans un égout quand ils finissaient de scier les barreaux d'un orifice donnant sur la campagne... Ils n'avaient plus de dents, les pauvres, et Quéré avait un œil exorbité. C'est une chienne à quatre pattes, un ignoble corniaud, qu'un Algérien empapaouta plus tard, qui aboya en reniflant le béret que le pauvre Spieller avait perdu dans l'obscurité, près de la bouche d'égout.

Revenons à Boulesteix. Non seulement, on l'accusait de ce que je vous ai dit auparavant, mais encore de s'être confectionné, lui, carrossier de son métier, une cheville de bois bien tournée, bien polie, qu'il se fourrait dans l'anus chaque fois qu'il ne pouvait trouver une... pour remplir le même orifice. Ceci, je le crois d'autant plus volontiers que c'en était devenu la fable de la centrale.

... Certain jour que la cheville était allée trop loin, hop! elle fut happée par le muscle constricteur. Qui en fut bien marri, mon Boulesteix, évidemment, qui ne pouvant l'extraire lui-même, supplia plusieurs camarades de lui venir en aide!...

Il était alors contremaitre du service général (c'est-à-dire maître absolu des dortoirs).

Vains efforts! les collègues (qui devaient bien se « marrer » de voir sa bobine de vieux jésuite en fraude et ses yeux noirs tournant derrière ses lunettes) le laissèrent choir.

Force fut au martyr (j'en ai pitié, au fond!) de ce nouveau genre d'amour de se présenter à l'infirmier où un chirurgien, mandé tout exprès de Saumur, l'opéra en bonne et due forme.

Grande joie dans la centrale, car les « infirmiers » (tous « droit-co »), ayant assisté à l'opération, déposèrent la sanguinolente cheville, enfin retrouvée.

dans un berceau garni d'ouate, après l'avoir nouée avec une faveur bleue. Puis, ils suspendirent ledit berceau au plafond d'une salle de la vieille infirmerie des moniales, où tant de politiques le virent sans comprendre.

... Ça ne vous rappelle pas certaines histoires des camps de concentration allemands ?

\*  
\*\*

Parlons de la Grande Faucheuse, puisque nous sommes à Fontevault... Je fus effaré, le jour où je découvris dans le bureau du médecin de la centrale (où j'avais eu accès, en tant que peintre, pour poser un carreau) un graphique représentant la mortalité des détenus, année par année.

... Avant la guerre, ça mourait à peu près convenablement. Mais, au fur et à mesure des années d'occupation, le contingent des macchabées monta en flèche. *Six cent soixante et un morts de « misère physiologique », c'est-à-dire de faim*, pendant les quatre ans.

... C'est la faute des Boches, direz-vous ?... Ouais ! mais nous avons trouvé dans les magasins de la centrale le stock de vivres de ces années-là : haricots

secs, pois cassés, huile de navette, graisse et le reste. Il servit pour nous. Louable économie pour l'administration... N'est-ce pas vrai, tel comptable général que je ne puis nommer ?

D'ailleurs, j'ai connu « M. Joseph » (rien à voir avec Joanovici), un des vieux surveillants civils du terrible atelier des chaises.

Un politique des chaises-machines lui signalant une infiltration d'eau au plafond d'un atelier, il prend une échelle, grimpe sur le toit et y retire de la gouttière un énorme rat crevé.

J'eus un geste de dégoût qui ne lui échappa point.

« Oh ! la la, dit-il, les droits-communs étaient moins difficiles que vous. Tenez, un jour, je trouve un rat comme ça, et il le balançait par la queue. — Eh ! bien au droit commun qui était à votre place, je lui dis en plaisantant : *Le veux-tu ?* »

— Merci, Monsieur Joseph, qu'il me répondit, *et il le mangea.* »

\*  
\*\*

J'ai connu Lécuyer, un Normand assassin d'un garde-chasse, qui avait le ventre ballonné comme un hydropique... Il « s'envoyait » quinze soupes par



jour, qu'il se procurait ou barbotait, Dieu sait comment! dans ces années terribles.

Mais il est temps de parler de la faim endurée par les politiques...

Pour la plupart, nos familles nous assistaient et je ne puis que louer l'abnégation de ma femme qui m'envoya — la pauvre, chargée de six enfants — un colis aussi régulièrement qu'elle le put.

Mais il y avait les autres... Les gros mangeurs (je me contente de peu) et ceux qui n'avaient rien, ni famille, ni soutien. — Généralement les mêmes.

Un jour, un grand gaillard rouquin, maigre et efflanqué à faire peur, se glissa vers ma table, au risque de se faire « épingle ». Fort heureusement, le « maton » était occupé à se faire saluer et ne l'avait pas vu quitter le rang.

« Mon frère, me dit-il d'une voix pitoyable; donne-moi une soupe... »

Habitué à entendre les droits-communs et sachant qu'il y avait des mouchards (on était puni pour donner quoi que ce soit), je lui réponds à mi-voix :

« Comment veux-tu que je t'en donne ? »  
Presque larmoyant, il reprend :

« Les camarades m'ont dit que tu étais bon. Je connais Célestin... »

... Ainsi, il connaissait Hénaff! Hénaff, c'était notre chef; celui sur qui nous fondions nos espoirs. Hénaff, c'était Lainé...

Je ne me laisse pas impressionner et lui demande :

« Où l'as-tu connu ? »

— Il était locataire chez moi, me répond-il, et il est le parrain de mon (mettons) cinquième gosse.

— Et tu es condamné pour quoi ?

— L.V.F. (Légion des volontaires français contre le bolchevisme). »

... Ce dialogue rapide, à voix basse.

Je lui glisse une gamelle de soupe froide et des pois cassés.

« Rapporte-moi la gamelle, surtout! »

Le soir venu, j'en parle à Pol Le Reste, membre du Conseil National Breton (15 ans de T.F.), qui me dit de sa voix tranquille :

« Mais oui, bien sûr, on le connaît, c'est pourquoi on te l'a envoyé. »

Et voici de quelle manière j'appris comment le monument de l'Union de la Bretagne à la France avait sauté, douze ans auparavant.

Le 7 août 1932, au matin, la municipalité radicale-socialiste de Rennes ayant décidé de faire des économies de bouts de chandelles, on éteignit les lampions — je veux dire l'éclairage électrique — un quart d'heure avant le jour. Mon citoyen « gamellard », posté là depuis quelque temps, et qui, tranquillement, forait son trou comme un mineur, bourra sa charge, puis alluma le cordeau... Il était, je l'ai dit, *quatre heures quarante du matin*.

A huit heures, il prenait tranquillement le train pour Paris (nul n'ayant songé à surveiller la gare), mais Jean-Yves Keraudren était, lui, arrêté.

L'agent Nicolleau, un de mes anciens camarades des Beaux-Arts, me conta qu'étant, avec ses collègues du service de nuit, en train de jouer aux cartes au commissariat central (sis à l'hôtel de ville, même immeuble) il entendit comme eux la déflagration. S'étant précipité avec tous, il regarda le théâtre municipal, situé en face l'hôtel de ville (il y a un curieux écho sur cette place, en effet) et béait de stupeur; ne voyant rien et pour cause! Tout à coup, l'une des vigiles se retourna et s'écria:

« *Mais c'est le Monument, nom de Dieu!* »

Derrière le dos des flics, douze tonnes de bronze

gisaient à terre, fractionnées comme une immense tarte qu'on aurait découpée pour un repas de famille.

A la tienne, Marianne, et à toi ventripotent Herriot!  
Tu ne l'auras pas oubliée, notre Bretagne.

\*  
\*\*

Je ne voudrais pas m'appesantir sur les droits-communs auxquels on nous avait mêlés et qu'on nous donna comme chefs (*prévôts* — les Allemands appelaient cela *kapos*). Un mot encore, cependant, sur l'un d'eux... Hoffmann était un coiffeur assassin qui prétendait avoir tué un Allemand par patriotisme (avant la guerre!). Ce n'était qu'un vulgaire salaud qui avait jeté son meilleur copain de bamboche dans la Sarre, après l'avoir délesté de ses souliers (nous avions à la centrale un service de renseignements qui fonctionnait aussi bien que celui de MM. les Résistants pendant la guerre).

Je ne parlerais même pas de Hoffmann, si ce n'était un jour de grève — *nous en faisons, en 47* — alors que j'avertissais en breton mon voisin de cellule que tous les ateliers « lâcheraient » le lendemain (sauf celui des chaises), cette brute lotharingienne

intervint en criant (je répète qu'il était prévôt et libre de ses mouvements, alors que nous étions enfermés dans des cages):

« Barle vranzais! barle vranzais! ou che zonne! »

S'il sonnait, c'était l'irruption quasi immédiate des « matons » et ma descente en fanfare, à coups de souliers, au « mitard »! Et la perte de ma petite « planque »...

Agacé, je me tourne vers le grillage et dit à Hoffmann:

« Je parle breton, c'est ma langue; mais toi, où as-tu été à l'école? »

Congestionné et rouge comme un homard à la sauce cardinale, il hurle avec cet inimitable accent du « Mosel land »:

« Et doi? »

— A l'école française... Mais toi, tu as été à l'école allemande... Alors, ferme-la, Alphonse! »

Silence de mort dans le dortoir. Les politiques n'osaient réagir...

Je m'étendis sur ma couche pour reprendre mon

calme. Mais le prévôt Hoffmann, sidéré, ne sonna pas.

Le camarade à qui je parlais en breton, et qui n'avait pas compris à cause de cet assassin, fut déporté de Fontevault à la suite de la grève (il y eut bagarre et côtes cassées) et moisit pendant quinze mois dans une cellule, à Blois, je crois... Joli château, n'est-ce pas, dans cette ville? Tiens, il a même une aile Louis XII et une autre François I<sup>er</sup>: deux des souverains de France qui mirent la Bretagne à genoux.

\*  
\*\*

Les « droits-communs » n'étaient pas tous des bandits, bien sûr. Tel cet honorable forgeron de la Sarthe qui avait violenté sa fille et qui parlait sans cesse des crimes que les « collabos » avaient commis. Il croyait dur comme fer les boniments de Radio-Londres.

Exaspéré par son verbiage, je l'engueulai ferme, un dimanche après-midi, que nous étions lui, moi et un plombier d'Angers, adjudant en retraite, dans la

petite cour de la « plonge ». Pendant ce temps, nos pauvres camarades (neuf cents environ) faisaient du « gauche-droite » sous le soleil brûlant, dans toutes les cours.

... Le forgeron patriote-violateur paternel nous quitta sans tarder, libéré bien sûr.

\*  
\*\*

Parlons maintenant des Allemands. Au début, nous en avons vu en centrale... même des faux. J'ai connu un triste sire qui se faisait passer pour officier allemand aux yeux de camarades trop naïfs. Il plastronnait, racontait des histoires ahurissantes et organisait des chaînes d'évasion (on allait en Espagne, comme ça, tout droit; l'essentiel était de fomenter une révolte à l'intérieur de la centrale, ou de passer par les égouts).

... Ceci me le rendit suspect, car je connaissais mieux la centrale — et même le plan des égouts — que lui.

Je fis prendre des renseignements au greffe par

un camarade bien placé et appris que c'était un Alsacien condamné par Cour de Justice.

Pour en avoir le cœur net, je le priai (feignant d'ignorer l'allemand) de me montrer comment on écrivait des mots élémentaires:

*Moi, ensuite*, etc. Il prit un air de professeur et écrivit: *main, waiter* avec un A en capitales, s'il vous plaît... J'étais fixé.

Je savais qu'un détenu, nouvellement arrivé, avait giflé cet individu en lui reprochant de l'avoir maltraité, lui, résistant, au camp de Compiègne. Eh! bien, messieurs, c'était vrai: c'était un *kapo*... Et c'est ça qu'on avait mêlé à nous!

Mis au ban par nos soins, l'Alsacien renégat finit lamentablement dans les rangs anonymes.

\*  
\*\*

Parlerais-je de mon patron en bâtiment, le brave surveillant X...? Il trouva, un jour, son rival caché dans l'armoire à glace de la chambre conjugale... Celui-là, il avait une vraie gueule de maquereau, avec des pattes de lapin longues comme ça, taillées au

rasoir... Il volait les colis des politiques; il avait volé ceux des communistes et (entre-temps) ceux des droits-communs... Et l'administration pénitentiaire gardait ça à son service!

Ce maquereau à la démarche chaloupante, trouvé dans l'armoire, « flanqua une branlée » à mon brave père X..., qui dût s'absenter pendant un mois.

X..., que je ne veux pas nommer, était l'un des cinq (j'ai bien dit: *cinq*) sur les cent vingt-cinq surveillants de Fontevault qui étaient, vraiment, des braves gens. Avec lui, je citerai le brigadier Hérault, valeureux combattant de Verdun (celui qui m'avait amené à la peinture).

... Le reste, je l'aurais abandonné aux bandes de Cartouche et de Mandrin.

\*  
\*\*

Vous trouvez que je suis trop dur? L'un de ces gardes-chiourmes: M. A. Y. avait violé successivement ses deux filles. Ça vous suffit?

\*  
\*\*

Si nous parlions maintenant de choses plaisantes?... Un jour, on nous parqua dans la cour des innocupés — qui, eux, étaient occupés dans une autre cour à

faire du « gauche-droite ». On nous met à poil sur je ne sais plus combien de rangs — c'était au mois de décembre 1945 — et on nous ordonne de nous baisser, chacun à son tour, pour montrer notre « trou de balle » aux représentants de la République française, puis d'écartier les jambes et de tousser.

« Toussez, N. de D. ! »

Et ils nous regardaient le cul, ces monstres, comme des voyeurs.

Nous croyions à une brimade. Pas du tout, c'était M. le directeur régional Dufour qui avait égaré son trousseau de clefs. Il le retrouva, le lendemain matin, sur une étagère de son bureau, sis dans la cour « d'honneur »... Il pensait, sans doute, que l'un de nous se l'était « carré » dans l'anus.

Ce Dufour, je l'ai vu en 1946 — j'étais accroupi derrière une table que j'étais censé peindre — serrer la main des députés communistes qu'il avait fait déporter — en tout cas, *qu'il n'avait pas fait s'évader* — parmi ceux-ci était Marcel Paul.

Bien entendu, les camarades députés trouvaient normal le sort qu'on nous infligeait, alors que quatre-vingt-dix sur cent d'entre nous n'avaient rien fait

pour leur infliger le leur. On est communiste ou on ne l'est pas. On préfère serrer la main d'un directeur de centrale!

\*  
\*\*

Entre autres fantaisies de l'administration pénitentiaire, on nous servit, en l'année 1946, du pain qu'on nous dit être de maïs, tout jaune, et qui devenait dur comme un caillou si on voulait en garder pour le lendemain.

Que s'était-il passé. Le stock de farine de la centrale avait été mis (aimablement) à la disposition des boulangeries locales pour faire des gâteaux de communion destinés aux enfants des « matons ». Je crois même qu'on en fit à la centrale. Peut-on être plus gentil ?

Pendant ce temps, les enfants des condamnés politiques de Bretagne, de France et de Lorraine faisaient leur communion sans gâteaux, sans papa et (parfois)

sans maman... Car il y avait des mamans condamnées; telle la « milicienne » Schwaller... parce qu'elle lavait le linge des gars de Darnand (20 ans de travaux forcés)... Le père, bien entendu, avait été fusillé.

\*  
\*\*

Il y eut avec nous de véritables officiers allemands, condamnés pour « crimes de guerre ». Oh! ceux-ci n'étaient pas arrogants! La plupart avaient été capturés dans les « poches » de Lorient et de Saint-Nazaire. Ils n'avaient fait qu'obéir aux ordres qui leur avaient été donnés d'exécuter quelques saboteurs. Quel est l'officier français qui n'a pas fait cela en Rhénanie, en Algérie ou ailleurs ?

Je vois encore un commandant boiteux (jambe fracturée, et je ne suis pas sûr que ce fût par un éclat d'obus) devenu « organiste catholique » parce que son prédécesseur (qualifié) et le chef de chorale (pas du tout!) s'étaient querellés. Français bien entendu!

Je vois aussi deux autres officiers allemands avec qui je réussis à parler dans la cour de la filature. Figurez-vous que ces naïfs à lunettes (tout à fait *Herren Doktoren*) faisaient leur examen de conscience en regrettant l'*Anschluss*. Je leur répondis qu'à mon avis l'Autriche était une province allemande et devait être réunie à l'Allemagne, du moment qu'on détruisait l'empire des Habsbourg; que je trouvais logique la réunion subséquente des Sudètes, mais que Hitler avait commis une faute en annexant la Bohême et la Moravie slaves, ou si vous préférez: la « Tchéquie ».

Je me souviens toujours de ce gosse de dix-huit ans qui avait signé un ordre d'exécution, à lui transmis par son supérieur hiérarchique — et il le disait naïvement! Le chef du peloton (un sergent) avait été fusillé, après avoir été torturé par les F.T.P. Quant au petit lieutenant dont je parle, il n'avait dû la commutation aux travaux forcés à perpétuité de sa condamnation à mort qu'à son père, juriste international, professeur de droit (à Nuremberg, je crois), qui avait ameuté les Américains.

Tous ceux-là étaient de la *Wehrmacht*.

... Auparavant, j'avais eu à peine le temps de connaître un lieutenant de la *Kriegsmarine* sur un banc, où (chut!) il fallait se taire. Il était tout drôle, le pauvre! Je pense bien: il avait subi je ne sais combien de fractures du crâne, dans la reddition de je ne sais plus laquelle des poches de la part des valeureux forbans du maquis victorieux.

C'est avec une serrement de cœur que nous vîmes partir un jour tous ces vrais Allemands; prisonniers de guerre, quand même!

On les envoya par un raffinement de cruauté à Poissy, avec les droits-communs.

\*  
\*\*

Je ne vous parle pas de ces messieurs du S.D. (*Sicherheitsdienst*: service de sûreté), toujours polis, mais toujours méfiants comme de bons « flics »... Oh! ceux-là ne se confiaient pas.

L'un d'eux m'assura, pourtant, qu'ils avaient brûlé toutes leurs archives. Moi, je m'en foutais, mais des camarades se croyaient compromis... Je le lui dis:

« Vous avez vu votre nom sur une liste? me rétorqua le quidam (il avait opéré à Rennes, avant d'aller à Bordeaux, mais il m'était inconnu).

— Non!

— Eh! bien, ça devrait vous suffire pour comprendre que sur les listes, dont on vous a parlé ou qu'on

vous a montrées, il n'y avait que des collaborateurs anodins ou des gaullistes. Nous les avons laissées tout exprès pour qu'elles tombent aux mains de la Résistance. Tant pis pour ceux qui n'ont pas compris et qui ont parlé! »

Mon père disait déjà, parlant de la police française de son temps:

« C'est un métier que je n'aurais pas voulu faire. »

\*  
\*\*

J'ai vu également les travailleurs allemands du camp voisin. C'était, aussi, des prisonniers de guerre. Pendant un court laps de temps, ils vinrent chercher des planches à la scierie de Fontevault afin d'édifier des baraquements pour les spahis marocains qui gardaient la centrale à l'extérieur. On les voyait, ces soldats allemands, dans la cour, entre deux corvées, regardant toutes choses, avec curiosité, comme des grands garçons bien sages... Un jour, je n'y tins plus... Je venais de terminer une pancarte qu'on apposerait à la porte de la gendarmerie locale. Je m'étais amusé

à la peindre aux couleurs de la *Feldgendarmerie* allemande; à dessiner des lettres gothiques du meilleur aloi et j'avais tracé comme encadrement des filets en zig-zag, terminés aux quatre coins du panneau par des minuscules croix gammées.

Ce qui se voyait le plus, c'était les « horribles » lettres gothiques, bien entendu. — J'assurais d'ailleurs, à tous les gardiens qui venaient dans mon atelier, que c'était la vieille écriture « française » que les Allemands avaient gardée. Quelle perversité dans le diabolisme!

Un feldwebel et deux sergents sont là; baillant cet après-midi à deux mètres de ma fenêtre à barreaux...

Je l'ouvre, présente la pancarte et fais le salut hitlérien. Vous auriez vu la tête des « Fritz »! Moi, je préfère ne pas avoir vu celle d'un « maton »...

Les Allemands chuchotaient entre eux... L'effet produit, je remis la pancarte sur ma table de travail. Elle est restée plus d'un an à la vue de tous, touristes y compris, sur la porte gendarmique, contiguë à celle de l'abbaye célèbre.

L'idiot du village, dont la cervelle était lente, s'aperçut alors, seulement, de la supercherie... Avec un regard en coin, on m'intima l'ordre de repeindre la pancarte en « bleu-blanc-rouge », d'inscrire *Gendarmerie nationale* en noir avec des lettres bâton. « C'est tout! »... Et pour être sûr que je ne triche pas,



on m'apporta des petites boîtes de ripolin achetées chez le droguiste. Qui donc a dit que les Français étaient le peuple le plus spirituel de la terre ?

\*  
\*\*

Un soir de 1947, nous vîmes un vénérable monsieur à barbe blonde interroger nos camarades dans le grand réfectoire des chaises pour savoir si la soupe était bonne. Il constatait, d'un air surpris, que personne n'osait lui répondre. — Nous apprîmes par les comptables que c'était le nouveau directeur régional...

Rendons hommage à M. Vaccaro, ex-commissaire des Renseignements Généraux à Orléans, arrêté abusivement en 1944 et qui devint, par compensation, notre « grand patron ».

Grâce à lui, la nourriture s'améliora; les soixante-dix droits-communs qui occupaient encore des postes-clé furent envoyés ailleurs et les « matons » s'adoucirent. Malheureusement, M. Vaccaro fut atteint par l'âge de la retraite et remplacé par un rugbyman dont le niveau intellectuel n'atteignait pas la carrure.

On me donna comme « aide-peintre » un mouchard français du S.D. et je ne tardai pas à être éjecté de la peinture, pour « insuffisance au travail ». Jusque là, nul n'y avait pensé... Mais quand MM. les Surveillants prétendaient me faire travailler sans bon, dûment signé par le « sous-mac », ils pouvaient toujours attendre...

L'honneur des politiques consista à faire une vie impossible à la paillasse qui m'avait remplacé. Firmin, mécanicien des chemins de fer du dépôt de Tournon, qui avait conduit le dernier train de réfugiés du Midi en Allemagne, menaçait de l'enfourcher s'il se représentait aux douches des foulons... Et les autres camarades des divers ateliers ne furent pas en reste. Le mépris poursuivit cette lavette de l'administration pénitentiaire jusqu'à Eysses.

\*  
\*\*

On finit toujours par aimer sa prison. Le grand moultier de Robert d'Arbrissel y contribua puissamment. Les visites de ma famille aussi... Je voyais ma fidèle compagne environ tous les deux mois et deux de mes enfants par an... Car peut-on imaginer la pauvreté de nos familles ? Mais je ne pus embrasser ma mère, un jour qu'elle se présenta au parloir et que je me trouvai devant elle dans la cour d'honneur. Sont-ils humains ?

Après un séjour de sept mois aux innocupés, où je retrouvai le « grand Jef » — notre terrible et athlétique compagnon de guerre — et tant de braves gens, du plus humble au colonel Rocca, ancien président du Parti Autonomiste Corse, qui se morfondait loin de son soleil méditerranéen — je fus déporté à Ecouves (Meurthe-et-Moselle).

\*  
\*\*

« Quitter Fontevrault 1949 pour retrouver Fontevrault 1945, quelle déception ! »... Ainsi m'exprimais-je dans ma première lettre... qui ne parvint jamais à ma famille. — « Face au mur ! »... Habillés de guenilles brunes ; mélangés aux chevaux de retour, c'est ça que le ministère de la Justice réservait aux détenus « modèles » qu'il avait choisis comme moniteurs techniques pour la rédemption des jeunes délinquants ? Ça se termina par une grève de la faim et une enquête qui finit par donner raison aux politiques. — Avant sa conclusion, je fus transféré près d'Epinal, dans les Vosges, où une grande partie des politiques de Fontevrault m'avait précédé de vingt mois.

\*  
\*\*

Ah ! ce camp de la Vierge (n'est-il pas joli, ce nom ?) qui s'appelait officiellement « Maison centrale de Varaignes »... ce qui grinçait un peu... Nous en

entendions parler depuis si longtemps que ce fut un soulagement pour moi de partir d'Ecrouves, de laisser son directeur à gueule de faux chanoine et ses « matons » communistes. Un regret très sincère pour mes camarades, moins chanceux, restés en cellule et l'espoir qu'ils me rejoignent. — « *Demandez la Vierge, cré nom de Dieu!* »

J'y arrivais certain soir, après une traversée mouvementée dans la vallée de la Moselle. Ce n'était pas le mal de mer, c'était le mal « d'auto ». Sentant que le vomis m'arrivait au bord des lèvres, je dis aux « matons » :

« Attention à vos uniformes! »

... Aussitôt, portière ouverte. Je n'ai jamais vu mes suiveurs obéir comme ce jour-là. — Le vent frais de la Moselle me revigora.

\*  
\*\*

Notre aumônier était l'abbé Aizier, un brave homme. Que de fois l'ai-je entendu dire, au cours de ses sermons :

« *Mes pauvres amis, vous qui êtes ici, condamnés et innocents pour la plupart...* »

Mais je m'avisai de convertir son adjoint, un prêtre détenu, au gallicanisme. Ce cher camarade curé, qui avait déblayé Argenteuil sous les bombardements, parlant argot comme un gars de Ménilmuche et se baguenaudant en « short », commençait à en avoir marre de l'Eglise Catholique, Apostolique et Romaine. Il eut la naïveté de confier une lettre pour un évêque gallican à l'abbé Aizier qui s'empressa de la porter à l'évêque de Saint-Dié. Ce fut un joli micmac! Il fut question d'excommunier l'abbé délinquant. Quant à moi, je fis une épreuve... Le jour de la fête de l'Immaculée Conception (8 décembre 1949), je me présentai à la communion, après avoir entendu un sermon furibard de ce brave abbé Aizier contre les hérétiques. Il n'osa pas me refuser l'hostie, mais

les protestants alsaciens-lorrains qui étaient venus renforcer la chorale restèrent pantois d'entendre cette philippique qu'ils prirent pour eux... Quelqu'un qui rit bien derrière ses lunettes, ce fut Biber, ancien président du Tribunal de Strasbourg sous le régime allemand, quand je lui expliquai cela,,

\*  
\*\*

Il vaut la peine que je parle des Alsaciens-Lorrains qui, à eux seuls, composaient la moitié du camp de la Vierge.

Notre cher Fritz, par exemple, qui couchait avec Mme X..., femme du greffier comptable; communiste bon teint; Rennais par surcroît; d'autant plus hostile à ma modeste personne qu'il me connaissait sur réputation de Cour de Justice. — Elle, c'était une insupportable petite commère rouquine... Tellement folle de son Fritz qu'elle réussit à le faire transférer à T... quand son mari y fut nommé. — Fritz était un architecte alsacien d'origine wurtembergeoise, officier de réserve de la Reichswehr « noire »; beau garçon, ma foi; toujours chaussé de bottes (il ne cachait pas

sa marque de fabrique) et marié à une Celte d'outre-mer.

... Comme passe-temps, Fritz peignait des tableaux où les grenadiers prussiens, saxons ou mecklembourgeois pourfendaient les Français sur les champs de bataille de 70... Je regrette de n'avoir pu m'en procurer un pour le montrer à nos patriotes d'en deçà du Couesnon. Mais les naturels d'au-delà des Vosges en achetaient à l'envie.

... Une Alsacienne, à cocarde *noire-blanche-rouge*, se laissant courtiser par un soldat allemand dans le val du Hochkronembourg, fit florès...

C'est le même Fritz qui disait devant moi, au père Mouch, menuisier devenu gendarme et parti en occupation en Rhénanie en 1921; maire de sa commune alsacienne sur ses vieux jours (20 ans de T.F.):

« Hein, Mouch, du temps de Hitler, on convoquait la N.S.D.A.P., la N.S.V. et la *Hitler Jugend* pour assister aux défilés?... Mais du temps de *Wilhelm* (Guillaume II), il n'y en avait pas besoin, c'est à qui se disputerait pour loger les soldats et les officiers (allemands, bien entendu)!

C'est Schwach, adjudant de l'armée française (et d'opinions royalistes), me contant que l'Alsace-Lorraine avait donné *vingt-quatre régiments de volontaires contre la France* en 1914 et qu'il avait vu, lui, gamin de Strasbourg, les premiers volontaires

ayant réussi à se faire inscrire et à pénétrer dans les casernes, jeter à la foule des autres, par les fenêtres, les godillots et les tenues vert-de-gris.

Et on a fait tuer nos pères en 14-18 pour ça ?... Faut-il que le Jacobinisme soit une imposture!

« *Hallons, Henfants de la Batri-ie! Lé chour dé kloire est harrifé...* », chantaient les Helvètes de Winterthour à notre retour d'Allemagne.

\*  
\*\*

C'est dans ce camp étonnant que je sus que Guillaume II (qu'on m'avait appris à haïr, à l'école, comme « le Seigneur de la guerre ») était surnommé « l'empereur de la paix » (*der Friedenkaiser*) en Alsace-Lorraine.

C'est là qu'on m'affirma que le « Kaiser » avait tout fait pour se rapprocher de la France avant la guerre catastrophique de 1914.

Un vieil Alsacien (dont j'ai oublié le nom) me conta qu'on vit, un jour, arriver l'empereur à l'un des cols des Vosges servant alors de frontière. Dans ce lieu retiré, au milieu d'un cadre majestueux,

s'élevait un hôtel qui ne servait guère que l'été. Une foule nombreuse s'y était pourtant donné rendez-vous des deux côtés... L'hôtel (en territoire annexé) était pavoisé *aux couleurs françaises et allemandes*. Le « Kaiser » recevait, ce jour-là, un industriel parisien (ami personnel de Sa Majesté) dont il espérait beaucoup pour le rapprochement franco-allemand. Je compris, alors, l'allusion faite par notre Fritz au vieux Mouch...

\*  
\*\*

Alsaciens et Lorrains, catholiques ou protestants, vieux ou jeunes encore; qu'ils aient été adhérents du parti clérical de Rossé et d'Haegy ou de la *Landespartei*, plus avancée, d'avant-guerre; qu'ils aient adhéré ensuite au Parti National-Socialiste allemand ou qu'ils soient restés neutres; qu'ils fussent entrés dans la *Volksturm* de la dernière heure ou qu'ils se soient contentés d'avoir appliqué, comme maire ou garde champêtre, les lois du *Reich* (enfin retrouvé) dans leur village, les « Français de l'extérieur » germanisaient à qui mieux mieux.

Nous étions dans un ancien camp militaire où toutes les « rues » portaient des noms de généraux français... Au soir, la place « Hoche » (dite *Adolf-*

*Hitlerplatz* par la vox populi) retentissait de conversations graves ou sérieuses.

« Les Français de l'intérieur » (Parisiens, Lorrains francophones ou déportés de l'Ouest) se terraient dans leurs bâtiments. — Plus, un germanisant qui boudait : l'intendant de police Spach, dont on disait qu'il avait arrêté André Marie à Rouen « parce qu'il faisait du marché noir ». — Ce francophile obstiné était blond comme le blé mûr, immense comme un Hanovrien et il avait les pieds plats. Je trouvais le contraste comique.

Mais je résolu, moi, Keraudren, sorti du « mitard » d'Ecrouves et de celui d'Epinal (où j'avais été jeté en arrivant), de ne pas nous laisser confondre avec les « Gaulois » — selon l'expression d'André Geffroy ; ni avec « les Teutons » — comme disait le commandant Albert Lainé, frère de notre grand chef et notre instructeur militaire.

Je réunis cinq à six Bretons après la journée de travail (assez dure, à la manière allemande) et nous arpentâmes l'esplanade, croisant et recroisant les « Dietsch », en parlant *brezoneg* à haute voix. Mis au courant par un camarade venu de Fontevrault en 47, les « Dietsch » sourirent... Mais le « maton » de service se précipita, la mine inquiète, hors de son mirador, le premier soir qu'il entendit ce langage inconnu.

L'un de nos compatriotes avait reçu précédemment une lettre en breton ; elle fut envoyée à Paris, à la censure du polonais.

\*  
\*\*

Une belle chose, une chose splendide ai-je vue, du moins, en ce camp-là. Au matin de Noël 1949, les catholiques prenant la place des protestants pour former la chorale du « temple » et mouvoir l'harmonium (*U.S. Army, if you please*), tandis que les « parpaillots » (luthériens, pour la plupart) prenaient part à la sainte cène (réformée). J'ai chanté de tout mon cœur les psaumes et hymnes que je connaissais : moi, né catholique et Breton toujours. Après le culte, je fus prié, gentiment, de venir prendre ma part de cigarettes, d'oranges et de gâteaux secs qui nous étaient offerts par le jeune pasteur nouvellement arrivé en Epinal. Qu'il était d'un accueil charmant et que mes camarades alsaciens et lorrains, tant catholiques que protestants, m'ont édifié ce jour-là !... A la sortie du petit temple minuscule qui portait au fronton la parole de Jean : *Dieu est amour* et aussi : *Crois et ne crains pas*, je me fis eng... par un fétard qui se

prétendait huguenot et qui était venu sur le tard au culte, bourré d'huitres et navré de vin blanc... C'était un « Gaulois », bien entendu!

\*  
\*\*

Hélas! le camp de la Vierge va être dissous et nous allons être transférés en centrale (à Clairvaux) ou au camp de Saint-Sulpice-la-Pointe, dans le Midi. Je suis désigné pour celui-ci. Souffrant d'une épidéymite, quel pénible voyage! Mes camarades — qu'ils en soient remerciés! — doivent m'étendre à même le sol dans une cellule de cette infecte « Santé » qui sent la linette parsemée de courants d'air. A la gare d'Austerlitz, le lendemain, j'envoie promener un flic qui trouvait que je ne marchais pas assez vite. Un civil calme l'énergumène: le directeur des transferts. Encore une nuit et un jour de voyage. Par bonheur, je suis admis dans le compartiment des malades (entassés à dix!) et on m'ôte les fers.

\*  
\*\*

Tout ce qu'il y a de plus cordial. Quelle dérogation aux habitudes! — et quand même légèrement inquiet, le chef du convoi, brigadier-chef de Fresnes, s.v.p. — se précipite à Gaillac:

« Les gars!... Il vient d'y avoir une catastrophe terrible. Nous ne pouvons plus aller en train jusqu'à Saint-Sulpice... Deux autorails viennent de se télescoper. Il y a, au moins, vingt morts et cinquante blessés.

Il hésite:

— On va vous déchaîner pour prendre le car. Mais ne faites pas les c... Vous êtes des politiques et pas des droits-communs!

— D'accord! D'accord! répond quelqu'un aussitôt.

— D'accord », grondent les autres.

Et on nous déchaîne.

Honneur à ces gardiens humains. Oh! ils n'ont pas dû toujours être comme cela. Mais cinq ans ont

passé... On sait maintenant que les politiques ne sont ni des bandits, ni des traîtres.

On s'interroge tout en descendant des wagons et en tâchant de ne pas perdre son paquetage.

« Qu'est-ce qu'il y a ? »

La gare de Gaillac est pleine d'éclopés. Pansement à la tête, aux bras, aux jambes. Des blessés légers, sûrement. Mais accablés quand même par le malheur.

Nous sortons. Le dernier — fatalement, puisque ces satanées pelotes m'empêchent de me traîner comme je veux — c'est moi, Keraudren. Je suis le « chef » Fossatti, du P.P.F., qui geint, appuyé sur « Toto Guérin », autre membre du P.P.F., aussi mal en point que lui.

Et tout à coup, j'entends une voix qui clame :

« Si c'est pas malheureux de voir ça, *aussi!* »

Merci, ami inconnu, je ne sais qui vous êtes; vous parliez dans mon dos. Je souffrais trop pour me retourner. Il y a donc de braves gens en France? Je m'en doutais; je le savais; mais ça fait plaisir quand même d'entendre une voix compatissante dans les tréfonds du malheur, et si loin de chez soi et des siens.

... Une demi-heure après, une sourde rumeur parcourait notre car. Je me penchai: les deux auto-

rails, écrasés comme des bêtes aveugles montées à l'assaut l'une de l'autre, se dressaient dans la campagne déserte.

\*  
\*\*

Le car nous dépose. Complètement abrutis, nous contemplons un petit village nègre: des baraques en bois barbouillées de goudron, coiffées d'un toit de tuiles branlantes. C'est triste, c'est miteux, c'est ridicule. C'est ça, le camp de Saint-Sulpice? Je me rappelle que le Corse Rocca m'a dit qu'il était heureux quand il était ici. Mais la plupart — pour ne pas dire tous mes camarades — regrettent Epinal... à haute voix.

Un quart d'heure après notre arrivée — alors que j'étais allongé, sans force dans la baraque de réception où des esthètes faisaient — sans se soucier de nous — de la culture physique, je vois surgir un grand jeune homme au teint pâle, à la chevelure en crinière, très digne avec un dossier sous le bras et qui me dit d'une voix brève:

« C'est vous, *Monsieur Keraudren?* » S'il n'eût été



vêtu de bure, je l'eusse pris pour un employé du greffe.

« Je suis le chef des Bretons du camp, ajoute-t-il aussitôt avec assurance et simplicité... Voulez-vous venir dans ma baraque ? J'étais membre du Parti National Breton, reprend-il en constatant ma réserve...

— Ah! dis-je... Où ?

— A Bordeaux.

— Quel était le chef des Bretons émigrés ? »

Il me donne le nom de ce brave Guillou. Aucun doute!

Lui, c'est Frédéric Le Vavasseur, né à Bordeaux d'un père breton, ingénieur des Ponts et Chaussées; il est marié à une Allemande, fille d'un nazi « dénazifié »; il s'est fait capturer en uniforme d'officier yougoslave à Strasbourg.

\*  
\*\*

Dans ce camp béni de Saint-Sulpice, on pouvait organiser des fêtes bretonnes. Honneur à nos devanciers! Le Vavasseur voulut absolument que je continue la tradition. — Il était têtù, Frédéric, comme un Breton bordelais. Alors, mon Dieu, il fallut faire du neuf et de l'authentique. Avant mon arrivée, on chantait un cantique à saint Yves sur l'air du *Bro goz ma zadou* (« Vieux pays de mes pères »), hymne national breton. Je crois bien qu'il servait aussi pour la Sainte-Anne... Je lui substituai le célèbre cantique de Tréguier *Nann, n'eus ket e Breiz, nann n'eus ket unan, nann n'eus ket eur sant evel Sant Erwan* (Non, il n'y a pas en Bretagne un saint comme saint Yves) et fis le signe de détresse à la bonne Marguerite Gourlaouen, l'apôtre féminine du « Breton par correspondance », qui nous expédia de discrets paquets de brochures, cantiques, et tout et tout, que nos dévoués camarades des « colis », Bretons « coloniaux », nous refilèrent avec non moins de discrétion.

Donc, il y avait à Saint-Sulpice, déjà avant notre arrivée, des banquets bretons. Keraudren présent, ils

prirent carrément un caractère national. Quelques-uns s'en offusquèrent et s'en furent, tel ce gros et gras Vichyssois (de Saint-Malo) qui s'était réfugié dans les « surplus américains » en Allemagne et qui fut assez bête pour se laisser arrêter à une escale aérienne à Toulouse. Le type de militants « secs et carrés » que j'aimais ne cadrait guère avec cet arriviste bouffi et suffisant, tout ce qu'il y a de mieux fait pour dégoûter le peuple de la *Révolution* soi-disant *Nationale*. Nous, nous étions des nationalistes bretons et nous allions bien le lui montrer à ce bourgeois que les corsaires auraient mis à la broche. Après quelques moments d'hésitation, Le Vavasseur, qui l'avait « bombardé », naguère. « président des Bretons », se rangea à mes côtés.

La Saint-Yves 1950 fut un succès. Je n'avais voulu que des Bretons. Tous étaient enthousiastes et plusieurs vinrent me donner l'accolade. Il paraît que je les avais remués jusqu'au fond des tripes. Parlez à des Bretons, en tant que Breton — sans vous occuper de la France — et vous verrez le résultat!

Naturellement, il y eut une vieille salope de Bas-Breton, partie dans le Midi comme fonctionnaire, qui susurra que « la direction allait tous nous mettre au trou et, qu'en tout cas, les grâces seraient refusées à ceux qui nous suivraient ». Triste à dire, mais cette couleuvre vipérine trouva un écho chez un instituteur libre qui nous lâcha aussitôt après la fête. Evidemment, ce prétendu politique avait trempé

dans un guet-apens qui aboutit à l'assassinat d'un sénateur radical du Sud-Ouest. L'eau bénite n'a pas toujours engendré des génies, malheureusement!

\*  
\*\*

Le directeur du camp de Saint-Sulpice-la-Pointe était Corse et prudent. Son opinion, il me l'exprima en ces termes:

« J'aime mieux vous voir fêter la Bretagne que penser à vous évader. »

Et il ajouta:

« Vous chantez très bien. Je vous ai entendus. »

Pour une chorale d'amateurs, quel compliment!

Oui, il y avait dans nos rangs des gars dévoués et aussi des « compétences ». Notre ami Rouche, par exemple, qui était Nantais et qui ne savait pas un mot de breton, qui fut un excellent chef de chorale. Il faut dire encore que nous étions environ vingt-cinq Bretons dans ce camp; sur lesquels huit bretonnants, dont moi-même qui avais appris notre

langue. Mais à nous seuls, nous étions plus vivants que les quatre cent quatre-vingts Méridionaux et Parisiens réunis.

\*  
\* \*

Je disais à mes camarades :

« La Bretagne, pour moi, ce n'est pas les ajoncs d'or, le beurre salé et les chapeaux « à guides ». Ce n'est pas davantage la mer ou le granit. La Bretagne, *c'est la langue bretonne*, sans laquelle elle n'existerait pas. La langue bretonne aurait pu aussi bien être parlée dans le désert de Gobi et il y aurait là-bas une nation bretonne; l'Armorique n'eût été qu'un quelconque Maine-Anjou, une simple fin « des Gaules ».

Peut-on m'expliquer, cependant, comment ce furent toujours des gens des Marches franques qui l'ont défendue, cette langue bretonne, sous les ricanements des « nés-natifs » qui la renient pour la plus grande joie des salopards ceinturés de tricolore ?

\*  
\* \*

Il y avait dans ce camp presque toulousain une faune particulièrement pittoresque, allant des Niçards et des Marseillais (dont la plupart étaient Italiens) jusqu'à un Rennais qui se prétendait capitaine anglais de l'Intelligence Service et qu'on m'assura être un Fifi de chez nous. En tout cas, il avait épousé la cause de l'Angleterre jusqu'au bout. Seulement, il devait piocher dans un dictionnaire pour écrire à sa fiancée, au Canada. Nous étions d'accord tous les deux pour reconnaître comme duc de Bretagne le petit prince Charles. Comme mon capitaine de l'I.S. disposait de charbon presque à discrétion, cela me permit d'écrire un roman en l'hiver 50-51. Sans cela, j'aurais gelé dans ma baraque.

Saluons au passage le colonel Marmartschev, de l'armée russe blanche... Un jour, j'entends notre papelard chef de baraque (qui ressemblait comme un neveu à son oncle l'abbé Trochu, directeur de l'*Ouest-Eclair*) demander :

« Quand Staline sera mort, mon colonel, qui lui succédera ?

Et une grosse voix répondit :

— Quand cette saloperie sera crevée, c'est une autre saloperie qui lui succédera. »

Je jetai un coup d'œil par-dessus le rempart de couvertures étendues qui séparait la baraque en deux et vis un homme nouvellement arrivé, aux yeux riboulants, portant de grosses moustaches, et qui parlait un français parfait.

Marmartschev était un patriote russe, mais très indépendant. Il me dit carrément un jour : « Si Staline se fait couronner empereur à Notre-Dame-de-Kazan, je marche pour Staline ! »

C'était aussi un très brave homme qui aimait, comme les Français, le vin rouge. Une jeune femme de la noblesse parisienne venait de temps en temps, pour lui, au parler. Le colonel Marmartschev s'arrangeait toujours avec un jardinier (détenu pouvant sortir du camp) pour offrir à cette demoiselle une magnifique gerbe de fleurs.

Je fis connaissance de Grimaldi, secrétaire général du *Partitu Corsu Autonomista* jusqu'à la guerre. Pour avoir pris en charge la mairie de Bastia, au moment du passage des troupes allemandes, il avait été condamné à mort avec quatorze chefs d'accusation !

*Eugenio* comme je l'appelais affectueusement, car une véritable amitié se noua entre nous, était déjà

très âgé et passablement amaigri. C'était un « puits de science » au point de vue historique. Quel régal pour moi — et imbattable sur la question napoléonienne, en particulier. Les Français, eux mêmes, venaient le consulter.

... Je ne suis pas surpris que Mussolini, qui l'avait reçu plusieurs fois, l'appelât : *carissimo Eugenio!* l'estimant à sa juste valeur. Bien entendu, Grimaldi était Corse de race, Italien de cœur et de culture... Si l'on comprend les Alsaciens-Lorrains, on doit comprendre aussi les « Corsistes »... Après tout, la France a conquis l'île il y a moins de deux siècles !

Nous avions également un préfet, à qui il fallait l'étoffe de trois pantalons pour lui couvrir le postérieur (je n'invente rien !). Un petit groupe d'éphèbes, dont un ancien gouverneur des colonies qui parlait anglais comme père et mère ; quelques voleurs (je m'en aperçus lorsque j'oubliai sur le fil de fer à sécher une chemise toute neuve) et des infirmes... Parmi eux, un garde mobile parti dans la Waffen S.S. et à qui ses collègues écrasèrent les parties génitales, à coups de crosse de fusil, sur un évier. Ça se passa à Ravensbourg (Allemagne) en 1945.

Il y avait également un aveugle à qui on avait crevé les yeux et que notre dévoué médecin détenu, docteur Fourcade, conduisait à la messe que célébrait tous les matins notre camarade-prêtre Corbière. Je vous dis que c'était un camp privilégié !

Les joueurs de pétanque, bruyants comme tous les « Mocos », gênaient bien un peu le culte protestant, que le pasteur d'Albi assurait tous les quinze jours. J'y ai connu — et estimé — un véritable huguenot des Cévennes: Maurice Lebrun, ancien secrétaire de rédaction de *L'Humanité*, qui était entré, drapeau rouge déployé, dans la prison de Nîmes, pour délivrer Marty, le « mutin de la Mer Noire », dans les années 20.

Il y avait même un centre « culturel » et un cinéma. Place payée par un camarade angevin, qui croyait me faire plaisir, j'y sifflai le film de Roger Crétin, dit Vercel, sur le traître *Duguesclin*. Il paraît qu'un Dominicain défroqué (qui jetait les juifs par les fenêtres à Marseille) s'agenouilla dans sa baraque pour demander pardon à l'illustre connétable. — La folie le guettait sans doute.

L'organiste de Saint-Sulpice, le très catholique M. Gase, jouait le *Horst-Wessellied* pour la sortie de la messe.

La première fois que nous l'entendîmes — ce « lied » — c'était par ses soins, à l'abbaye de Fontevrault, en 1948. Nous n'en croyions pas nos oreilles. Les matons n'avaient rien compris. Et, pourtant, on souriait (pour une fois) et on se poussait du coude.

M. Gase alternait, d'ailleurs, avec la *Royale*. Les « Chouans » du Barzaz Breiz furent à l'honneur à Saint-Sulpice, dès qu'il les connut par mes soins.

Faut-il ajouter que M. Gase, qui possédait encore une voix splendide, avait été choisi pour chanter la *Marseillaise* à l'arrivée des Américains à Bordeaux, en 1918 ? Mais, depuis, il avait eu deux fils tués, l'un dans la police, l'autre dans la Milice. Lui-même avait eu les deux jambes brisées en tentant de s'évader d'un repaire F.T.P.

\*  
\*\*

Notre dentiste, M. Beauséjour, était du plus beau noir. Un Réunionnais, né à Madagascar. Mais le véritable maître du cabinet dentaire était notre ami Pol Le Reste qui savait si bien chanter: *O mon berger fidèle-le!* celui d'Arcadie, par allusion au célèbre tableau de Nicolas Poussin, bien sûr!... Pol avait failli mourir à Fontevrault en 46; avait été sauvé grâce à l'intervention de son frère médecin-commandant, qui se rendit jusque dans la Creuse pour en rapporter 2 500 000 unités de pénicilline, dont il fit cadeau à la Maison centrale; et je l'avais retrouvé, au bout de multiples années de bagne et de camps, venant de Clairvaux.

Parfois, Beauséjour, qui avait le joli prénom d'Yves, disparaissait pendant des semaines et Pol commençait à ronchonner, car il lui manquait des ampoules et autres *machins-chouettes* que, seul, le dentiste noir, « conventionné » par l'administration, pouvait se procurer. Un soir, un hémophyle — qui l'ignorait lui-même — faillit « claquer » entre les mains de Pol et il fallut transporter d'urgence le pauvre type à l'hôpital de Toulouse.

Puis je retrouvais notre Réunionnais, perché sur le fauteuil dentaire, bavardant familièrement avec Pol. Quand je survenais, il découvrait dans un large sourire une magnifique rangée de dents blanches. Car c'était un homme charmant, plein de sympathie pour les détenus politiques, en général, et les Bretons en particulier. Seulement, il avait une nombreuse famille qui l'occupait beaucoup...

Sa femme était une blonde de Rubens; sa belle-mère étant Flamande et son beau-père... président de l'amicale bretonne du Tarn-et-Garonne!

... Un jour que je contemplais mélancoliquement à travers le grillage du camp l'horizon lointain de la montagne Noire et que, par la pensée, je revoyais mes enfants courir dans mon pays perdu, je crus être l'objet d'une hallucination: de la vigne voisine, aux feuilles mordorées par l'automne, surgit la chevelure frisée d'un enfant couleur de café au lait, ensuite un second angelot brunâtre se montra, enfin un troi-

sième... Révais-je éveillé ? Quand on est prisonnier, on se tâte parfois...

... Eureka! ce sont les enfants du dentiste.

Yves Beauséjour nous fit un plaisir touchant quand il vint avec toute sa famille (beau-père, belle-mère et petits enfants y compris) assister à la messe de la Saint-Yves 1951. Ils pleurèrent en nous entendant chanter les cantiques en breton. Nous prisonniers, si loin de notre pays. C'était de braves cœurs. Les Français, eux-mêmes, étaient impressionnés.

\*  
\*\*

Grand émoi un jour. Un maton soupçonneux m'amène au parloir sans autre explication. Quelle n'est pas ma surprise de reconnaître M. Couzi, curé vieux-catholique<sup>1</sup> de La Chaux-de-Fonds, en Suisse.

C'est chez lui que je comptais me réfugier en 1945. Je réussis à le prévenir de mon passage en Helvétie.

1. — Les Vieux-Catholiques se sont séparés de Rome lors de la proclamation de l'infaillibilité du Pape en 1870 (une goutte d'eau qui fit déborder le vase... sacré). Ils ont des Eglises organisées en Hollande — où l'on remonte à Jansénius —, en Allemagne, en Suisse et chez les Polonais des U.S.A. Il y a eu plusieurs paroisses en France... et en Bretagne (Nantes). — Intercommunion avec l'Eglise anglicane.

mais il fut impossible à son confrère de Genève de me voir en ma prison de Claparède. « *Pensez donc, m'écrivait spirituellement, plus tard, M. Couzi, qui était Français... On lui a dit: c'est un autonomiste breton! Et mon confrère qui est Neuchâtelois de répondre: Vous autres Genevois, vous n'êtes pas autonomistes?... De même, concluait M. Couzi, que M. Jourdain faisait de la prose sans le savoir, les Suisses font de l'autonomie cantonale sans s'en rendre compte!* »

Je ne connaissais M. Couzi que par photo. Je reconnus immédiatement sa bonne figure ronde, au teint si clair qu'il me parut blanc; ses yeux qui respiraient la bonté et qui étaient d'un bleu admirable. Il était en civil. J'étais vêtu de bure.

« Voyez comment les Suisses m'ont « mis », lui dis-je.

— Je viens vous demander pardon pour eux, répondit-il d'une voix douce et je sentais sa ferme conviction.

— Avant toutes choses, repris-je, donnez-moi votre bénédiction! »

Il le fit très simplement. C'est alors que j'aperçus près de lui un homme grand et jeune qui me fixait.

« Mon neveu, dit M. Couzi; il est juge d'instruction

au tribunal de Villeneuve-sur-Lot. C'est grâce à lui que j'ai pu venir vous voir.

Je vis une larme perler au coin des yeux du juge.

« Eh! bien, monsieur, lui lançai-je, vous avez entendu comment parle, spontanément, un condamné politique, puisque j'ignorais votre qualité », repris-je en m'efforçant de sourire.

Ce magistrat intelligent et humain (je le compris à deux ou trois mots quand il me parla de nos malheureux camarades de la centrale d'Eysses) a dû faire une belle carrière.

Mais le soir, le comptable général du camp, venu de Fontevrault (celui-là même qui avait giflé le *kapo*), me dit:

« Mon pauvre Jean-Yves!... Une nouvelle affaire qui te tombe sur le dos ?

— Non! non! Tout s'est bien passé.

— Ah! je me disais aussi: ce juge d'instruction-là a l'air d'avoir une bonne gueule.

J'éclatai de rire:

— Ce n'était pas un juge d'instruction; c'était un curé... Le juge était venu simplement accompagner son oncle. »

... Geste « chic » dont je lui sais encore gré. Et la

sympathie de mon camarade — et de tous ceux qui me connaissaient dans le camp — me toucha. Allons, j'aurai passé une bonne nuit, grâce à « tonton » Couzi, comme l'appelaient mes enfants. Que Dieu ait son âme!

\*  
\* \*

Un libérable à Fontevault disparaissait comme dans une trappe, au petit matin, laissant ses pauvres camarades entre les murs sinistres et la garde-chiourme non moins sinistre. Ici, on fêtait préalablement la libération de tel ou tel, et ses amis se réjouissaient... Cela n'allait point sans quelques libations. Nous autres, Bretons, y ajoutions le chant choral. Je me souviens du départ de Lucien Lahaye, ancien secrétaire régional de la Milice française, un Rennais froid à qui je disais: « *Il ne te manque plus que la perruque d'un juge anglais!* » (c'était un ancien basochien)... Les cloisons tremblaient quand nous entonnâmes, verre en main, *Tenn e vo ar gad* — (« Le combat sera dur ») — un hymne guerrier irlandais du Moyen Age, dont Mordrel avait adapté les paroles en breton... L'infirmier était en face; l'infirmier annexe derrière la cloison du dentiste où nous officions. Pas un malade ne se plaignit. « *Au contrai-*

*re!* me dirent le médecin et l'aumônier, *vous les avez réjouis.* » — Les Bretons étaient bien vu de tous.

Quand Frédéric Le Vavas seur, notre ancien chef, que j'avais surnommé *Robespierre* (car il aurait volontiers envoyé à la guillotine les quelques traîtres à la langue bretonne dont j'ai parlé déjà) fut libéré, j'organisai dans notre baraque une cérémonie du tonnerre. Je tins à le féliciter devant tous (et il y avait du monde à écouter!) de son patriotisme, du mérite qu'il avait eu à grouper, le premier, les Bretons du camp. Chacun lui porta un toast... Mais quand il s'agit de chanter, ce fut du cafouillage. Je me fâchai tout rouge et j'enguirlandai mes compatriotes, car j'avais aperçu des têtes moqueuses de Français et d'Italiens qui apparaissaient au loin. L'ordre vocal se rétablit sous la baguette de Rouche et Le Vavas seur me transmit solennellement, à sa manière, le fanion breton à bandes blanches et noires: celui de *Breiz Atao* que j'ai gardé en souvenir.

Mais, le lendemain, quelques jeunes amis français de la troupe théâtrale que nous avions invités et qui m'avaient entendu, vinrent me trouver pour me demander de jouer dans « *Les mains sales* »... Vous savez, le rôle du commissaire du peuple qui gueule: « *Irrécupérable!... A liquider!* »

« *Mais si, Jean-Yves; mais si! Il n'y a que vous, avec votre autorité, qui pouvez tenir ce rôle.* »

J'avoue que c'était tentant. Mais je me dis que je



me couvrirais de ridicule si mon jeu de scène était manqué, et je rétorquai à mes jeunes amis :

*« Oui, oui, vous avez vu les tribus armoricaines en délire... J'ai commandé les Bretons et ils ont obéi. Mais voyez-vous, on peut être un bon personnage de théâtre et faire un mauvais acteur... »*

Moi, jouer du Sartre ? La pièce ne fut jamais montée.

\*  
\*\*

Je m'étais dit que je ne parlerais plus de Guillaume Berthou. Tout homme a ses faiblesses; il en eut une, colossale, en invitant à sa table, à Guipavas, en 1932, le commissaire Mallet, de la brigade mobile, chargé de surveiller les activités bretonnes, auquel il conta devant moi, pantois, tout ce qu'il savait. Mais ceux qui l'obligèrent à vendre, à perte, un commerce, patrimoine d'une orpheline, et qui l'acculèrent à l'exil; ceux-là, non plus, ne furent pas des héros dignes de l'épopée celtique.

... Mallet, honnête homme, ne se servit pas de ces confidences. — Hénaff considérait Berthou comme un malade... *« Ce n'est pas lui qui est responsable, ce sont ses bacilles! »*

Guillaume Berthou, qui fut mon ami est mort au printemps 1951, encensé comme un pape. N'avait-il pas retrouvé la religion druidique, celtique, que sais-je?... La vraie!... Car ils sont trois ou quatre archidruides à se la disputer; sans compter le druide officiel qui ne figure guère que sur les *dolmens* en simili; ce qui excitait nos « lazzis » naguère. La mode a changé; les jeunes sont devenus vieux.

Revenons à Berthou... Ce jour-là, 13 mars 1951, je m'éveillai dans mon camp de prisonniers en promettant à Dieu que je n'irai pas le souffleter à ma libération pour toutes ses petites vacheries.

... Le courrier arrive à 10 heures et j'apprends la mort de Berthou. Comment appeler cela ?

... On l'a trouvé mort, au matin, dans sa chambre, une jambe en dehors du lit. S'était-il senti mal et avait-il voulu se lever ? S'était-il « piqué » ?

Depuis longtemps, il utilisait toutes sortes de médicaments, étant tuberculeux rénal au dernier degré. — Certains insinuèrent qu'il s'était suicidé, sachant qu'il perdrait son dernier emploi. Je ne veux pas le croire...  
Pauvre Gwilh!

\*  
\*\*

Août 1951. — Tout à coup, une rumeur court le camp: Pétain est mort! Le maréchal est mort!

C'était vers la fin de l'après-midi. Un poste clandestin avait capté la nouvelle. En un moment, les ateliers furent fermés (par les détenus), les baraques se vidèrent et on vit tout le monde accourir au centre culturel où le P.P.F. Jean Lousteau déploya un immense drapeau tricolore. Les neuf dixièmes du camp étaient rassemblés pour cette réunion improvisée. Un brigadier accourut, trop tard! Impuissant, il dut assister, découvert (« la casquette! la casquette! » criaient les gars), à cette cérémonie funèbre où Jean Lousteau prononça une harangue digne et respectueuse pour le vieux chef des Français.

Très ému par la mort du vieux martyr, j'étais rentré, cependant, dans ma baraque parce que je ne voulais pas saluer le drapeau tricolore.

Quelle ne fut pas ma surprise, rencontrant Grimaldi dans la soirée, de l'entendre me dire; lui arrêté par Daladier et détenu par Pétain dans ce même camp de Saint-Sulpice:

« Vous n'êtes pas venu, Keraudren ?  
Je secouai négativement la tête.

— Eh bien, je suis allé, poursuivit le Corse indomptable qui atteignait bientôt sa dixième année de prison. Pour moi, il y a eu trois grands Français: Vercingétorix, Jeanne d'Arc et Pétain... Napoléon n'était pas Français. »

\*  
\*\*

Pol est parti, Le Vavasseur est parti; reste Le Gall qu'on peut considérer comme un nationaliste breton (d'ailleurs, un très bon camarade, ex-patron pêcheur avec tout ce que ça comporte de gouaille et de dévouement). Ma conditionnelle (admise) a été reportée par le ministre « à six mois » — et il a fait immédiatement libérer un Breton, *soldat de la Wehrmacht!*... Ah! s'il savait, cet israélite, circonvenu par un grand électeur.

La Saint-Yves 1951 a été un triomphe. J'ai parlé pendant trois quarts d'heure sous le portrait de la duchesse Anne (offert par un espion international), devant la carte murale de Bretagne dressée pour les Ecoles libres du Finistère, où je montrais nos victoires et nos défaites à vingt Bretons et à vingt Français — l'élite du camp, protestants, catholiques et incroyants réunis (il y avait même un païen: c'était Pol). Le soir, deux imbéciles se prirent de querelle et un brigadier (nouvellement arrivé, lui aussi) voulut

faire un rapport... Notre vieux et cher Grimaldi, invité d'honneur, arrangea cela... « Entre Corses, voyons! »... Huit jours de mitard avec sursis... Dans ce camp modèle, il n'y avait pas de bagarres. Il avait fallu deux Bas-Bretons saouls (à qui j'avais interdit de servir à boire librement, parce que l'un d'eux avait dix-huit ans de colonies et l'autre était trépané) pour se quereller.

Tout est devenu triste pour moi. Je repense à la visite de ma femme il y a un an... Pour la première fois depuis 1945, j'avais pu l'embrasser, car il n'y avait qu'un grillage (auparavant deux grilles nous séparaient d'un mètre cinquante). Je réussis à l'embrasser encore à la sortie (en lui remettant un bouquet de fleurettes, gentiment offert par les camarades) et l'un des matons (ce n'était pas un Corse) me tança :

« Vous ne vous êtes pas embrassés assez comme cela au parloir! »

... O « chef », si vous allez un jour « au trou », lors d'une quelconque épuration, vous comprendrez!

\*  
\*\*

Enfin, ça y est: Louis Le Gall, Guivarc'h et Morel, les derniers Bretons vivifiant le camp, m'accompagnent... Je franchis la grande porte grillagée (très débonnaire à vue Fontevrault) et tout à coup j'entends:

*Luskell va bag war gribell an dour...*  
(Balance-toi, ma barque sur les vagues...)

*...dispak da ouel ha red!*  
(déploie ta voile et cours).

C'est un chant de pêcheurs écossais traduit en breton par l'abbé Perrot.

J'avoue que j'ai les larmes aux yeux. Mes camarades aussi. Pour un peu, j'aurais franchi la clôture pour retourner avec eux. Impossible, il faut se séparer.

Au « mitard », où il faut bien me foutre pour la dernière nuit et pour la fouille (on m'y vola une couverture personnelle; j'avais donné les autres à papa Grimaldi) — je lance un paquet de « gauloises » à un ex-milicien qui tira sur les F.F.I. dans Paris occupé par l'armée Leclerc. C'est un titi, Alsacien par son père et Espagnol par sa mère, à qui sa marraine de guerre a dit:

« Quand vous serez libéré, promettez-moi de ne pas faire cocue votre femme plus de deux fois par semaine! » (Il lui a fait un enfant en arrivant).

... Le « Baron » est là pour quelques peccadilles (il a mal fait sa comptabilité de baraque et a « piqué » un peu dans l'argent des copains en spéculant sur un mandat qui n'est pas arrivé, hélas!).

Sa femme était Bretonne et je l'avais connue en Allemagne, où elle s'était réfugiée avec cinq gosses et la grand-mère, mais ne sachant où était passé son zèbre de mari.

Pauvre Charlotte, je l'ai revue, ici, avec un affaïssement de la colonne vertébrale! L'un des fils est parti « curé », comme dit son mécréant de père qui ne croit ni à Dieu, ni à diable, mais à sa bonne étoile. Et, de fait, il s'en tirera avec treize ans de liberté anticipée.

1<sup>er</sup> novembre 1951. — Le carillon de Saint-Sernin égrène les notes grelottantes et tristes du « Placare Christe »... Je viens de débarquer à la gare de Toulouse où l'automobile des parents d'un co-interné (un milicien du Midi) m'a déposé avec beaucoup de gentillesse et mes bagages. Tout de suite, les cheminots reniflent sur mon sac américain (il vient de Fontevrault et porte encore le matricule 2938). Soixante francs la consigne, je suis effaré; j'en étais encore à trois francs.

... Le canal de Riquet... Un bistrot... Des gens très gentils, mais ils sont Parisiens. — « Vous êtes Breton? Nous avons justement du bon cidre! » Je contemple une affichette verte: *cidre de la Vallée d'Auge*.

... Cinq minutes après, je dois demander les waters et un café pour essayer d'arrêter « ça ». Enfin, ils sont « braves ». La messe? Tenez, monsieur, à l'église en face! Mais elle est terminée... Jamais homme ne s'est senti si seul le jour de sa libération que Jean-Yves Keraudren.

... J'arrive à Saint-Sernin. Carillon toujours. Magnifique basilique. Communion. Je manque de sangloter. Je pense à mes camarades de Saint-Sulpice qui communient à l'heure qu'il est dans leur baraque en bois.

Jamais je n'ai mieux compris comment les droits-communs sont fous en sortant après vingt ans de bagne et peuvent violer une petite fille. La claustration, c'est terrible!... Moi, j'irais plutôt me jeter dans la Garonne. Mais c'est un fleuve étranger.

Je cherche mon vieux Brigant, Yves, un de mes secrétaires de St-Su. quand j'écrivais un roman « XVIII<sup>e</sup> siècle »... Le frère du visiteur général des Ecoles chrétiennes des Frères *en Chine* (expulsé à Hong-Kong). Les bonnes sœurs (de la Charité!) à qui je m'adresse à la sortie de Saint-Sernin, oublient de me répondre et rentrent pieusement dans leur couvent.

mais une brave femme, qui a vu la scène, me « prend en charge ».

« Venez, monsieur, c'est par ici! » (J'ai expliqué que mon ami est maître d'études dans un collège.)

... C'est ainsi que je vois la Garonne verdâtre et l'Hôtel-Dieu aux toiles de tuiles rouges. Des arbres sur un quai. Une rue adjacente. Un immeuble neuf.

« C'est là, monsieur!

— Merci, merci, madame! »

... Je sonne. Figure étonnée du prêtre qui vient ouvrir. Dès les premiers mots, je comprends que je me suis trompé, ou plutôt, que la brave femme m'a involontairement trompé. Ce n'est pas le collège Saint-Michel (il est à l'autre bout de la ville, près de la prison, brr!), c'est le collège Sainte-Barbe. Mais le prêtre est sympathique (jeune à lunettes). Nous conversons sur le pas de la porte.

« Vous êtes Breton ? fait-il. Je suis de Quimper.

— J'ai habité Quimper, chez Mme G..., avenue de la Gare. J'étais décorateur! C'était en 1933.

— Mme G...! Son fils a commencé ses études avec moi. Il est maintenant photographe à Quimper. »

Cher et gentil abbé, digne comme un prêtre breton. Je suis « tombé » chez les Assomptionnistes.

« Je ne puis vous inviter à notre table, me dit-il,

à mon grand regret. Nous attendons aujourd'hui le recteur de l'Institut catholique et toutes les places sont retenues. Je ne veux pas, non plus, que vous alliez avec notre personnel. »

... De fait, j'ai vu deux ou trois gueules qui ne me plaisent pas beaucoup.

Alors, dans une pièce d'accueil, il m'apporte un *rosbeef* et du pain. Ne pouvant plus avaler de nourriture, je demande un verre d'eau. Il m'apporte un grand coup de rouge.

... 14 heures. Déjà sur le quai de la gare, j'entends un cri: « Keraudren! »

Brigant! Trop tard, je monte dans le train... A Bordeaux, Le Vavasseur m'attend dans la nuit. Sa femme a une grippe infectieuse et il ne peut me recevoir.

... Dans les ténèbres, le train roule vers la Bretagne.

J'ai six jours pour me rendre à Bernay, à l'autre bout de la Normandie, dans un couvent de Franciscaïns où je suis reçu « en liberté conditionnelle ». Encore une fois, je dois fuir ma patrie.

Quatre mois plus tard, je décarre et, ne pouvant me fixer à Rennes, je viens clandestinement à Nantes, ville bénie, *refugium Britannorum*, où tout s'arrange.

\*  
\*\*

1953. — *Mi-Carême de Nantes*, si renommée. Mon fils aîné, ma future bru et ma fille encore jeune viennent me voir. Un Guadeloupéen d'un noir magnifique (un camarade de boxe de mon aîné) les accompagne. C'est un garçon charmant aux nom et prénom plus charmants encore: Victor Palerme. Il paraît qu'il a une sœur qui s'appelle Aurore et que leur papa ne badine pas sur l'assistance à la messe... Tout un pan de la vieille France qui ressurgit! Je fais quand même pâlir le pauvre Victor (et je suis très surpris qu'il devienne couleur de cendre) en lui montrant, sans malice, les somptueux hôtels des « marchands d'ébène », dans l'île Feydeau. Vers le soir, nous surgissons dans un des cafés de Nantes, bondés en ce jour, celui de Youen Drézen, journaliste épuré.

« Je te présente mes enfants », lui dis-je. Félicitations, poignées de mains, mais au creux de l'oreille, Drézen, narquois comme un Bigouden, me glisse:

« Et le nègre, est-il aussi à toi ? »

Sur le même ton confidentiel, je lui assure:

— Je l'ai fait un soir que j'étais dans le cirage.  
— Un bon mot! s'écrie Drézen, s'adressant à toute la salle, et très grand seigneur: Je paie une tournée générale! »

Je n'eus jamais de petits-enfants mulâtres. La blanche était plus froide que ses semblables envers les noirs... Elle a épousé un Italien des cols alpestres qui ressemble à un Germain ou à un Celte. Je me crois reporté à la bataille de l'Allia.

\*  
\*\*

1961. — Le combat est fini... Je suis tombé, l'autre nuit, la face contre terre comme un fusillé... Mort en sursis depuis 1945.

Je n'ai pensé à rien, ni à Dieu, ni aux miens. J'ai cru que l'être qui m'est encore le plus cher au monde me frappait le visage sur le carrelage de la chambre... Vieux souvenir de la B.S.T. sans doute ?

Revenu à moi, je sentais seulement que j'allais « y passer ». Ce n'est pas très agréable...

... Si ce n'est pour aujourd'hui, ce sera donc pour un autre jour!

Quand on ouvrira mon appartement (bien modeste) on trouvera dans le vestibule le portrait de Pétain entre une carte de Bretagne et une des pays celtiques d'outre-mer.

... J'ai découvert le portrait de Pétain dans un grenier d'usine le jour où De Gaulle est venu à Nantes, entre deux haies de C.R.S. — J'étais écœuré! Combien doit-il y en avoir des portraits de Pétain dans tous les greniers de France ?

Dans ma cuisine (où n'entrent pas les importuns), est épinglée au mur une carte *bilingue* de Bretagne et un drapeau noir et blanc en papier.

Mais dans l'armoire de la chambre (là est le sanctuaire) sont cachés (comme sous la Chouannerie, la croix et les hosties) le drapeau des prisonniers bretons de Saint-Sulpice et un autre en forme de bannière paroissiale: il est rouge avec un cercle blanc et une hermine noire qui ne ressemble à aucune autre (dessinée par moi, elle a été cousue par la femme du premier chauffeur de Debauvais).

Des imbéciles croiront peut-être que c'est le drapeau allemand du temps passé. Ne l'ont vu déployé que les initiés, ceux qui se souviennent comme moi et ceux à qui nous avons communiqué la flamme.

... Le drapeau rouge de la révolte ouvrière et paysanne contre l'injustice sociale perpétuée par 89. Le drapeau noir et blanc de *Breiz Atao*.

Notre peuple ne doit pas mourir. La Bretagne ne mourra pas!

*Breiz da viken!*

Clinique K., Châteaulin, 1962.

IMPRIMERIE SPÉCIALE  
DE LA COLLECTION ALTERNANCE  
BESANÇON

N° D'ÉDITEUR : 1908  
DEPOT LEGAL , 1<sup>er</sup> TRIMESTRE 1965



◆ ALTERNANCE ◆

ALTERNANCE ◆

EXTRAIT DU CATALOGUE

◆  
Henri TISOT  
Chansonniers, Aidez-Moi

◆  
Léonide MOGUY  
Le long des trottoirs

◆  
Georges ARNAUD  
Les oreilles sur le dos

◆  
Yvan AUDOUARD  
Au petit poil

◆  
Pauline CARTON  
Histoires... de Cinéma

◆  
Francis DIDELOT  
Tornades et Tam Tams

◆  
James CAIN  
Coups de tête

◆  
Maurice DEKOBRA  
La Trahison du Colonel Redko

◆  
Jacques ROBERT  
Marie-October

◆  
Christian COFFINET  
La Moucharde

◆  
André LEROUX  
L'Intouchable Argent

◆ ALTERNANCE ◆

ALTERNANCE ◆

ALTERNANCE

ALTERNANCE

ALTERNANCE

ALTERNANCE

ALTERNANCE

ALTERNANCE